



Marlène Landon

**Vivre l'exil à travers les arts : représentations et identités du Chili à la France
(1973-1994)**

LANDON Marlène. *Vivre l'exil à travers les arts : représentations et identités du Chili à la France (1973-1994)*, sous la direction d'Olivier Chatelan. - Lyon : Université Jean Moulin (Lyon 3), 2016.
Mémoire soutenu le 17/06/2016.



Document diffusé sous le contrat Creative Commons « Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

VIVRE L'EXIL À TRAVERS LES ARTS

Représentations et identités du Chili à la France
(1973 - 1994)

par Marlène LANDON



Master 1 histoire recherche

Sous la direction de Monsieur Olivier CHATELAN

Année universitaire 2015 - 2016

« *Se los llevan* » (« Ils s'en vont »),
À l'aéroport, les familles disent au revoir à leurs proches exilés du Chili,
fond d'archive du Musée de la Mémoire et des Droits Humains de Santiago du Chili.
Disponible sur : <http://www.archivomuseodelamemoria.cl/index.php/65576;isad>.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier sincèrement Monsieur Olivier Chatelan pour l'encadrement de ce mémoire, pour s'être montré curieux pour l'ailleurs, disponible pour chacune de mes interrogations, pour m'avoir écouté avec attention et lue. Ses nombreux conseils, le respect de mes choix de recherche et la confiance qu'il a accordé à mon travail, ont été précieux dans l'élaboration de ce projet d'étude.

Je tiens également à adresser mes sincères remerciements à Madame Chantal Jorro, responsable du service de documentation du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon, pour sa grande gentillesse et sa disponibilité lors de mes lectures au sein de ses locaux.

Je tiens enfin à remercier chaleureusement Messieurs Heraldo Bocaz et Stephen Honneyman, d'origine chilienne, qui ont eux-mêmes vécu cette expérience de l'exil en France. Leur rencontre a été particulièrement intéressante afin d'ancrer mon travail dans des existences bien réelles. Leurs premiers conseils ont donné un sens à ma recherche. Et même si je n'ai pas choisi d'utiliser leurs témoignages personnels sur l'expérience de l'exil, je garde en mémoire le récit de leur parcours.

INTRODUCTION

¿ *Qué es ser chileno ?*, « Qu'est-ce qu'être chilien ? » : cette quête de l'identité est une des nombreuses préoccupations qui jaillissent dans l'esprit de ceux qui prennent le chemin de l'exil après le coup d'État du général Augusto Pinochet le 11 septembre 1973 à Santiago du Chili.

Certains préfèrent parler de « diaspora » plutôt que d' « exil » parce que le concept de diaspora exprime cette dispersion à travers le monde qu'a été celle des Chiliens qui ont fui la violence de leur pays natal ; et aussi, parce qu'il permet de faire un parallèle culturel avec la diaspora juive dans la mesure où l'exil et la rencontre avec d'autres réalités incitent à la création et à la préoccupation pour le thème de l'identité. Mais, même si le terme « diaspora », confiné au domaine religieux jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, s'est élargi au sens de « communauté » dispersée vivant loin de sa terre ou de son pays¹, nous préférons généralement utiliser dans cette étude le terme « exil » qui traduit davantage dans l'imaginaire commun la dimension politique de la persécution et de la contrainte de ne pas pouvoir vivre sur sa terre natal.

Derrière le latin « *exilium* » se cache l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie avec défense d'y rentrer. Les exilés sont donc « dehors » ou « hors de » ; hors d'un territoire national, hors d'une société, hors d'un noyau familial². L'exil est donc d'abord un mouvement, un déplacement dans l'espace et un changement de références culturelles. Derrière le mot « exil » se cache ainsi le parcours de millions de personnes qui ont quitté leur terre natale afin d'échapper à la violence des dictatures latino-américaines. Jorge Videla, Juan Borbaderry, Augusto Pinochet sont des exemples de noms qui hantent l'esprit de ceux qui prennent un tel chemin à la suite des coups d'États militaires orchestrés dans les pays du Cône sud au cours des années 1970.

Le 4 septembre 1970, Salvador Allende, représentant de l'Unité populaire - coalition des forces de gauche -, est porté à la présidence de justice. Alors qu'un gouvernement marxiste-socialiste s'installe légalement dans le pays, les forces politiques de droite font tout pour y mettre un terme. L'histoire du Chili de l'Unité Populaire, c'est donc la tentative de passer au socialisme par voie pacifique et légale ; une tentative assassinée par l'exécutif américain et la droite chilienne. Ainsi quand les militaires portent le coup de grâce au gouvernement d'Allende le 11 septembre 1973, nombreux sont les Chiliens, des intellectuels aux ouvriers, à quitter le pays de manière plus ou moins volontaire pour échapper à la violence du régime militaire. C'est

¹ Smaïn LAACHER, *Dictionnaire de l'immigration en France*, Paris, Larousse, 2012, p. 161.

² *Ibid.*, p. 221.

une autre violence qu'ils s'infligent, même si plus psychologique que physique : celle de l'exil, du déracinement ; d'un éloignement qui conduit à une perte des repères, une perte du langage, une perte de l'identité des individus.

Dans les années 1970, les sociétés européennes accueillent des milliers d'exilés chiliens qui finissent par s'installer durablement face à un espoir de retour qui se fait attendre... pendant dix-sept ans ! Dix-sept longues années qui laissent place à une intégration plus ou moins effective de ce peuple venu d'ailleurs trouvé refuge en France, notamment. Plusieurs nations d'Europe occidentale ont accueilli la majeure partie des exilés chiliens ; la France, la Suède, la République Fédérale allemande, l'Italie et la Grande-Bretagne en sont les principales³.

Notre sujet a donc pour délimitation géographique l'Europe, et en particulier la France, car c'est un lieu privilégié de l'exil chilien. Les relations entre la France et le Chili sont anciennes, se sont renforcées, surtout après l'élection de Salvador Allende à la présidence de l'État chilien. Étudier l'exil chilien en France a d'autant plus de sens que, après l'annonce du putsch militaire, une solidarité surprenante est née pour la cause chilienne suite à la faillite de l'utopie « allendiste ».

Il apparaît évident que les bornes chronologiques de notre sujet ont pour point de départ le jour du renversement du gouvernement démocratiquement élu de l'Unité Populaire par les forces armées chiliennes conduites par le général Augusto Pinochet le 11 septembre 1973, dans la mesure où aucun Chilien n'avait encore pris la voie de l'exil politique comme itinéraire de survie. L'exil chilien en France a certes commencé à partir de 1973-1974 mais il a duré tout le temps de la dictature et même après le retour à la démocratie, puisque des réfugiés chiliens sont arrivés en France jusqu'en 1993⁴. On peut donc prendre l'année 1994 pour clôturer la chronologie de notre sujet : côté français, en février de cette même année, le gouvernement de M. Balladur décide que la France ne reconnaît plus le statut de réfugié politique aux ressortissants chiliens ; parallèlement au Chili, au mois de septembre, le président Eduardo Frei Junior met un terme à l'activité du « bureau national du retour » qui servait à favoriser la dynamique inverse à la diaspora chilienne. Étudier l'exil politique chilien de la fin du XX^{ème} siècle, c'est donc aussi mettre en évidence les liens transatlantiques entre deux nations dont les histoires nationales se sont, un temps, croisées.

³ Nicolas PROGNON (dir. Pierre VAYSSIERE), *La diaspora chilienne en France : l'exil et le retour, 1973-1994*, thèse de doctorat en histoire, université Toulouse II Le Mirail, 2002, p. 110.

⁴ *Ibid.*, p. 50.

Si cette thématique semble peu historique, l'exil chilien constitue pourtant un sujet d'étude de la période contemporaine du fait de la pluralité des sources sur ce sujet et du recours à des enquêtes orales ; il constitue « un passé qui ne passe pas ». Aujourd'hui surtout se pose le problème de la mémoire de cette période de la dictature, une mémoire qui n'apparaît même pas dans les programmes scolaires chiliens et pour laquelle nombreuses associations militent. Toutefois, ce travail examine une période récente de l'histoire chilienne en relation avec d'autres sciences humaines et sociales.

Force est de constater que les travaux consacrés aux régimes militaires sud-américains ont essentiellement mis l'accent sur la question de la répression politique ainsi que sur celle de la violation des droits de l'homme. Ce constat n'a rien d'étonnant dans la mesure où le contexte sociopolitique, l'engagement et l'orientation politique sont au cœur de l'histoire chilienne des années 1970. D'autres éléments liés à un type de violence moins visible ont cependant été laissés de côté, notamment dans le cas du Chili, comme celle liée aux transformations économiques introduites pendant la dictature ou encore celle de l'exil, violence davantage psychologique et, de fait, non directement perçue.

Cette thématique de l'exil a été peu étudiée au Chili et, lorsqu'elle l'a été, ce fut, durant la période de la dictature, uniquement par des psychologues qui apparaissent comme les seuls spécialistes de cette question ; une question pourtant à prendre en compte dans l'histoire récente du pays. Les recherches sur l'exil que ces quelques spécialistes ont effectuées mettent particulièrement l'accent sur la question des difficultés du retour. Ainsi la FASIC (*Fundación de Ayuda Social de las Iglesias Cristianas*), fondée en 1975 par l'Église chilienne, publie en 1986 un ouvrage collectif, *Exilio 1978-1986*, qui expose les aspects psychologiques de l'exil vécu⁵. Ce travail a été permis par la position privilégiée de cet organisme humanitaire qui a offert une assistance juridique et matérielle à ceux qui devaient quitter le Chili, soit en leur facilitant les contacts extérieurs, soit en les aidant à remplir les formalités auprès des autorités.

Si l'on pourrait penser que la fin de la dictature et le retour à la démocratie ont pu susciter un intérêt majeur pour cette thématique, du moins que la nouvelle situation politique ait pu permettre de librement analyser la question afin de corriger l'image d'« exil doré » véhiculée par le régime de Pinochet, il s'avère en réalité que peu de travaux traitent de l'exil au Chili. Contre cette affirmation s'oppose seulement une exception, celle du travail de Loreto Rebolledo en 2006, qui se fonde sur la question de la mémoire et des témoignages d'(anciens) exilés

⁵ FASIC, *Exilio 1978-1986*, Santiago du Chili, Amerindia, 1986, 273 p.

chiliens sur leur départ et leur retour, récoltés entre 1999 et 2003, à partir d'une population de quarante hommes et femmes appartenant à deux générations, soit les mères et les pères exilés, soit les enfants de ces derniers, nés avant l'expulsion ou pendant l'exil⁶. Son objectif est de représenter ainsi la diversité des situations qui ont motivé la sortie du pays, en prenant en compte la caractéristique commune de ces interviewés, c'est-à-dire qu'aucun d'entre eux n'était une personne de pouvoir dans le gouvernement de l'Unité populaire mais des professionnels, des étudiants, ou de simples militants qui ont appuyé l'expérience allendiste. Malgré les expériences diverses qu'engendre l'exil et ses particularités dans les vies individuelles, une série de récurrences est ainsi perçue dans les discours et perceptions qui rendent compte d'expériences communes et de mémoires partagées. Cet ouvrage a été écrit avec l'intention de conserver l'information qui existe, dans le contraste du silence que tient la société chilienne au sujet de l'exil, et pour permettre aux exilés de raconter leur expérience et leur vie une fois expulsés du Chili. Loreto Rebolledo se propose ainsi de reconstruire une « mémoire sociale » sur un point important de l'histoire du Chili. Ce n'est d'ailleurs qu'à l'occasion des commémorations du 40^{ème} anniversaire du coup d'État que, pour la première fois, un cycle de conférences sur l'exil s'est tenu au Chili, organisé par le Musée de la Mémoire et des Droits humains.

On remarque en effet qu'une illégitimité pèse sur les exilés chiliens dans leur pays d'origine malgré le fait que l'exil ait été considéré comme un acte de violation des droits humains et des libertés individuelles⁷. Cependant, plus récemment, quelques ouvrages chiliens se sont consacrés à cette question, tels que l'ouvrage collectif *La patria interrumpida : Latinoamericanos en el exilio, siglos XVIII-XX* de Javier Pinedo et Carlos Sanhueza au sein duquel quelques pages se concentrent sur l'exil chilien des années 1970⁸. Ce travail offre ainsi un cadre de discussion autour des expériences de l'exil dans l'objectif d'approcher les contradictions de l'expérience du départ, d'enquêter sur les multiples facettes associées à l'histoire de l'exil des latino-américains et sur les liens nouveaux qui se sont créés dans la distance. Le phénomène de l'exil y est traité avec ses particularités biographiques et historiques, autant que comme conséquence des conflits politiques vécus par le continent latino-américain

⁶ Loreto REBOLLEDO, *Memorias del desarraigo. Testimonios de exilio y retorno de hombres y mujeres de Chile*, Santiago du Chili, Editorial Catalonia, 2006, 217 p.

⁷ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien. De l'Unité Populaire vers la terre d'asile : une analyse en termes de rapports sociaux*, thèse de doctorat en sociologie, université de Strasbourg, 2014, p. 95.
Disponible sur : https://publication-theses.unistra.fr/public/theses_doctorat/2014/Garcia_Yvette_Marcela_2014_ED519.pdf.

⁸ Javier PINEDO et Carlos SANHUEZA (dir.), *La patria interrumpida : Latinoamericanos en el exilio, siglos XVIII-XX*, Santiago du Chili, LOM, 2010, 245 p.

tout au long de son histoire. Le travail collectif dirigé par José Del Pozo dans *Exiliados, emigrados y retornados : chilenos en América y Europa 1973-2004*⁹ offre quant à lui des analyses, des perspectives et des informations originales sur la migration chilienne à travers trois thèmes rarement liés entre eux habituellement : exil politique, émigration économique et retour. Dans cet ouvrage sont réunis huit travaux inédits qui abordent ces problématiques à travers différents angles et perspectives disciplinaires, de la sociologie à l'histoire en passant par l'anthropologie et la géographie, jusqu'à l'économie. Seuls les trois premiers articles traitent cependant de la migration chilienne en Europe.

À l'inverse du cas chilien, dans différentes régions du monde, de nombreux témoignages et travaux académiques ont publié sur cette question de l'exil depuis ce territoire du bout du monde. Ces publications portent à la fois sur les périodes de l'Unité Populaire, de la dictature militaire et de l'exil des Chiliens, en privilégiant les dimensions politiques du phénomène. Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où l'engagement politique est souvent l'origine, la cause même de l'exil. Pour cette période contemporaine de l'histoire du Chili, les thèmes les plus étudiés ont été ceux de l'expérience politique de l'Unité Populaire, de la répression subie par les Chiliens contraints à l'exil, des activités des cercles militants chiliens reconstitués à l'étranger, du déracinement ou du retour des exilés au Chili.

Dans le domaine des sciences sociales, s'il faut attendre le début des années 2000 pour lire les premiers travaux qui étudient et publient sur l'exil chilien au Chili - parmi lesquels on compte surtout ceux de Maria Elena Acuna et de Loreto Rebolledo¹⁰ - de nombreux ouvrages, articles, études et mémoires réalisés dans les régions de destination des Chiliens sont recensés tout au long des différentes périodes de l'exil. Parmi les travaux les plus récents, on peut citer Mónica Gatica qui, à partir d'une perspective historique et au travers d'histoires orales, a retracé « par le bas » l'exil en Patagonie argentine de Chiliens issus des classes populaires¹¹. Cette étude aborde l'analyse d'expériences de l'exil rencontrées par des travailleurs chiliens qui se sont installés dans le Nord-est de la Province de Chubut après le coup d'État. La méthode choisie est celle de l'oral dans le souhait d'apporter une dimension personnelle, subjective et

⁹ José DEL POZO (dir.), *Exiliados, emigrados y retornados : chilenos en América y Europa 1973-2004*, Santiago du Chili, Ril Editores, 2006, 211 p.

¹⁰ Maria Elena ACUNA et Loreto REBOLLEDO, « *Narrativas del exilio chileno* », in *Anales Nueva época*, n° 3-4, université de Göteborg, 2000-2001, p. 223-242. Disponible sur : http://gupea.ub.gu.se/bitstream/2077/3219/1/anales_3-4_rebolledo_acuna.pdf.

¹¹ Mónica GATICA, *Exilio, migración, destierro ? Los trabajadores chilenos que se asentaron en el Noreste de Chubut a partir de septiembre de 1973. Memorias, historias e implicancias*, thèse de doctorat en histoire, université nationale de La Plata, 2011.

émotionnelle à ce travail, une relation constante entre les sujets impliqués. Les récits ou témoignages obtenus ont été examinés pour tenter de découvrir les représentations sous-jacentes et de comprendre comment elles ont agi. Cela met en évidence les limites de la stricte séparation entre exil et migration politique ou économique. Au-delà de l'étude de cas consacrée aux travailleurs, ce travail peut également s'inscrire dans une perspective comparative.

Claudia Mira Rojas s'est, de son côté, concentrée sur le rôle central joué par la *Casa de Chile* au Mexique durant l'exil, institution qui concentre le travail politique et les activités des exilés¹² ; un travail au caractère documentaire réalisé dans les archives de cette institution, à partir des liens précédents entre le Chili et le Mexique et l'admiration exprimée par Luis Echeverría, président de ce dernier, envers son homologue chilien, Salvador Allende. Ces précisions servent de toile de fond à l'accueil des exilés chiliens au Mexique à partir du mois de septembre 1973. Un an jour pour jour après le putsch, Luis Echeverría a fondé la Maison du Chili au Mexique, qui devient le centre et le cadre institutionnel de l'exil chilien dans ce pays. L'analyse détaillée de Claudia Mira Rojas nous transporte à travers les hauts et les bas qui ont marqué le développement de cette institution entre 1974 et sa date de fermeture, l'année 1993. *La Casa de Chile* a non seulement servi de centre social pour l'exil chilien mais a ouvert des opportunités politiques à l'opposition chilienne envers le gouvernement militaire, spécialement après la rupture des relations entre le Chili et le Mexique. Le financement fourni par le gouvernement du Mexique a rendu possible l'existence non seulement de l'institution mais des actions d'information, de solidarité et de politique qui ont été effectuées à partir d'elle.

En collaboration avec Alessandro Santoni, Claudia Mira Rojas explore également l'impact et le travail politique des solidarités internationales envers le Chili qui varient selon les régions et les contextes, ainsi que le rôle joué par les directions nationales des pays d'asile des partis de gauche pour la cause chilienne¹³. Différentes aires géographiques, politiques et culturelles dans lesquelles l'exil chilien s'est installé sont ainsi abordées pour encourager une démarche comparative et le dialogue entre les différentes contributions qui ont jusqu'à ce jour porté sur un seul pays de refuge. Alessandro Santoni a aussi étudié spécifiquement l'exil chilien en Italie. Il a alors abordé le thème de la solidarité envers l'opposition chilienne en Italie pendant la dictature, en mettant l'accent sur le rôle des deux principaux partis de gauche locaux, le Parti

¹² Claudia MIRA ROJAS, *El exilio político chileno : La Casa de Chile en México (1973-1993), una experiencia singular*, thèse de doctorat d'études américaines, mention histoire, université de Santiago du Chili, 2013. Disponible sur : http://190.98.219.232/~tesisdh/Tesis_PDF/Tesis%20Rojas%20Claudia.pdf.

¹³ Claudia MIRA ROJAS et Alessandro SANTONI, « *Geografía política del exilio chileno : los diferentes rostros de la solidaridad* », in *Perfiles Latinoamericanos*, n° 41, 2013, p. 123-142.

communiste italien et le Parti socialiste italien, dans l'objectif d'analyser la façon dont chaque communauté a contribué à la formulation de la politique du socialisme renouvelé. Est ainsi mis en évidence un continuum à partir des années 1980 entre une période caractérisée par l'importance politico-idéologique du Parti communiste italien et une autre marquée par le pragmatisme du Parti socialiste. L'impact des années Allende et de leur fin tragique sur le communisme italien est ainsi évalué. Il faut également signaler que, en 2012, une journée d'études en Argentine a regroupé plusieurs chercheurs travaillant sur l'exil du Cône sud en général, dont le Chili, depuis différents continents¹⁴. Malheureusement, l'essentiel des travaux cités ci-dessus ne sont pas faciles d'accès en France, d'une part à cause de la rareté des bibliothèques françaises qui possèdent un exemplaire de ces ouvrages, d'autre part parce qu'une grande maîtrise de la langue hispanique serait nécessaire pour tout Français qui voudrait en apprécier les apports de connaissance.

Si, comme nous l'avons vu précédemment, des publications sur l'exil chilien existent dans différentes terres d'accueil, la France ne fait pas exception à ce constat, et les spécialistes n'ont pas attendu la fin de la dictature chilienne pour aborder cette question. Ces recherches effectuées en France portent sur la population chilienne qui y a trouvé refuge. Plusieurs travaux se distinguent, parmi lesquels on peut citer l'étude psychosociale conjointe d'un ouvrage intitulé *Exils latino-américains : la malédiction d'Ulysse*¹⁵. En collaboration avec Ana Maria Araujo, sa collègue paraguayenne, Ana Vasquez y sonde le processus psychologique de l'exil en général et le connecte avec son propre espace psychique qu'elle a occupé au cours des années de sa propre émigration. Exilés latino-américains elles-mêmes, elles ont donc travaillé et écrit sur le processus d'exil et la façon dont leur prise de conscience féministe a été favorisée par cette expérience de bouleversements. Leur méthode ethno-psychologique désire rejeter le langage aride des scientifiques en faveur d'un discours plus subjectif.

La recherche de la sociologue Anne-Marie Gaillard, menée au cours des années 1990, reste également une référence essentielle sur l'émigration chilienne des années 1970-1990, dans la mesure où elle se consacre à la fois aux itinéraires de l'exil et aux problèmes de l'insertion lors du retour d'exilés de France¹⁶. Étude à la fois quantitative et qualitative, la chercheuse mêle l'utilisation des statistiques sur les arrivées des Chiliens en France et leur retour, à des récits

¹⁴ Différentes communications issues de cette journée sont publiées et consultables sur : <http://jornadasexilios.fahce.unlp.edu.ar/ponencias>.

¹⁵ Ana María ARAUJO et Ana VASQUEZ, *Exils latino-américains : la malédiction d'Ulysse*, Paris, L'Harmattan / CIEMI, coll. « Migrations et changements », 1998, 215 p.

¹⁶ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours : itinéraires chiliens*, Paris, L'Harmattan / CIEMI, 1997, 303 p.

de vie pour éclairer le fait social des départs et des retours en rendant compte des aspects sociologiques et anthropologiques des conduites individuelles. Anne-Marie Gaillard a donc constitué un échantillon expérimental de 100 familles pour lesquelles la migration fut soit imposée, soit réalisée dans l'urgence. Cet échantillon a été divisé en trois groupes pour lesquels trois questionnaires différents ont été élaborés, premièrement selon que ces personnes aient bénéficié d'une prise en charge pour leur retour volontaire au Chili, puis selon qu'elles aient été naturalisées afin d'appréhender la question de l'intégration des Chiliens en France. Le troisième groupe est quant à lui composé de personnes qui ont accepté un entretien au Chili en 1992 pour illustrer l'ensemble des situations des *retornados*. Son étude retrace donc les étapes et les caractéristiques de la migration chilienne, aller et retour, d'abord par une approche sociologique de l'ensemble de la communauté, puis par une approche anthropologique, en laissant les Chiliens eux-mêmes s'exprimer sur ce que fut leur long parcours d'exil, leurs stratégies migratoires, leurs projets et les motivations du retour. Ana Vasquez et Anne-Marie Gaillard sont donc les chercheuses qui ont le plus approfondi l'étude de l'exil chilien, la première sous un angle psychologique, voire psychiatrique, et la seconde sous un angle anthropologique.

Les réflexions et analyses de ces trois chercheuses ont également été travaillées dans une étude historique – la première dans ce domaine – par Nicolas Prognon qui part de la situation politique chilienne d'avant le *putsch* pour retracer ses origines et ses conséquences, pour comprendre les raisons de l'exil politique chilien en insistant notamment sur le terme de « diaspora » pour qualifier cette immigration sans précédent, mais en prenant en compte tous ses aspects (politiques, économiques, culturels)¹⁷. Ainsi son objectif est d'étudier l'exil chilien en France dans sa globalité, ainsi que le retour. Jusqu'à son travail de thèse, et malgré l'existence de spécialistes, aucune étude historique de l'exil chilien n'avait été réalisée en France. Et malgré quelques travaux, l'approche historique de ce flux migratoire n'avait été que partiellement traitée. Entre 1973 et 1990, plusieurs thèses de doctorat concernant l'exil chilien ont en effet été soutenues en France : celle de Manuela Gumucio, intitulé *Les représentations de l'identité chilienne. Étude de cas : les exilés chiliens à Paris et en région parisienne*¹⁸ ;

¹⁷ Nicolas PROGNON (dir. Pierre VAYSSIERE), *La diaspora chilienne en France : l'exil et le retour (1973-1994)*, thèse de doctorat en histoire, université Toulouse II Le Mirail, 2002, 430 p.

¹⁸ Manuela GUMUCIO (dir. P. ANSART), *Les représentations de l'identité chilienne. Etude de cas : les exilés chiliens à Paris et en région parisienne*, thèse de doctorat en sociologie de la communication, université de Paris VII (Jussieu), 1983.

Bernard Bessière a quant à lui fait des *Recherches sur la nouvelle chanson chilienne en exil*¹⁹ ; sans oublier le travail de Luis del Río Donoso sur *Les micro-médias imprimés : recherches sur la micropresse pendant la résistance chilienne (1973-1989)*²⁰.

Plus récemment, les différentes publications de Fanny Jedlicki s'intéressent à l'héritage et à la transmission politique familiale des Chiliens exilés ou encore aux mobilisations militantes des Chiliens en France²¹. Les narrations identitaires des enfants d'exilés chiliens traduisent ainsi la transmission de la mémoire au sein des familles réfugiées, à laquelle participent les socialisations avec les membres des pays d'accueil. Enfin, signalons les travaux d'Yvette Marcela Garcia, sociologue, qui s'est d'abord centrée sur la question des processus identitaires de réfugiés du Chili, sans distinction de sexe, par le biais de laquelle les thématiques du déracinement et du militantisme prégnantes apparaissent dans l'abondante littérature à ce sujet ou dans les récits et témoignages des exilés. Sa recherche majeure a été spécifiquement consacrée aux femmes de l'exil chilien en France dans un travail de sociologie lié à sa vie intime puisque Yvette Marcela Garcia est fille de *retornados*²². Sa méthode de travail se fonde notamment sur des interviews faites avec des femmes chiliennes exilées en France et sa thèse démontre leur présence et le rôle qu'elles ont joué pendant leur séjour dans leur terre d'accueil, au regard de leur présence et de leur rôle dans la société chilienne d'avant le coup d'État.

Travailler sur le cas de quelques artistes exilés chiliens en France à la suite de ce coup d'État est l'objectif de cette recherche qui consiste non à recueillir et étudier leurs témoignages - dans la mesure où ce domaine a été déjà largement exploré par les historiens et les sociologues, d'autant plus quand se pose le problème de la mémoire vivante comme matière historique - mais à travers leurs œuvres consacrées au thème de l'exil et qui ont, à travers un récit fictionnel, dessiné le cheminement géographique et psychologique de l'exil vécu. Il s'agit pour cela de naviguer constamment entre histoire et littérature, entre réalité et fiction afin que la grande histoire rejoigne la petite histoire. Le récit fictionnel ne doit pas être un prétexte d'exposition de la grande histoire : l'objectif est de partir de l'œuvre pour faire écho à l'Histoire, repérer les

¹⁹ Bernard BESSIERE (dir. Robert JAMMES), *Recherches sur la nouvelle chanson chilienne en exil*, thèse de doctorat en lettres, université Toulouse-le-Mirail, 1979.

²⁰ Luis DEL RIO DONOSO (dir. M. D. DEMELAS-BOHY), *Les micro-médias imprimés : recherches sur la micropresse pendant la résistance chilienne (1973-1989)*, thèse de doctorat en études sur l'Amérique latine, université de Paris III, La Sorbonne Nouvelle, 1990.

²¹ Fanny JEDLICKI, *De l'exil au retour. Héritages familiaux et recompositions identitaires d'enfants de retornados chiliens*, thèse de doctorat en sociologie, université de Paris VII, 2007.

²² Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*

manques et les similitudes du parcours historique des exilés chiliens dans ces œuvres, remarquer les spécificités, concrétiser un discours historique parfois stérile.

Jusqu'à maintenant, aucune recherche n'a tenté de s'émanciper réellement des témoignages des exilés chiliens en France afin de regarder la manière dont cet exil historique a été perçu et représenté dans les œuvres littéraires chiliennes publiées en exil sur cette thématique. Solidarité militante ? Dénonciation politique ? Critique de l'accueil français ? : quelles images sont offertes au lecteur-historien de cet exil loin d'être doré dans une terre d'asile bien lointaine et inconnue ?

Même si, généralement, les études sur l'exil chilien prennent les itinéraires de ces déplacements de population dans les deux sens, c'est-à-dire à la fois le départ et le retour, l'arrivée dans une terre d'accueil et ses conséquences peuvent être traitées indépendamment du retour, notamment dans la mesure où ce dernier n'a majoritairement pas eu lieu, comme nous le verrons par la suite.

À la question de savoir si une œuvre de fiction peut servir de source aux historiens, notamment dès que son auteur a été témoin sinon acteur des événements, les pratiques des historiens répondent d'elles-mêmes. Une longue liste d'œuvres de fiction inspirées par l'histoire en marche et que les historiens n'hésitent pas à citer dans leur bibliographie pourrait être dressée. Nous nous contenterons ici de donner quelques exemples et quelques réflexions éclairantes sur le sujet. Si la littérature a longtemps été rejetée par les historiens, nombreux sujets d'histoire tournent aujourd'hui autour de la littérature. Carlo Ginzburg est un de ceux qui se sont interrogés sur les apports de la littérature à l'histoire et qui tiennent à ce titre la littérature comme source de savoir historique²³. Dans une étude récente sur Louis-Ferdinand Céline, Christine Sautermeister, spécialiste des rapports entre Céline et l'Allemagne, s'efforce de comparer ce que fut la fiction romanesque et la réalité historique²⁴. Le « Céline-écrivain » est aussi celui qui a fui la France de la Libération et l'épuration meurtrière à laquelle il aurait été confronté en restant. En prenant appui sur les archives locales, Christine Sautermeister observe ainsi que Céline manipule dans son œuvre la chronologie à son gré. Des événements qui se sont véritablement produits y sont relatés, mais dans un chaos et un arbitraire dictés par les nécessités de la dramatisation et de l'intérêt personnel. Mais il est nécessaire de sortir du simple schéma

²³ Carlo GINZBURG, *Le fil et les traces : vrai faux fictif*, trad. de l'italien par Martin RUEFF, Lagrasse, Verdier, 2010, 537 p.

²⁴ Christine SAUTERMEISTER, *Louis-Ferdinand Céline à Sigmaringen : réalité et fiction dans « D'un château à l'autre »*, Paris, Écriture, 2013, 358 p.

qui articule la représentation et la plus ou moins grande adéquation du monde fictionnel au réel afin de comprendre comment la littérature participe de la « vision du monde » d'une époque, d'une population, voire de la connaissance²⁵.

Les historiens trouvent dans les récits de fiction des faits ou des choses vues, des noms ou des dates, l'air du temps ou la rumeur du monde ; bref, une foule de détails, ce que Carlo Ginzburg nommerait des « indices »²⁶. Au cours des dernières décennies, des études ont fait valoir le fait que le témoignage littéraire, l'éclairage qu'il apporte, peut être précieux pour l'histoire, notamment celle des mentalités. Dans la préface de *Pour une histoire du quotidien au XIX^{ème} siècle en Nivernais*, Paul Leuilliot faisait cette réflexion : « témoignages littéraires, trop décriés, souvent discutés, parfois suspects certes, mais demeurant valables, quand ils sont utilisés avec une prudente critique, et datés exactement »²⁷. Pierre Guiral écrivait au même titre, dans *La société française à travers la littérature* : « Pourvu qu'on l'utilise avec un esprit critique quelle source de documentation peut mieux que l'œuvre romanesque retrouver l'air du temps, la passion du moment, la chaleur de la vie »²⁸.

La littérature peut donc devenir un instrument à l'usage des historiens, non pas, comme le veulent les partisans les plus radicaux du *Linguistic Turn*, pour réduire l'histoire à un récit mais pour aider les historiens à réfléchir à leur pratique. La narration fictionnelle ne permet pas, ou pas directement, l'accès à un savoir immédiat. Elle peut être considérée comme un « document » sur une réalité sociale ou historique, fournir des informations sur un contexte historique, uniquement si un travail d'historicisation de situation de son auteur dans le champ littéraire a été effectué auparavant. Ainsi Henri-Irénée Marrou affirme qu'« est un document toute source d'information dont l'esprit de l'historien sait tirer quelque chose pour la connaissance du passé humain, envisagé sous l'angle de la question qui lui a été posée »²⁹. Son propos fait directement écho à celui d'Antoine Prost, tenu dans ses *Douze leçons sur l'histoire* : « Il n'y a pas davantage de documents sans question. C'est la question de l'historien qui érige les traces laissées par le passé en sources ou en documents »³⁰.

²⁵ Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, 2014, p. 63.

²⁶ Carlo GINZBURG, *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, 304 p.

²⁷ Guy THUILLIER, *Pour une histoire du quotidien au XIX^{ème} siècle en Nivernais*, Paris - La Haye, Mouton-EHESS, 1977, p. 19.

²⁸ Pierre GUIRAL et Émile TEMIME, *La société française à travers la littérature (1914-1970)*, Paris, Armand Colin, 1972.

²⁹ Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954, p. 73.

³⁰ Antoine PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 80-81.

Pour analyser ces situations et ces itinéraires « exiliques »³¹ chiliens, nous avons donc fait le choix, dans ce travail de recherche, d'articuler le niveau subjectif d'œuvres littéraires qui disent l'exil, c'est-à-dire le vécu, les expériences personnelles, les perceptions, avec le niveau objectif, celui du contexte et des diverses dynamiques sociales et politiques. Car, parmi le nombre indéterminé de Chiliens qui s'exilent ou sont exilés de leur terre natale, il faut noter l'importante part d'intellectuels, d'écrivains et d'artistes. La littérature autour de la période d'effervescence de l'Unité populaire et de l'exil chilien est abondante, et pourtant jamais étudiée en détails au point de la convertir en témoignage spécifique de l'expérience de l'exil chilien à compter du 11 septembre 1973. Alors qu'il a fait une particularité de ce groupe d'exilés chiliens, Nicolas Prognon ne consacre qu'un chapitre peu développé à l'étude de la culture chilienne en exil, notamment parce que cette forme de résistance a souvent été informelle, et les sources trop dispersées³².

La difficulté a été de trouver ce type de production dans un foisonnement d'écrits souvent peu connus du public français et peu traduites. La barrière de la langue notamment a limité le corpus à quelques œuvres qui ne se veulent pas exhaustives sur le sujet mais mettent en scène les principales caractéristiques de l'exil chilien en France. Ces barrières n'ont toutefois pas découragé notre recherche dans la mesure où les mutations politiques et économiques de la société chilienne, depuis les débuts de l'Unité populaire jusqu'à l'installation de la dictature sur la longue durée, ont été lourdes de sens et souvent décisives. C'est pourquoi l'usage mémoriel qui en a été fait dans les textes et les créations artistiques s'avère primordial. C'est à ces époques que les voix de l'Amérique latine se sont plus que jamais fait entendre, disséminées à travers le monde³³.

Ces voies venues de loin permettent dès lors de connaître le sens que les exilés chiliens donnent à ces événements et la manière dont ils agissent face à eux ; ce que ne permettent pas forcément les sources orales dirigées par les chercheurs ni les statistiques des livres d'histoire. L'exil peut être attesté ; on peut le raconter et le documenter. Il est aussi inséparable d'une expérience subjective et singulière³⁴. L'étude de productions artistiques pour inscrire l'expérience singulière dans un vaste ensemble permet de lier ces deux dimensions. De plus,

³¹ Nous empruntons ici le vocabulaire mis en œuvre par Alexis Nouss dans *La condition de l'exilé*, Paris, La maison des sciences de l'homme, coll. Interventions, 2015, 176 p.

³² Nicolas PROGNON (dir. Pierre VAYSSIERE), *La diaspora chilienne en France : l'exil et le retour (1973-1994)*, thèse de doctorat en histoire, université Toulouse II Le Mirail, 2002, p. 347.

³³ Georges BAUDOT (dir.), *L'Amérique latine : Vingt-cinq ans de bouleversements, 1963-1988*, présentés par la revue Caravelle, Paris, CNRS, 1991, p. 135.

³⁴ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 80.

elle doit permettre de combler la distance entre les connaissances acquises et les représentations. Si les archives des organismes d'État ou humanitaires qui ont pris en charge cette immigration apportent à l'historien des chiffres et des faits précis, elles n'offrent généralement qu'une approche quantitative et générale de ce déplacement inédit de population du Chili vers la France. La migration peut se donner en chiffres mais l'exil exige des mots, au point que la recherche actuelle accorde une place essentielle au récit³⁵. Les témoignages d'hommes ou de femmes installés en France à la suite du 11 septembre chilien, recueillis, permettent de dresser un parcours plus précis, plus individualisé, plus humain (peut-être) de ces centaines de « bannis » de leur patrie. Reste que la mémoire est un matériau délicat pour l'historien. De nombreux inconnus ont forgé la mémoire vivante de la diaspora, mais des exilés de renom ont également laissé des traces écrites de leur parcours. Les œuvres littéraires écrites par des artistes chiliens exilés en France ne posent pas les mêmes problèmes. Si la mémoire des auteurs a pu modifier l'exactitude de leurs souvenirs, ils ont au moins l'avantage de l'avoir reconstruit plus en détails et plus intimement, pour la déconstruire ensuite dans la fiction afin d'établir une distanciation, à la fois mémorielle et émotionnelle sur leur vécu, et de repenser l'histoire des exilés chiliens sur le mode d'une fiction plus ou moins réaliste. Le choix de ce type de sources nous a contraints cependant à faire une étude qualitative qui tend pourtant à s'insérer dans les caractéristiques générales de l'immigration chilienne. Les textes ont été choisis en fonction de leur pertinence comme témoignages de l'expérience exilique.

Trois grands moments sont contenus dans la notion d'exil : le pré-exil, c'est-à-dire le parcours de vie au Chili, l'exil, soit la sortie du pays, l'arrivée dans une terre d'asile et le début de l'insertion, et enfin le post-exil, une étape perçue comme la fin de l'exil, lorsque le retour dans le pays d'origine devient possible³⁶. Si nous aborderons brièvement le pré-exil et le post-exil, nous nous concentrerons essentiellement sur l'exil lui-même, du départ du Chili aux premiers temps passés en France, en passant par le moment de l'arrivée dans le pays d'accueil des réfugiés chiliens, dans la mesure où c'est de cette phase exilique dont traitent les œuvres étudiées.

Les sources de ce travail font appel à des œuvres littéraires sur la thématique de l'exil chilien en France au sein desquelles il s'agit d'éclairer les choix d'écriture, d'analyser la manière avec laquelle nos auteurs ont abordé cette thématique de l'exil qui n'est pas que fictionnel dans la mesure où ils ont eux-mêmes quitter le Chili pour venir s'installer sur le

³⁵ *Ibid.*, p. 34.

³⁶ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 63.

territoire français. L'histoire de leurs personnages s'entremêle ainsi à leur histoire personnelle. Mais si leur parcours peut éclairer les choix de leur récit, nous nous concentrerons sur l'étude de la représentation de cet exil. Pour se faire, l'objectif a été de constituer un petit corpus d'œuvres qui appartenaient de préférence à des genres littéraires différents afin de montrer les différentes représentations suivant les différents genres.

Pour le théâtre, nous avons choisi de travailler sur une pièce d'Oscar Castro, intitulée *La triste e increíble historia del general Peñaloza y del exiliado Mateluna* (traduite sous le titre « *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* »)³⁷ ; première pièce conçue et jouée en « fragnoles » en 1979-1980, et traduite par les comédiens eux-mêmes, exilés chiliens et latino-américains présents sur le sol français³⁸. Né au Chili en 1947, Oscar Castro est un homme de théâtre qui s'est exilé en France depuis 1976 ; il a d'ailleurs obtenu la nationalité française en 1995. Dramaturge, comédien, metteur en scène, il est le fondateur au Chili, avec d'autres étudiants, du théâtre *Aleph* en 1967. Après le coup d'État, ce théâtre est emporté dans les camps de concentration de la dictature³⁹. C'est là qu'Oscar Castro, détenu, invente les « vendredis culturels », et monte et présente, avec les prisonniers, une pièce par semaine. C'est à sa sortie des camps en 1976 qu'il arrive à Paris, mais non sans son théâtre qui est accueilli à Vincennes et dont la première création est justement cette pièce, *L'exilé Mateluna*. C'est l'histoire d'un homme, Mateluna, qui arrive du Chili dans un nouveau pays, une ville immense et inconnue, ne parlant pas français et sans papiers, avec pour seul bagage une valise qu'il ne veut pas ouvrir.

Le roman d'Antonio Skármeta, *No pasó nada*, parut en 1980 et traduit en français par Laure Bataillon sous le titre de *T'es pas mort !*⁴⁰, appartient plutôt à la littérature de jeunesse. Si l'exil de cet écrivain chilien, d'origine croate, a commencé en Argentine, puis s'est surtout déroulé à Berlin-Ouest, et si l'intrigue originale de son roman d'apprentissage se déroule en Allemagne, son œuvre a été traduite et adaptée pour le public français. C'est donc en France, à Paris, que le narrateur, Lucas, un adolescent de quatorze ans, est arrivé pour fuir Santiago du Chili avec ses parents et son petit-frère ; Paris, où il fait froid, où le langage est inconnu, où le racisme a sa place... Ainsi s'opposent continuellement deux univers : le « ici » parisien avec

³⁷ Oscar CASTRO, « L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna », in *La plume du corbeau*, Paris, Les Éditions de l'Amandier / Théâtre, 1999, 141 p.

³⁸ *Ibid.*, p. 7.

³⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 156.

⁴⁰ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort !*, trad. du texte original espagnol *No pasó nada* par Laure Bataillon, Paris, Seuil, 1982, 88 p.

toutes les difficultés qui en découlent et la question de la lente intégration, au « là-bas » nostalgique d'un pays où le soleil des Andes est regretté car « ici, la banlieue a perdu ses oiseaux »⁴¹.

Fils d'un ouvrier typographe, les premières images poétiques de Luis del Río Donoso viennent du quartier des immigrants, des imprimeries et de la vie quotidienne de ses années passés à Santiago. Mais il a dû quitter le Chili en 1977 pour Caracas, au Venezuela. Arrivé en France depuis 1984, il y a créé à partir de 1986 une revue, *La Porte des poètes*. Il est également docteur de l'université de la Sorbonne et enseigne la littérature et la culture hispanique dans des lycées et au sein de quelques universités en France, en Europe et en Amérique latine⁴². Son œuvre poétique, reflet de la perte et de l'existence nostalgique, est marquée par une éternelle question : qui suis-je ?⁴³ L'édition bilingue de l'anthologie poétique sur laquelle nous avons décidé de travailler rassemble des poèmes d'abord écrits au Venezuela, auxquels s'ajoutent ceux élaborés ensuite au sein de la capitale française au début des années 1990⁴⁴.

Enfin, nous avons constitué en annexe un bref corpus de poèmes consacrés à l'exil, découverts en langue espagnole, principalement parus dans un numéro de la revue *LAR* à Madrid en 1983 et dont nous avons effectué nous même une traduction française. José Maria Memet, exilé à Paris entre 1981 et 1985, est l'auteur du poème « Bonne année »⁴⁵, dans lequel la voix poétique adopte une langue étrangère au cours d'un dîner pris en France, embrumé par le souvenir et la nostalgie du Chili. Waldo Rojas a écrit « *Verano de exilio* »⁴⁶ entre Cannes et Paris en juillet 1974, dans lequel il témoigne du choc culturel vécu par une voix coupée de son monde. Il est également l'auteur de « Rue »⁴⁷, une rue dans laquelle vit son moi exilé. « *Sintonía* »⁴⁸, poème cyclique, a été élaboré par Gustavo Mujica, dans lequel l'univers quotidien du poète-narrateur essaie d'être recréé en exil.

⁴¹ *Ibid.*, 4^{ème} de couverture.

⁴² Luis DEL RIO DONOSO, *Anthologie poétique*, Paris, La Porte, édition bilingue, 2001, p. 116.

⁴³ Aurélie PERRET (dir. Margarita REMON-RAILLARD), *Luis Del Río Donoso y la poética del exilio*, mémoire de master 1 professionnel mention langue, littérature et civilisation étrangère, université Stendhal Grenoble 3, 2013, p. 9.

⁴⁴ Luis DEL RIO DONOSO, *Anthologie poétique*, Paris, La Porte, édition bilingue, 2001, 113 p.

⁴⁵ José MARIA MEMET, « Bonne année », in *LAR*, Madrid, n° 2-3, 1983, p. 28.

⁴⁶ Waldo ROJAS, « *Verano de exilio* », in Eva GOLDSCHMIDT WYMAN, *Antología. Los Poetas y el General : voces de oposición en Chile bajo Augusto Pinochet 1973-1989*, Santiago, LOM Ediciones, 2002, p. 233-234.

⁴⁷ Waldo ROJAS, « Rue », disponible sur : <http://indranamirthanayagam.blogspot.fr/2008/07/sur-waldo-rojas-poete-chilien-paris.html>.

⁴⁸ Gustavo MUJICA, « *Sintonía* », in *LAR*, Madrid, n°2-3, 1983, p. 41-42.

Peu d'éléments fiables n'ont pu être trouvés sur l'histoire personnelle de ces artistes-écrivains, tout comme sur les œuvres étudiées elles-mêmes ; c'est pourquoi nous avons limité dans notre étude les références biographiques et bibliographiques à leur sujet.

L'étude de la représentation de la « situation exilique » vécue par la population chilienne qui a posé, au moins pour un temps, ses valises sur le sol français, ne consiste pas à examiner la représentation en elle-même mais ce que cette représentation peut apporter à la connaissance de l'exil chilien en France. L'inscription des représentations d'une époque et des enjeux sociaux dans les textes littéraires est une des interrogations mises en œuvre par la sociologie de la littérature afin d'étudier le fait littéraire comme fait social⁴⁹. Représenter, c'est faire voir, évoquer au moyen d'un art, de l'écriture ; figurer par un moyen artistique à travers des mots, des images, des symboles ou des signes, et dans le but de traduire une réalité qui n'est pas forcément la vérité historique de l'exil chilien mais au moins celle de la fiction. Les œuvres d'art participent à la « vision du monde » d'une époque, d'une population et constituent donc une source pour étudier les représentations sociales d'une époque.

« Le récit de fiction prétend à une certaine vérité, puisqu'il restitue non pas des faits [...] mais tout un pan de la réalité qui ne sera jamais documenté, parce que c'est de l'ordre de l'émotionnel, du ressenti, du dialogue intérieur »⁵⁰.

Dans le domaine de la sociologie de la littérature notamment, une étude des relations entre le texte et le contexte pose, sur le plan méthodologique, le problème de la tension entre analyse interne, c'est-à-dire l'intérêt porté à la structure des œuvres, et analyse externe, celle qui insiste sur leur fonction sociale⁵¹. Pour comprendre une langue, un texte, il faut donc décoder les mots de la phrase ou du texte, l'entrelacs d'allusions, de références cachées. Les déplacements des mots, comme ceux des hommes, s'accomplissent dans un mouvement d'ouverture critique, et l'ironie ou la parodie n'est jamais tout à fait absente⁵². C'est pourquoi notre étude attache une attention particulière aux choix lexicaux, à l'examen des dynamiques narratives. Car se pose aussi la question des modalités d'inscription des savoirs dans le texte littéraire⁵³. La littérature possède la capacité de produire un effet de relativisation des discours, comme en témoigne par

⁴⁹ Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature... op. cit.*, p. 5.

⁵⁰ Laetitia BOURGEOIS, « Le roman policier historique : la périlleuse cohabitation entre science et suspense », in « Le récit entre fiction et réalité », *Les Carnets du LARHRA*, Lyon, 2013-2, p. 133.

⁵¹ Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature... op. cit.*, p. 10.

⁵² Corinne ALEXANDER-GARNER et Isabelle KELLER-PRIVAT (dir.), *Migrations, exils, errances et écritures*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, p. 14.

⁵³ Gisèle SAPIRO, *La sociologie de la littérature... op. cit.*, p. 63.

exemple la distance ironique avec laquelle Flaubert place les lieux communs de son temps dans la bouche de personnages grotesques comme le curé Bournisien ou le pharmacien Homais.

La démarche que nous avons mise en place pour aborder cette thématique historico-littéraire de l'exil chilien est la suivante. Tout d'abord, cette émigration des années 1970-1990 ne peut être expliquée sans se référer à l'expérience inédite de l'Unité populaire portée par Salvador Allende, ni sans évoquer la période autoritaire qui y mit fin par l'instauration d'une dictature militaire. C'est à ces éléments contextuels que nous ferons référence dans une première partie afin d'établir la genèse de ce phénomène migratoire latino-américain sans précédent. Si les faits historiques qui dessinent le Chili contemporain, ainsi que les circonstances antérieures au phénomène migratoire, autrement dit les causes qui ont poussé tant de personnes vers un ailleurs, sont indispensables à la compréhension de cet exil historique, c'est parce que c'est justement là que naissent les caractéristiques de l'immigration chilienne.

Face à la question de savoir qui sont les réfugiés chiliens qui ont pris la direction de la France comme terre d'asile, il s'agira donc, dans une seconde partie, de dresser un portrait des individus qui arrivent en France au lendemain du coup d'État du 11 septembre 1973 afin d'esquisser un tableau sociologique de cette émigration. La dimension socio-historique nous permettra donc de définir le cadre dans lequel s'insère l'expérience « exilique » chilienne, ainsi que l'influence des événements sur la vie quotidienne des exilés en général, et des individus en particulier.

Nous verrons alors dans un troisième temps que la composition sociologique de l'exil chilien n'est pas sans répercussion sur les dynamiques qui se mettent en place depuis leur départ jusqu'à leur arrivée sur le sol français, principalement au niveau des mouvements d'accueil et de soutien. L'extraordinaire élan de solidarité française étant un fait communément établi, il nous faudra ainsi comprendre et expliquer les origines de cet accueil et les formes qu'il prend.

Cependant, quelque soit l'étendue du soutien en faveur de la cause chilienne, il parvient rarement à anéantir les barrières qui se dressent dans une situation de découverte d'un autre univers à l'autre bout du monde. Il sera donc nécessaire, au cours d'une quatrième partie, de comprendre et d'expliquer la dialectique de la rencontre des exilés originaires d'une société sud-américaine avec une société européenne.

Finale­ment, la mise en récit de ces bouleversements du Chili à la France recueille la mémoire des bannis, des exclus, des déracinés ; celle de ceux qui ont été confronté à l'expérience de l'exil alors qu'ils rêvaient encore, pour la plupart d'entre eux, d'une société meilleure. Examiner la manière avec laquelle ce déracinement s'est exprimé clôturera donc notre étude.

PARTIE I

Au commencement était le putsch



Caricature parue dans le journal français *Témoignage Chrétien* le 9 juin 1980, dessinée par Bernar,
in Manuel GARATE CHATEAU, « Augusto Pinochet dans la caricature de presse française et anglo-saxonne, 1973-2006 »,
Mondes(s), 2015/2, n° 8, p. 113.

Avant de commencer à retracer le parcours ou l'itinéraire des exilés du Chili à la France, il est nécessaire de connaître la manière dont ils vivaient dans leur pays d'origine et de déterminer les circonstances qui les ont poussés à émigrer en Europe. Précisons que le contexte général de l'exil chilien a été étudié à partir d'une analyse d'ouvrages et de documents sur le sujet ; rien d'entièrement nouveau n'est donc apporté par les résultats de cette recherche, si ce n'est le sens que les exilés donnent à ces événements et leur attitude face au départ en exil imposé par la dictature.

L'histoire chilienne récente s'ouvre au moment de l'élection d'un candidat de gauche à la présidence du Chili, le 4 septembre 1970. C'est à cette date que tout a commencé ; à cette date que la vie quotidienne de la population chilienne s'est trouvée bouleversée. Mais, malgré l'effervescence qui entoure le nouveau gouvernement, les oppositions ne tardent pas à se faire entendre, jusqu'à ce que l'orchestration d'un coup d'État militaire mette un terme à cette expérience socialiste chilienne inédite. Dès lors, l'autoritarisme de la dictature pinochétiste plonge le pays dans dix-sept longues années marquées par une répression meurtrière qui ne tarde pas à effacer la brève expérience socialiste des mémoires.

Chapitre 1

Vers une expérience socialiste chilienne :

Allende, président

Le 3 novembre 1970, Salvador Allende, candidat de la coalition des forces de gauche appelée « Unité populaire », est investi à la présidence de la République chilienne. Cet événement constitue une surprise dans le contexte politique latino-américain des années 1950-1970 qui sont marquées, d'une part, par le renversement du gouvernement réformiste au Guatemala en 1954 et, d'autre part, par la révolution cubaine de 1959⁵⁴.

Pour comprendre l'avènement du socialisme au Chili par voie pacifique et légale, qui illustre la stratégie définie en 1956 par le XX^{ème} congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, il faut d'abord revenir sur l'évolution socio-politique du Chili depuis le début du siècle. Cette dernière permet de comprendre l'émergence du rêve d'une voie spécifiquement chilienne au socialisme, mais aussi ses échecs et la naissance des oppositions qui conduisent presque inéluctablement aux événements du 11 septembre 1973.

A) Contexte politico-économique et mouvements sociaux dans le Chili du XX^{ème} siècle

Les années 1960 au Chili sont marquées par de grands bouleversements sociaux, imprégnés d'une agitation sociale sans précédents. Ce qui est dénoncé dès le début du XX^{ème} siècle par le mouvement ouvrier chilien en plein essor⁵⁵, c'est la concentration des pouvoirs économiques, qui pose deux problèmes majeurs : d'une part, le poids des entreprises étrangères sur l'économie nationale ; d'autre part, les verrous intérieurs à la politique de redistribution des richesses que sont l'aristocratie de grands propriétaires terriens et les bourgeoisies industrielles nationales. Entre 1909 et 1936 sont fondés de nouveaux syndicats, le syndicat FOCH (Fédération Ouvrière Chilienne), et de nouveaux partis, le Parti Ouvrier Socialiste en 1912. Ces

⁵⁴ Raymond AVALOS, Olivier COMPAGNON, Roland PASKOFF, Sergio SPOERER, Sébastien VELUT, « Chili », in *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 janvier 2016. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/chili/>.

⁵⁵ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines contre l'oppression, témoignages d'exilés du Cône sud (1960-2000)*, Paris, Indigo & Côté-femmes, 2008, p. 18-21.

derniers réclament des mesures sur le temps et les conditions de travail, entraînant la multiplication de grèves. L'influence économique étrangère est encore dénoncée jusque dans les années 1930. Mais, lorsque la grande crise de 1929 éclate et se répercute gravement sur l'économie chilienne, une prise de conscience de l'extrême dépendance de l'économie nationale à l'égard des pays riches d'Europe et d'Amérique du Nord naît parmi les forces de gauche ; au point que des manifestations populaires, en 1930-1931, conduisent à la destitution du président populiste Carlos Ibañez del Campo au mois de juin 1932. Cette « révolution sociale » instaure une courte République socialiste. Si elle ne dure que douze jours, son élan a cependant renforcé les forces de gauche, notamment avec la création du Parti Socialiste chilien et de la Confédération Nationale Syndicale.

À cette République socialiste succède une période de forte répression des mobilisations syndicales sous le gouvernement d'Arturo Alessandri entre 1932 et 1936. Les grèves de 1936 et leur répression violente stimulent la création du Front Populaire et permettent l'unité syndicale durant une période de consensus qui s'instaure sous les gouvernements radicaux entre 1938 et 1952⁵⁶. En effet, les forces de gauche et le parti radical s'unissent face à la montée du fascisme durant cette période et établissent un climat de paix sociale. Mais le consensus ne perdure pas face à des verrous qui apparaissent de plus en plus clairs pour les forces de gauches, ceux de l'influence étrangère et du monopole des bourgeoisies nationales. Une force de contestation sociale hors de l'influence des partis politiques est alors créée en février 1953, la Centrale Unique des Travailleurs (CUT). À partir de cette date, le syndicalisme et le mouvement ouvrier constituent une opposition de classe relativement indépendante dans le contexte national d'ascension des conflits sociaux, d'inflation économique et de fortes oppositions idéologiques, sur fond de Guerre Froide. De la fin du XIX^{ème} siècle au surgissement de la CUT, le mouvement ouvrier s'est donc constitué en tant qu'acteur national essentiel du développement historique chilien⁵⁷.

Dans les années 1950-1960, l'état de pauvreté des plus démunis n'apparaît plus tolérable⁵⁸. Les très fortes inégalités sociales et cette pauvreté généralisée n'avaient jamais été un sujet de discussion politique avant les années 1960 et deviennent alors centrales. À la contestation ouvrière du début du siècle s'ajoute la mobilisation des paysans pauvres. En 1939

⁵⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁵⁷ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours qui ébranlèrent le monde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Amériques », 2013, p. 40.

⁵⁸ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 23.

est créée la première fédération nationale paysanne. Les contestations augmentent dans les campagnes et, en 1953, a lieu la première grève paysanne importante, appelée la « *Huelga de la Molina* ». Le réveil paysan marque donc les années 1950 et l'on voit, à partir de 1967, une augmentation spectaculaire de la syndicalisation de ce milieu. L'échec du candidat de la gauche, Salvador Allende, lors des élections présidentielles de 1964 face au démocrate-chrétien, Eduardo Frei, accentue cependant l'opposition entre le mouvement syndical et le gouvernement. Le mouvement social connaît une restructuration à partir de 1966 ; une restructuration qui concerne notamment ce mouvement paysan en pleine expansion, mais aussi le prolétariat urbain industriel et les secteurs ouvriers liés à la mine, les salariés de la fonction publique, les employés de banque, le mouvement étudiant et celui des *pobladores*. Au cours de la présidence d'Eduardo Frei, le nombre d'affiliés aux différents syndicats augmente de manière significative. S'accélère ainsi la décomposition du projet populiste démocrate-chrétien à une époque où l'ensemble des partis ouvriers exaltent les conquêtes sociales de la Révolution cubaine. Elle s'oppose à la « Révolution en liberté » du parti démocrate-chrétien ; un programme qui découle des objectifs de l'administration Kennedy afin de contenir l'avancée de la vague révolutionnaire qui agite l'Amérique latine⁵⁹.

Comme le constate Franck Gaudichaud, la réalité chilienne au moment de l'élection de Salvador Allende à la présidence du Chili est celle d'une société fortement inégalitaire⁶⁰. Ainsi pour la grande majorité de la population active chilienne de cette époque, « le problème demeure d'avoir un toit, du pain et un habit »⁶¹. La précarité urbaine interpelle autant que celle des campagnes car la prolifération de l'habitat précaire touche les villes chiliennes, dans lesquelles naissent les revendications des mal-logés. Les classes moyennes se solidarisent alors avec les plus pauvres avec un désir de changement social vers une société plus redistributive et solidaire. Ce ralliement, associé à la montée en puissance de la voix des marginaux, constitue un élément essentiel du triomphe de Salvador Allende en 1970. Ce sont aussi les étudiants qui se solidarisent avec les démunis et qui deviennent les forces vives des luttes sociales. Le Mouvement de la gauche révolutionnaire (MIR) est d'ailleurs créé le 15 août 1965 à partir d'un groupe d'étudiants marxistes de l'université de Concepción qui ont la volonté d'accélérer la libération des classes populaires et l'émancipation nationale en utilisant l'insurrection populaire armée. Les jeunes apparaissent donc comme de nouveaux acteurs politiques. Ils participent massivement à l'élan culturel qui mobilise les ressources de l'art pour exprimer le nouveau

⁵⁹ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours...*, p. 42.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 45.

⁶¹ Cecilia CASASSUS-MONTERO, *Travail et travailleurs au Chili*, Paris, La Découverte, 1984, p. 34.

projet de société auquel aspire la gauche, ainsi qu'aux comités de l'Unité populaire qui soutiennent la candidature de Salvador Allende⁶².

B) Le rêve d'une « voie chilienne au socialisme »

Lors des élections présidentielles de 1970, trois candidats ont dominé le scrutin. Le premier d'entre eux est l'ex-président Jorge Alessandri Rodriguez, qui se trouve à la tête d'une coalition qui regroupe le Parti national, l'union des partis conservateur et libéral, et le Parti radical démocratique issu d'une scission du Parti radical, ainsi qu'un groupe nationaliste. On trouve ensuite le co-fondateur du Parti démocrate-chrétien, Radomiro Tomic Romero, qui rassemble les restes de l'ancien Parti démocratique, fondé au XIX^{ème} siècle. Enfin, Salvador Allende Gossens, chef de l'« Unité populaire », coalition de partis politiques de gauche alliant Parti communiste, Parti socialiste et Parti radical, auxquels s'ajoutent des secteurs démocrates-chrétiens en rupture avec leur organisation⁶³. Le 4 septembre 1970, le candidat Salvador Allende obtient une majorité relative avec 36,3 % des voix face aux 34,8 % obtenus par Jorge Alessandri Rodriguez et aux 27,8 % comptabilisés pour Radomiro Tomic Romero. Lorsqu'un candidat est arrivé en tête avec moins de la moitié des suffrages, la Constitution chilienne prévoit que la Chambre des députés et le Sénat, réunis en Congrès, choisissent entre les deux candidats qui ont obtenu le plus grand nombre de voix. Le vote du Congrès est ainsi fixé au 24 octobre 1970. Durant les cinquante jours qui le séparent du premier scrutin, les perdants, appuyés par une droite très hostile, ravivent le spectre du communisme et du marxisme pour effrayer la population. Mais le candidat Allende s'engage à respecter le « Pacte des garanties constitutionnelles » établi par le Congrès et accède à la présidence le 3 novembre 1970, avec 135 voix contre 35 pour le candidat Alessandri, et 7 abstentions⁶⁴.

Le 17 décembre 1969, les différents partis qui composent l'« Unité populaire » sont parvenus à se mettre d'accord sur un programme qui a servi à la campagne présidentielle de Salvador Allende. Cette « voie chilienne au socialisme » provient de la théorie de la voie pacifique au socialisme du PCUS⁶⁵. Sa tactique repose sur quatre thèses centrales : celle de la « révolution par étapes » et de la possibilité d'une transition graduelle au socialisme, celle de la « flexibilité institutionnelle » et de la spécificité de l'État chilien, celle de la constitutionnalité des forces armées et donc de leur respect inébranlable du suffrage universel, et enfin celle de

⁶² Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 28-33.

⁶³ Hector PAVON, *11 septembre... 1973*, Paris, Editions Danger Public, 2003, p. 22.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁶⁵ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, p. 60.

l'alliance de classe avec la « bourgeoisie nationale progressiste »⁶⁶. Plus concrètement, l'Unité populaire formule un programme de réformes démocratiques et anti-impérialistes, notamment la volonté d'effectuer une véritable redistribution des richesses. Ce programme prévoit la nationalisation des entreprises qui opèrent dans les secteurs qui conditionnent le développement économique et social du pays, et celle des ressources naturelles essentielles aux mains de l'impérialisme américain, parallèlement à la régulation des activités des petites et moyennes entreprises par une planification générale et auxquelles l'État apporte une assistance technique et financière. Il prévoit également la poursuite d'une réforme agraire, la nationalisation du système bancaire, et de nombreuses autres réformes progressistes.

L'objectif économique de l'Unité populaire est donc de favoriser le développement économique du pays en utilisant au maximum ses capacités productives, par le biais d'une intervention gouvernementale forte⁶⁷. Ainsi, au cours des deux premières années de son gouvernement, plus de 60 % des terres labourables et environ 80 % des industries passent aux mains de l'État. Le 11 juillet 1971, le Congrès approuve la Réforme constitutionnelle qui permet la nationalisation du cuivre⁶⁸, qui participe à l'édification d'une « aire de propriété sociale »⁶⁹. L'application de ce programme est cependant difficile faute d'une majorité au Parlement. Les prochaines législatives qui permettraient à l'Unité populaire de l'obtenir et de renforcer sa position ne sont prévues que pour le mois de mars 1973⁷⁰. La transformation, par voie légale, de l'État chilien en « État populaire », construit grâce à la formation de « l'Assemblée du peuple » et à une « nouvelle Constitution », est donc dans l'immédiat compromise et dresse d'emblée nombre de difficultés à la politique du nouveau gouvernement⁷¹. À cette première barrière s'ajoute le débordement de l'extrême gauche qui lui réclame plus de mesures révolutionnaires immédiates. Les milieux d'affaires prennent peur, les capitaux fuient ailleurs, les industries renvoient des ouvriers et une partie de la haute bourgeoisie capitaliste émigre. D'autre part, les « latifundistes » ne peuvent réaliser les semailles à cause d'occupations des propriétés par les ouvriers agricoles, ce qui a pour conséquence une paralysie de l'agriculture et l'augmentation du nombre de chômeurs⁷².

⁶⁶ *Ibid.*, p. 61.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 62.

⁶⁸ Raymond AVALOS, *Le Chili*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1957 (rééd. 1992), p. 57.

⁶⁹ Franck GAUDICHAUD, *¡ Venceremos ! : analyses et documents sur le pouvoir populaire au Chili, 1970-1973*, Paris, Syllepse, 2013, p. 12.

⁷⁰ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 30.

⁷¹ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, p. 63.

⁷² Raymond AVALOS, *Le Chili... op. cit.*, p. 57-58.

C) Les « mille jours qui ébranlèrent le monde »⁷³

Au cours de la première année, l'Unité populaire parvient à adopter toute une série de mesures distributives en faveur des salariés et des couches sociales subalternes. Au-delà de l'augmentation des salaires ou du blocage des prix, le narrateur de *T'es pas mort !* fait par exemple allusion à celle qui consiste à distribuer gratuitement du lait aux enfants afin de faire baisser le taux de mortalité infantile du pays : « Au Chili, avant, il y avait des tas d'enfants qui mourraient de faim et quand Allende a été élu président il a décidé qu'on donnerait à tous les enfants du Chili un demi-litre de lait par jour, et ça, c'était une idée sensass parce que les enfants, du coup, se sont arrêtés de mourir »⁷⁴. À ce moment-là, la croissance est au rendez-vous, le chômage baisse, la consommation augmente ; même les couches moyennes semblent satisfaites⁷⁵. Les véritables réformes de l'Unité populaire sont donc prises entre 1970 et 1972. La seconde étape du processus débute au moment où les membres de l'Unité populaire se réunissent à Lo Curro au mois de juin 1972 pour faire face aux tensions économiques. Deux tendances y apparaissent⁷⁶. D'une part, le Parti socialiste adopte une position très critique sur les renoncements du gouvernement et dénonce les illusions du respect de la légalité bourgeoise. Son aile gauche est favorable à une accélération des réformes, à la rupture avec la bourgeoisie et désire « avancer sans transiger ». C'est cependant la vision du Parti communiste, dirigé par Luis Corvalán, qui parvient à s'imposer suite à ces discussions de l'année 1972, en impulsant au sein de la gauche et du gouvernement le mot d'ordre « consolider pour avancer », dans la mesure où les indices économiques mettent en évidence des carences dans le programme de l'Unité populaire. Le parti encourage à la modération les secteurs populaires les plus radicalisés, dénigre l'extrémisme du MIR, essaie d'assurer une stabilité au gouvernement et de ne pas effrayer la bourgeoisie⁷⁷. Le MIR et de petits groupes extraparlimentaires, quant à eux, rejettent la conception de la révolution par étapes et pacifique. Ils se prononcent pour la construction d'un pouvoir populaire indépendant et alternatif à l'État chilien. À partir du mois de septembre 1970, les événements se sont donc rapidement enchaînés, et les affrontements entre la gauche et la droite chilienne ont divisé la population.

⁷³ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours qui ébranlèrent le monde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Amériques », 2013.

⁷⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 12.

⁷⁵ Franck GAUDICHAUD, *¡ Venceremos... op. cit.*, p. 14-15.

⁷⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne en France... op. cit.*, p. 36.

⁷⁷ Franck GAUDICHAUD, *¡ Venceremos... op. cit.*, p. 15-16.

L'ensemble des réformes mises en œuvre par le nouveau gouvernement provoque de nombreuses oppositions qui freinent le processus de transformation sociale du pays. La première d'entre elles provient des États-Unis qui organisent un embargo sur les produits chiliens à la suite de la nationalisation de certains secteurs de l'industrie chilienne qui affecte ses intérêts. Les milieux industriels et financiers chiliens les rejoignent afin de constituer une résistance active à l'Unité populaire ; une résistance proche de la droite libérale, voire de l'extrême droite. Malgré la confiance que le gouvernement Allende met dans l'armée légaliste chilienne, des rumeurs de coup d'État apparaissent dès les premières semaines qui suivent son élection et fragilisent l'exercice du pouvoir⁷⁸. La crise économique apparaît dès la fin de l'année 1971, engendrant des problèmes de pénurie et d'inflation. Lors de la visite de Fidel Castro en novembre 1971, un groupe de femmes des classes moyennes et aisées organise la manifestation « des casseroles vides » afin de protester contre des restrictions alimentaires, encadrées par des commandos d'extrême droite. La gauche n'y a vu que des manifestations de réactionnaires aigries alors qu'il s'agissait d'un essai tactique de l'opposition : disputer la rue à la gauche. En mettant les femmes dans les rues, la droite touche ainsi plusieurs couches de la société car leurs problèmes sont communs⁷⁹. Des premières frictions apparaissent entre les salariés qui réclament l'extension du secteur nationalisé au cours d'occupations d'usines, la naissance de cordons industriels et lors de l'« Assemblée de Concepción », mise en place en juillet 1972, pour dénoncer le caractère contre-révolutionnaire du Parlement.

Cette période est marquée par un débordement des partis de gauche et par l'apparition d'organisations indépendantes du gouvernement, celle des Cordons industriels ou des Commandos communaux⁸⁰. Structures de mobilisation, notamment dans les faubourgs des principales villes, pour coordonner les tâches des travailleurs d'une même zone, ces derniers se multiplient à partir de 1972, en même temps que des expropriations de terres interviennent hors du cadre de la loi de réforme agraire. Le « rêve du pouvoir populaire »⁸¹ se met donc progressivement en place. Le débat sur ce point est à son apogée en 1973 et l'ensemble des forces politiques reconnaissent la puissance de ces nouvelles organisations indépendantes, alors que, pour la gauche gouvernementale, la participation du peuple devait passer par les comités

⁷⁸ Raymond AVALOS, Olivier COMPAGNON, Roland PASKOFF, Sergio SPOERER, Sébastien VELUT, « Chili », in *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 janvier 2016. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/chili/>.

⁷⁹ Eduardo CASTILLO, *Chili. 11 septembre 1973. La démocratie assassinée. Récits et témoignages*, Paris, Le Serpent à Plumes, Arte Editions, 2003, p. 85.

⁸⁰ Franck GAUDICHAUD, *Venceremos... op. cit.*, p. 20.

⁸¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 37.

de l'Unité populaire dont 15 000 environ avaient été formés dans les usines et les quartiers dans le but d'organiser la campagne pour les élections présidentielles. L'objectif du gouvernement était de les mobiliser par la suite et de former politiquement les travailleurs. Mais force est de constater que ces comités de l'Unité populaire disparaissent pratiquement dès la victoire d'Allende à cause de l'absence d'objectifs précis⁸². La relation conflictuelle entre le gouvernement et le mouvement populaire qui fait pression sur lui afin d'imposer une série de mesures plus avancées est au centre de la dialectique de la période du gouvernement de l'Unité populaire⁸³.

Le gouvernement est également fragilisé par la multiplication des grèves organisées par le patronat contre les nationalisations, notamment celle qui se déroule chez les camionneurs en octobre 1972 en réaction à la proposition de nationalisation des transports, dont le but est de paralyser le pays et d'empêcher l'acheminement des denrées, puis celle du mois d'août 1973. Les grèves de travailleurs se multiplient également dans l'objectif d'accélérer la socialisation de l'économie, à l'image de la grève des mineurs d'*El Teniente* en avril 1973, qui réclament les augmentations de salaires promises par le gouvernement. Tous ces événements freinent la reprise économique qui avait pourtant accompagné les premiers mois de l'Unité populaire, et engendrent une hausse de l'inflation, soutenue par une conjoncture internationale défavorable qui conduit à la baisse du cours du cuivre sur les marchés internationaux. La « voie chilienne » entre donc dans une spirale infernale, celle de la gestion des conflits sociaux sur fond de crise économique⁸⁴. À partir de là, le gouvernement gère la situation au jour le jour car il craint l'affrontement. Allende essaie de désamorcer les oppositions en tentant d'intégrer au gouvernement des militaires comme le général Carlos Prats, commandant en chef de l'armée, afin de former un gouvernement civico-militaire et de mêler de très près les militaires à la gestion et au contrôle des mesures économiques et sociales. Mais l'impasse politique est devenue évidente après les grèves d'octobre 1972 qui correspondent à un vaste mouvement d'opposition au gouvernement⁸⁵. La paralysie économique est telle que l'inflation atteint 320 % au cours de l'été 1973. S'en suit une première tentative putschiste au cours du mois de juin 1973 qui échoue malgré la forte hostilité qui existe désormais envers l'Unité populaire et face à l'incapacité du gouvernement à maintenir l'ordre public. Outre le foisonnement

⁸² Franck GAUDICHAUD, *¡ Venceremos... op. cit.*, p. 21.

⁸³ *Ibid.*, p. 25.

⁸⁴ Raymond AVALOS, Olivier COMPAGNON, Roland PASKOFF, Sergio SPOERER, Sébastien VELUT, « Chili », in *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 janvier 2016. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/chili/>.

⁸⁵ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 36.

d'organisations ouvrières et la division de la gauche qui perturbent l'action du gouvernement, une grande partie des politologues constatent aujourd'hui rétrospectivement que l'Unité populaire ne pouvait réussir pour diverses raisons, notamment à cause de son respect scrupuleux de la légalité⁸⁶ ; une légalité que les putschistes du 11 septembre 1973 sont pourtant loin de respecter.

Salvador Allende ou l'Unité populaire : deux réalités historiques que les exilés chiliens nomment parfois dans leurs écrits. Dans *T'es pas mort !*, lorsque le narrateur demande à Michel s'il connaît Allende, ce dernier répond que, chez les Français également, « c'est pas les héros qui manquent »⁸⁷ et évoque la figure de Napoléon. Salvador Allende est donc vu comme un « héros », que ce soit côté français ou côté chilien. Lucas idéalise d'ailleurs tout au long de son récit la figure de ce grand homme, en opposition à celle de Pinochet et de la junte notamment. Si la figure d'Allende est évoquée à plusieurs reprises dans le roman d'Antonio Skármeta, elle est tue au profit de l'expression mythifiée d'une période d'avancées sans précédents pour le Chili, que ce soit dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, ou dans les poèmes de l'exil. Dans « Chemins du vent », écrit au cours de son exil au Venezuela en 1982, avant de s'installer en France, Luis del Río Donoso traduit l'engouement qu'a pu susciter l'élection de Salvador Allende à la présidence au sein de la population chilienne : « ma solitude n'était pas solitaire : / j'avais des compagnons »⁸⁸.

Le 4 septembre 1970 est donc né l'espoir, avec la victoire présidentielle de Salvador Allende ; le 11 septembre 1973, cet espoir est à jamais enterré. Le poète-narrateur conclut la troisième partie de ses « Chemins du vent » en mettant en parallèle les deux septembres importants de l'histoire chilienne récente : « J'ai découvert mon peuple / en Septembre / pour le perdre un autre Septembre / qui n'apporta pas le printemps... »⁸⁹. C'est à cet autre septembre chilien que nous allons désormais nous intéresser.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 32-33.

⁸⁷ Antonio SKÁRMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 72-73.

⁸⁸ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 30.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 32.

Chapitre 2

Du putsch à l'expérience dictatoriale : un Chili bouleversé

« Le 11 septembre 1973 il y a eu un coup d'État militaire au Chili et on a assassiné le président Allende et beaucoup de personnes sont mortes et les avions ont jeté des bombes sur le palais de la présidence »⁹⁰ : c'est ainsi que débute le récit d'Antonio Skármeta. En relation avec la vie personnelle du narrateur-adolescent de *T'es pas mort !*, âgé de quatorze ans, qui fait le lien entre le 11 septembre historique et le 13 septembre, jour de son anniversaire pour lequel son père lui a offert une guitare, l'auteur pose d'emblée le contexte historique et le ton du court roman qu'il écrit, tout en en faisant la conséquence de la présence de la famille du narrateur en France.

Le 11 septembre 1973, c'est d'abord celui qui a mis un terme au rêve d'une voie chilienne au socialisme imaginée par le programme de l'Unité populaire et soutenue par le gouvernement de Salvador Allende. Cette prise de pouvoir par les militaires s'inscrit alors dans un contexte et une idéologie particulière, celui des années 1970 et de la Guerre Froide, celui de la peur du complot communiste et de la dérive des gouvernements latino-américains. Mais ce 11 septembre 1973, c'est aussi celui de la mise en place d'une politique autoritaire par la junte afin de contrôler le destin « déviant » du Chili.

A) Le 11 septembre 1973 ou la fin du « rêve »

L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna s'ouvre sur une référence implicite au régime militaire. Le lecteur-spectateur entre effectivement dans la pièce à travers ce que l'auteur nomme « le texte des jours »⁹¹, parodie de « La Création » dans la Genèse de l'Ancien Testament : six comédiens reprennent une à une les créations, cette fois non de Dieu, mais de l'homme. Si le septième jour, « Dieu se reposa car il avait terminé son ouvrage, et il vit que tout cela était très bon. »⁹², ici, le septième jour, « l'homme ne se reposa

⁹⁰ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 7.

⁹¹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 17.

⁹² *La Bible*, « Genèse », verset 2.3.

pas. Il créa les forces armées et d'ordre ». Sont alors tout à tour évoqués sept grades militaires – qui « surgirent de partout » -, comme les sept jours de la Création ou de la semaine, énoncés par ordre croissant, de la plus basse à la plus haute dignité militaire, c'est-à-dire du simple soldat au général. Les « forces armées et d'ordre », ce sont celles de la Junte militaire chilienne qui renversent le gouvernement en place le 11 septembre 1973. Les paroles de la chanson des filles de la troupe de Vitu, qui débute sa représentation face à Mateluna, posent également le contexte historico-politique pour justifier implicitement la présence des deux anciennes connaissances, Vitu et Mateluna, ici, en France. Le metteur en scène résume son œuvre ainsi : « C'est l'histoire d'un général »⁹³.

La veille du 11 septembre 1973, ce général, Pinochet, en rencontre un autre, Victor Arellano Stark, au ministère de la Défense pour établir le plan de bataille. Arellano convoque quant à lui les responsables du Génie, de l'Aviation et des Télécommunications de Penalolen pour leur annoncer que, face au chaos, l'armée et la police ont décidé de renverser le gouvernement marxiste de l'Unité populaire. De son côté, Salvador Allende finit de travailler sur la proposition de référendum qu'il doit lancer le lendemain afin de demander aux électeurs de se prononcer sur le maintien de son gouvernement au pouvoir, dans le but d'apaiser l'opposition⁹⁴. Mais le président est informé dans la nuit que des camions chargés de troupes ont quitté la ville de Los Andes en direction de Santiago, et que la Marine a levé l'ancre⁹⁵. Au petit matin, le ministre de la Défense, Letelier, est arrêté et transféré au centre de détention de Tacna, et devient ainsi le premier détenu du 11 septembre. Allende espère que le soulèvement est limité à la Marine à Valparaiso, et que les travailleurs qui occupent les usines feront reculer les forces armées. Mais la première proclamation putschiste est lue à la Radio Agricultura par le lieutenant-colonel Roberto Guillard⁹⁶. La stratégie militaire déclenchée par les putschistes dans la capitale suit un plan simple, mais efficace : il s'agit de mettre en œuvre une incursion directe au palais présidentiel afin de détruire, à la fois physiquement et symboliquement, le pouvoir central, puis se diriger vers la périphérie dans laquelle la priorité est donnée au contrôle des Cordons industriels⁹⁷. Mais, en l'absence d'une aide des soldats de gauche pourtant tant attendue et sans planification politico-militaire sur le long terme, le pouvoir populaire est incapable d'organiser une résistance armée au coup d'État⁹⁸. Le palais présidentiel de la

⁹³ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 27.

⁹⁴ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 42.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 43.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 45.

⁹⁷ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours...op. cit.*, 2013, p. 283.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 286.

Moneda est assiégé et les résistants combattent à la mitrailleuse. Les putschistes veulent qu'Allende donne sa démission. Mais le président refuse et décide de se battre jusqu'au bout, plutôt que de fuir le pays. La bataille est de plus en plus désespérée. Le président se suicide d'une balle dans la tête. La Moneda est définitivement prise.

Une fois réconcilié avec le narrateur de *T'es pas mort !*, le français Michel commence à s'intéresser au pays d'origine de Lucas, à lui poser des questions pour savoir à quoi la vie ressemble au Chili, et finit par affirmer qu'« Allende était un type salement courageux » ; « C'est vrai qu'il a combattu tout seul contre l'armée des putschistes ? Contre les avions et les mitrailleuses ? »⁹⁹. La vision dessinée par les propos de Michel est une vision influencée par l'idéalisation des événements politiques chiliens par les médias français, comme l'explique Pierre Vayssière dans ses recherches sur le Chili dans la presse française¹⁰⁰. C'est une vision très européenne, avec l'héroïsation d'un seul homme, Allende. De la période de l'Unité populaire chilienne, on ne connaît souvent en France que le nom d'Allende, une icône de la gauche devenue martyr avec l'instauration de la dictature¹⁰¹. Mais le narrateur rétablit immédiatement un semblant d'objectivité historique sur ce point : « Faut pas pousser, il y a beaucoup de nos camarades qui sont morts avec lui. Et beaucoup d'autres qui se sont fait tuer ailleurs dans le pays. »¹⁰². Lorsqu'il rejoint le palais de la Moneda, Salvador Allende est en effet accompagné par un petit cercle de fidèles, qui disposent notamment de six mitrailleuses Aka offertes par Fidel Castro¹⁰³. Les partisans d'Allende sont criblés de balles avant d'être dévorés par les flammes. C'est la résidence Tomas Moro que les militaires attaquent en premier, provoquant la fuite de la femme du président. Puis l'aviation se met à attaquer le palais de la Moneda qui est rapidement en feu¹⁰⁴. À l'intérieur de la résidence présidentielle, un conseiller et ami d'Allende, Augusto Olivares, se suicide d'une balle dans la tempe. Les derniers survivants se rendent aux forces putschistes sur l'ordre du président¹⁰⁵.

Dans l'autre camp, Augusto Pinochet est perçu et décrit comme un traître. C'est celui « qui a trahi le président Allende » dans *T'es pas mort !*, et Lucas imagine « le jour où Pinochet sera viré »¹⁰⁶. Mais, au-delà de l'idéalisation de la période de l'Unité populaire, parallèlement

⁹⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 84.

¹⁰⁰ Pierre VAYSSIERE, *Le Chili d'Allende et de Pinochet dans la presse française : passions politiques, informations et désinformation. 1970-2005*, Paris, L'Harmattan, 2005.

¹⁰¹ Franck GAUDICHAUD, *¡ Venceremos !... op. cit.*, p. 8.

¹⁰² Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 84.

¹⁰³ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 44.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 49.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 50.

¹⁰⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 15.

à la diabolisation d'Augusto Pinochet, il apparaît dans de nombreux discours que le coup d'État était pressenti par certains. « On s'y attendait et pourtant on ne pouvait l'imaginer »¹⁰⁷, explique le dessinateur Pierre Wiaz dans un dialogue retranscrit par Eduardo Castillo. Dans sa thèse, Nicolas Prognon met également en évidence ce qu'il appelle les « contradictions » de l'Unité populaire et, après les avoir exposées, en conclut qu'elles sont largement responsables de la crise du 11 septembre 1973¹⁰⁸. La première cause de l'échec du gouvernement d'Allende avancée par l'historien est une conséquence de l'ultra-politisation du pays qui crée des divisions internes à l'Unité populaire selon des tendances. Deuxièmement, les mauvaises performances économiques du gouvernement ont des conséquences dramatiques pour les couches populaires. Les conflits sociaux dans les moyennes entreprises se multiplient, l'inflation augmente... Un véritable chaos économique et social s'établit au Chili. Enfin, la question de l'indemnisation des sociétés américaines après la nationalisation du cuivre en juillet 1971 était le point crucial dans les tensions entre les deux pays. C'est notamment pourquoi les États-Unis soutenaient l'opposition chilienne à l'Unité populaire par le biais de sabotage diplomatique et d'étranglement économique. Le Parlement bloquait légalement tous les projets de loi et empêchait le gouvernement d'Allende d'avancer¹⁰⁹.

B) De la démocratie à la dictature : une transition « nécessaire » influencée par le géant américain

L'essentiel des causes qui a motivé la décision d'un coup d'État est résumé de façon caricaturale par les comédiens de la pièce imaginée par le personnage de Vitu dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*. Le général de cette pièce qui incarne la figure autoritaire de Pinochet prononce le discours suivant : « Vus l'anarchie et le chaos économique, politique et social qui existent dans le pays, les Forces Armées se sont vues dans l'obligation de prendre le pouvoir »¹¹⁰. C'est l'hypocrisie du général qui est mise en avant dans la pièce d'Oscar Castro dans laquelle le personnage se présente comme un sauveur de sa patrie et apparente son action illégitime à un devoir. Ces paroles ressemblent beaucoup à la première proclamation putschiste lue le jour du coup d'État, à 8 H 40, sur les ondes de Radio Agricultura par le lieutenant-colonel Roberto Guillard qui proclame ce qui suit : « Vu premièrement la crise sociale et morale très grave que traverse le pays ; deuxièmement,

¹⁰⁷ Eduardo CASTILLO, *Chili, 11 septembre 1973... op. cit.*, p. 96.

¹⁰⁸ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 34.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 38.

¹¹⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 29.

l'incapacité du gouvernement à contrôler le chaos ; troisièmement, l'accroissement constant des groupes paramilitaires formés par les partis de l'Unité populaire, qui entraînent le peuple du Chili vers une guerre civile inévitable, les forces armées chiliennes... »¹¹¹. La sixième allocution des comédiens de Vitu concerne la démission d'Allende à la présidence du Chili : « On demande au Président de la République, assiégé dans son palais présidentiel, de remettre immédiatement ses fonctions à la junte militaire »¹¹². Cette réplique fait de nouveau écho au discours de Roberto Guillard qui, sur le ton de l'intimidation, explique ce que réclament les putschistes : « Premièrement, Monsieur le président de la République doit remettre immédiatement sa haute charge aux forces armées chiliennes »¹¹³.

Le recours à un putsch au Chili s'explique également par le contexte des années 1970, celui de la Guerre Froide. Les États-Unis élaborent leur théorie d'un complot soviétique subversif international. Leur influence au Chili est lisible dans les propos tenus par le personnage du Général dans la pièce imaginée par Vitu qui parle de « politiciens déchus qui sèment la méfiance »¹¹⁴, c'est-à-dire les dirigeants de l'Unité populaire et leur politique gouvernemental très à gauche. Il qualifie également quelques lignes plus loin les Allendistes d' « extrémistes ». Ces derniers s'opposent aux « patriotes nationaux et internationaux » auxquels le personnage du Général s'adresse. La doctrine américaine de l'endiguement est formulée dans le but d'éviter que le communisme ne s'étende au-delà des frontières de l'URSS. L'Amérique latine est une espace privilégié de la nouvelle politique étrangère des États-Unis¹¹⁵. La première illustration de cette politique est le coup d'État fomenté par la CIA en 1954 contre le président guatémaltèque Jacobo Arbenz qui venait d'annoncer une réforme agraire pour mieux répartir la terre¹¹⁶.

Le rôle des États-Unis dans la déstabilisation du régime de l'Unité populaire est mis en avant dans plusieurs descriptions détaillées de l'implication du gouvernement Nixon. Elles ont permis de comprendre que les États-Unis et leur interventionnisme ont été un acteur central du « drame chilien ». Cependant, cette donnée n'est parfois pas assez prise en compte dans les causes avancées pour expliquer la défaite de l'Unité populaire. L'ouverture de milliers d'archives des services secrets ouvre donc un nouveau terrain de recherche sur cette

¹¹¹ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 45.

¹¹² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 30.

¹¹³ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 45.

¹¹⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 29.

¹¹⁵ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 75.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 77.

thématique¹¹⁷. « Ils m'ont poussé à franchir le pas décisif »¹¹⁸ s'exclame le personnage du Général dans la pièce de Vitu. Si, dans l'œuvre, il tente de se dégager de toute responsabilité dans l'orchestration du coup d'État, il ne faut pas oublier que, associés à Gustavo Leigh de l'Armée de l'air, José Toribio Merino de la Marine et César Mendoza de la Police nationale, ce sont ces quatre commandants des Forces armées qui ont franchi le pas décisif, soutenu par les secteurs de la droite chilienne, et par le rôle actif des États-Unis qui ont réduit l'expérience de l'Unité populaire à néant¹¹⁹. La doctrine américaine de sécurité nationale a été développée dans les années 1960 en Amérique latine et attribue un nouveau rôle à l'armée. Aux yeux du gouvernement étatsunien, les armées latino-américaines doivent être en mesure d'assumer le pouvoir civil en cas de dérive d'un pouvoir socialiste ; une dérive qui justifierait un coup d'État et le gouvernement d'une junte pendant quelques années. Ainsi les administrations des présidents Kennedy, Johnson et Nixon soutiennent en général les coups d'État militaires qui font tomber les régimes de gauche dans les années 1960 et au début des années 1970 en Amérique latine¹²⁰.

Les agissements des États-Unis au Chili ont été détaillés en 1975 lorsque le Sénat américain publie un rapport intitulé « Opérations clandestines au Chili, 1963-1973 », qui énumère les actions entreprises par Washington pour empêcher Allende d'accéder au pouvoir. Ce rapport est divisé en deux parties qui constituent les deux voies d'action contre le candidat à la présidence chilienne. Le « *Track I* » est un ensemble d'activités qui restent dans une certaine légalité pour tenter d'empêcher le président élu d'exercer ses fonctions par la voie constitutionnelle¹²¹. Les États-Unis appuient en particulier financièrement la transition dictatoriale au Chili. Oscar Castro souligne clairement ce point dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*. Le personnage du Général, dans l'intrigue imaginée par Vitu, réclame de l'aide et du soutien pour prendre le pouvoir. Les filles chantent l'arrivée des dollars pour soutenir le Général. Le terme « dollars »¹²² fait déjà explicitement référence à l'aide financière américaine ; une référence renforcée ensuite par l'entrée en scène du personnage de l'Américain qui porte le soutien des représentants des multinationales nord-américaines. « Nous apportons l'argent / Monsieur le dictateur » clament des filles qui personnalisent la voix des multinationales dans une chanson de six vers qui rappelle leur rôle

¹¹⁷ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, p. 32.

¹¹⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 29.

¹¹⁹ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 83.

¹²⁰ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 80.

¹²¹ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 24.

¹²² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 28.

financier en Amérique latine. La dépendance du Chili à l'égard des pays étrangers au cœur de l'économie mondiale est une autre caractéristique de la société chilienne de cette époque. L'activité essentielle du pays en 1970 est l'extraction du cuivre, mais cette dernière est dominée par des compagnies étatsuniennes. D'ailleurs, lorsque Salvador Allende accède à sa présidence, le Chili est un des pays les plus endettés du monde. Les mesures économiques décidées par les États-Unis sous le gouvernement de l'Unité populaire pour conduire Allende à sa chute, telles les mesures de blocus, s'expliquent par l'impact que pourrait avoir un tel gouvernement sur l'économie étatsunienne dominante dans les secteurs chiliens les plus développés¹²³.

Aux nouvelles de l'aide des multinationales américaines, le Général s'enthousiasme : « Quand les Américains sont là, on se sent tout de suite en sécurité »¹²⁴. Les ficelles de cette chanson sont grossières et les répliques des personnages ironiques, mais ce dernier propos démontre tout de même le fait que, au Chili, l'armée a elle aussi subie l'influence de la doctrine de la sécurité nationale, même si cela s'est fait de façon moins marquée et plus tardive qu'en Argentine et au Brésil, du fait de sa longue tradition légaliste. Après le coup d'État d'Ibañez del Campo en 1927, il faut effectivement attendre l'année 1973, lors du « *Tancazo* » pour qu'ait lieu une nouvelle tentative putschiste¹²⁵. Cette forme de violence politique constitue le « *Track II* » des opérations américaines pour empêcher Allende d'accéder à la présidence du Chili en 1970. Pendant les cinquante jours qui précèdent le vote du Congrès qui a la charge de consacrer un des candidats à la présidence, l'attente est tendue. Les attentats à la bombe se multiplient à Santiago et sur l'ensemble du territoire. La veille du Congrès, le 22 octobre 1970, une tentative d'enlèvement du général René Schneider, militaire légaliste proche d'Allende, est orchestrée. Mortellement blessé, cet homme décède trois jours plus tard. Le Congrès engage le débat le 3 novembre 1970. Ce dernier aboutit à la conclusion d'un « Pacte des garanties constitutionnelles » par lequel Allende s'engage à respecter les institutions, ainsi que certains principes économiques fondamentaux. Il obtient donc la présidence ce jour-là, malgré la violence et les pressions exercées par Washington¹²⁶.

Le 29 juin 1973, le « *Tancazo* », tentative de coup d'État d'un groupe de militaires dirigé par le colonel Souper, est orchestré¹²⁷. Les effectifs de son unité, composée de plusieurs chars et de plus de 400 soldats, se lancent à l'assaut du ministère de la Défense et encerclent la

¹²³ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, 2013, p. 46.

¹²⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 28.

¹²⁵ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 84.

¹²⁶ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 28.

¹²⁷ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 38.

Moneda. Par le biais de la radio, Salvador Allende appelle ses partisans à occuper les usines et à descendre dans la rue. La veille, le général Sepúlveda, en charge du commandement militaire de Santiago, avait annoncé des arrestations dans l'armée et avait donné la raison de l'État d'urgence qui venait d'être décrété : l'imminence d'une tentative de coup d'État. Cette dernière échoue essentiellement grâce à l'action décisive du général Prats¹²⁸. Cet essai de renversement du pouvoir socialiste en place démontre le fait que le putsch est en préparation technique côté militaire avant même que la droite et la démocratie-chrétienne proclament inconstitutionnelle la pratique de l'exécutif et qu'ils votent sa mise hors la loi le 23 août 1973, à la suite de la mise en place de pouvoirs provisoires de gestions des divers organismes par le gouvernement pour contrer le blocage de la droite. Alain Joxe voit cet événement du « *Tanquetazo* » non comme une réelle tentative de coup d'État mais comme un test afin de voir quels sont les militaires fidèles au gouvernement de l'Unité populaire¹²⁹. Cette « insurrection des tanks », c'est également une manière de tester les résistances populaires, plus qu'une répétition générale du futur coup d'État. Elle permet aux pro-putschistes d'évaluer les obstacles¹³⁰.

C) Faire du Chili une « nation libre et souveraine »¹³¹ : le projet politique de la junte

« Je serai inflexible, impitoyable » ; « J'arriverai jusqu'aux dernières limites si nécessaires »¹³² : telle est la ligne politique énoncée par le personnage du Général dans la pièce imaginée par Vitu dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*. Le choix de ces adjectifs par Oscar Castro résulte d'une connaissance postérieure de la mise en place de la dictature par Pinochet. Ces « dernières limites », ce sont les dernières limites de l'humanité et du respect des droits de l'homme ; ce sont les camps, les tortures et les disparitions forcées. Le Général Peñaloza menace ensuite les opposants au régime mais la fin de sa phrase se termine par un vide ironique dans le contenu de la menace : « Et si les extrémistes ne se soumettent pas, peu m'importe, parce que moi, moi, moi ! ». Cet homme n'est que haine et violence, comme le suggère l'énumération des cinq armes de guerre qu'il a amassées pour écraser les partisans de l'Unité populaire. Ce discours du Général imaginé par Oscar Castro dresse le portrait d'un homme haineux, qui se cache derrière des prétextes pour

¹²⁸ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, p. 230.

¹²⁹ Alain JOXE, « Le Chili et la violence, une anthropologie stratégique de la patrie sociale », in Eduardo Castillo, *Chili, 11 septembre 1973... op. cit.*, p. 143-144.

¹³⁰ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, p. 230.

¹³¹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 29.

¹³² *Ibid.*, p. 29.

justifier ses actions, mais qui, lorsqu'il perd son sang-froid, dévoile son vrai visage, celui d'un homme cruel et peu intelligent, sans discours politique réel. Ce vide de contenu avait déjà été suggéré au début de la représentation de Vitu lorsque les filles chantent un tango construit sur les paroles du Général qui se qualifie lui-même ainsi : « moi qui suis un général / qui pige rien en politique »¹³³. Ce n'est cependant pas ce point qui est souligné par Antonio Skármeta dans *T'es pas mort !*. Le régime pinochétiste, selon les propos du père de Lucas que rapportent le narrateur, « ne peut pas durer longtemps parce que personne ne l'aime et que les gens là-bas souffrent beaucoup »¹³⁴.

Les lignes directrices du gouvernement militaire sont également caricaturées dans les informations que les six comédiens de la pièce de Vitu donnent une à une. En ce qui concerne le fonctionnement de la presse et des chaînes de télévision, « toute information transmise au public doit être au préalable soumise aux autorités militaires compétentes. La non-observation de cette disposition entraînerait la destruction par bombardement des dits organes de presse. »¹³⁵. Cette censure de l'information a été mise en place dès le 11 septembre 1973, comme stratégie de réussite du putsch. À la suite des premiers événements de cette journée, tôt le matin, Allende prononce un premier discours sur l'antenne de Radio Corporacion à 7 H 55, puis un second à 8 H 15. Peu de temps après ce dernier, l'émetteur de Radio Corporacion est détruit par un raid aérien. À la première proclamation putschiste prononcée sur Radio Agricultura à 8 H 40¹³⁶, Allende réplique sur les ondes transmises par Radio Mogallanes. Cette dernière continue à appeler les Chiliens à défendre leur gouvernement et à occuper les usines¹³⁷. C'est également sur cette antenne que le président de la République chilienne prononce son dernier discours, conscient toutefois d'être rapidement censuré par les putschistes, dans la mesure où les premières lignes de son discours concernent le bombardement des stations de radios chiliennes : « Compatriotes, il est possible que l'on fasse taire les radios et je prends congé de vous. C'est peut-être ma dernière chance de pouvoir m'adresser à vous. L'Aviation a bombardé les tours de Radio Portales et de Radio Corporacion. »¹³⁸. La communication coupée entre le président et ses partisans a pu empêcher la mise en place d'une contre-attaque organisée et fait taire les partisans de l'Unité populaire.

¹³³ *Ibid.*, p. 27.

¹³⁴ Antonio SKÁRMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 9.

¹³⁵ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 30.

¹³⁶ Hector PAVON, *11 septembre... op. cit.*, p. 45.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 46.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 47.

Au-delà de la censure de la presse et de la radio déjà évoquée, le Général Peñaloza instaure par exemple un contrôle d'identité aux étrangers qui se trouvent en situation irrégulière¹³⁹, car les étrangers étaient soupçonnés de faire partie, voire d'apporter au Chili, le complot communiste. Est également énoncé une sorte de compte-rendu d'intervention effectuée par le régime : « Nous avons été obligés d'abattre cinq franc-tireurs qui se cachaient dans un bâtiment du centre de la ville ». Le verbe « obliger » traduit le besoin qu'a encore la junte de se justifier de ses actions et de se couvrir sous le prétexte de la doctrine américaine de la sécurité nationale. Le verbe « abattre » traduit à lui seul la violence du régime et la réponse que ce dernier apporte face à la désobéissance. À ces mesures et actions imposées par le régime sont ironiquement et sarcastiquement juxtaposées deux annonces publicitaires. La première concerne un médicament contre le stress, la fatigue ou le surmenage, « Neurocalm », dont l'évocation choisie traduit l'atmosphère angoissante et oppressante que la dictature impose aux Chiliens qui vivent désormais constamment dans la peur. La seconde fait la promotion d'une marque de chewing-gum américaine qui traduit la dépendance économique et la main mise américaine sur le Chili. « Soyez de votre temps, donnez du goût à la vie avec Hollywood Chewing Gum ! ». Outre l'idée qu'avec ce chewing-gum c'est la culture américaine qui s'introduit dans la culture chilienne, ce goût à la vie dont parle la publicité contraste sarcastiquement avec la mort des cinq franc-tireurs évoquée froidement dans l'annonce précédente. La définition des lignes directrices du régime reprend avec le discours du général. Le beau, le bien, la raison, avancer, agir : telles sont les caractéristiques du régime militaire nouvellement instauré. Le Général Peñaloza perd de nouveau son sang-froid et, avant que des bruits de balles envahissent la scène et que les comédiens s'effondrent, crie : « Et celui qui n'est pas d'accord avec moi, qu'il parte en exil. Oui ! en EXIL ! en EXIL !!! »¹⁴⁰.

L'exil est une des conséquences de l'instauration d'un régime autoritaire au Chili et de mesures répressives envers les opposants au nouveau gouvernement. Mais d'autres techniques de répression sont mises en œuvre pour que la junte, désormais munie des pleins pouvoirs, puisse modeler à sa guise la société chilienne. Ce sont ces nouvelles dispositions et leurs conséquences qu'il s'agit désormais d'étudier dans le cadre d'un Chili entièrement bouleversé mais sous contrôle.

¹³⁹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 30.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 31.

Chapitre 3

À toute dictature son appareil répressif : de la torture à l'exil, en passant par les camps

À partir du 11 septembre 1973, les militaires chiliens entament une contre-révolution. Les forces armées institutionnalisent la Junte qui détient les pleins pouvoirs entre le jour du coup d'État et le mois de mai 1975. Afin de restaurer une « chilénité » perdue, elle se munit d'un appareil juridico-répressif pour asseoir son contrôle sur la population. Les dogmes de la doctrine de la sécurité nationale sont appliqués et la répression devient systématique contre les partisans de Salvador Allende, ainsi que contre les opposants au nouveau régime¹⁴¹. « Quand je parle de quelqu'un à papa il me répond qu'il a été tué, emprisonné ou qu'il a dû partir au Canada ou en Afrique ou je ne sais où »¹⁴², explique le jeune Lucas dans *T'es pas mort !*. Mort, détention, exil ou vie en clandestinité : telles sont les uniques voies qui s'ouvrent aux partisans de l'Unité populaire et à tous ceux qui osent s'opposer à la dictature. Finalement, « si les mille jours de l'Unité populaire avaient été vertigineux, le temps a souffert une énorme accélération le 11 septembre. Ce fut un jour de définitions. Ce qui était en jeu n'était pas seulement la politique, le changement, le socialisme, ce qui était désormais au centre de tout était la vie, sans abstractions, la vie au sens propre. »¹⁴³.

A) L'installation rapide du régime militaire

La répression se met directement en place après le putsch. La « caravane de la mort » parcourt le Chili du nord au sud afin d'éliminer 72 proches de l'Unité populaire¹⁴⁴. Nicolas Prognon distingue deux étapes dans la répression mise en place par le régime militaire. La première s'étend du mois de septembre au mois de décembre 1973, période de quelques mois durant lesquels la répression se veut systématique, massive et peu sélective. À ce titre, de nombreux chiliens issus des *poblaciones* sont arrêtés au hasard et détenus sans justification. La répression peut ensuite être assimilée à une guerre psychologique, de janvier 1974 à mai 1975, période au cours de laquelle des camps de concentration et des prisons sont installés dans tout

¹⁴¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 42.

¹⁴² Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 14.

¹⁴³ Patricio QUIROGA, *Compañeros. El GAP : la escolta de Allende*, Santiago, Aguilar, 2001, p. 142.

¹⁴⁴ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 91.

le pays, et où des opérations de nettoyage s'organisent¹⁴⁵. Les services de sécurité et de renseignements se chargent alors de l'élimination des derniers bastions de résistance. Au mois de juin 1974 est officiellement créée la *Dirección de Inteligencia Nacional* (DINA) qui possède une liberté d'action totale et dont la disparition forcée est une méthode courante. Leur action est efficace puisqu'en octobre 1974, le secrétaire général du MIR, Miguel Enriquez est abattu. Ce seul exemple démontre le fait que, très rapidement, les opposants au régime sont décimés. Les organisations clandestines doivent alors se prémunir contre les délations et contre les infiltrations des agents des services de renseignements¹⁴⁶.

À partir de la narration de la vie quotidienne de la famille de Lucas au cœur de son roman, Antonio Skármeta déroule le fil de l'histoire récente chilienne. Ainsi un glissement est effectué à partir de l'évocation d'un lieu emblématique du Chili, le stade national de Santiago, au sujet duquel le narrateur explique à ses nouveaux camarades de classe qu'il est plus grand que le parc des Princes. Outre la coupe du monde de football qui y a été disputée en 1962, « ce qu'ils [ses camarades de classe français] ne savent pas non plus, c'est que les militaires, en soixante-treize, ont enfermé dans le stade beaucoup de gens pour les torturer et les assassiner et c'est là qu'est mort [son] oncle Rafael »¹⁴⁷. On passe du lieu qui représente habituellement l'endroit où se pratique le sport au stade comme camp de concentration. Deux lieux sont particulièrement utilisés pour stocker les suspects pendant la dictature, avant l'ouverture du réseau clandestin des centres de détention : le Stade national de Santiago et le Stade du Chili¹⁴⁸. Dans *T'es pas mort !*, le glissement s'effectue alors en sens inverse pour entrer à nouveau dans le récit imaginaire *stricto sensu* : on passe du fait historique général - la détention de Chiliens au stade - au fait intime individuel - la détention et l'assassinat de l'oncle du narrateur. La Junte ne dispose de camps suffisamment grands pour accueillir un nombre croissant de prisonniers qu'à la fin de l'année 1973¹⁴⁹.

« Terre mitraillée »¹⁵⁰ chez Luis del Río Donoso ou « Torse Mutilé »¹⁵¹ dans les vers de « *Verano de exilio* » de Waldo Rojas : deux expressions poétiques qui font explicitement références aux attaques répressives du gouvernement militaire. À la suite de l'instauration du régime dictatorial au Chili, les forces armées et la police politique ont effectivement torturé des

¹⁴⁵ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 44.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 45.

¹⁴⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 9.

¹⁴⁸ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 91.

¹⁴⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 44.

¹⁵⁰ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 32.

¹⁵¹ Waldo ROJAS, « *Verano de exilio* », Annexe 2, p. 200.

dizaines de milliers de personnes et en ont assassiné beaucoup d'entre elles, dont environ un millier font encore actuellement partie des détenus-disparus dont les corps n'ont jamais été retrouvés¹⁵². « Là-bas on torture ! »¹⁵³ s'exclame d'ailleurs un des comédiens de *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*. Si la torture est clamée comme une caractéristique du Chili de cette époque, c'est parce qu'elle fait partie des pratiques courantes de la DINA afin d'extirper des informations aux Chiliens détenus et soupçonnés de participer à des mouvements d'opposition au régime. Lorsque Vitu demande à Mateluna ce qu'il pense de la pièce qu'il est en train de monter, et que Mateluna lui répond que rien de la pièce ne ressemble à ce qu'il se passe au Chili, tout comme le dictateur de la pièce n'a rien à voir avec celui qu'il y a là-bas, le metteur en scène s'énerve et justifie le mauvais jugement de Mateluna par la torture qu'il a subi, précédemment, au Chili¹⁵⁴. Ce passage apporte au lecteur-spectateur une information capitale sur les traits de la vie personnelle du personnage principal. Avant d'arriver en France, Fernando Mateluna Rojas aurait été torturé par la Junte, soit parce qu'elle l'emprisonna dans les camps, soit parce qu'il fut enlevé par les services de renseignements qui l'interrogèrent pour lui soutirer des informations. Son départ en exil peut dès lors s'expliquer par deux cas de figure. Le premier est que Mateluna fait partie de ceux à qui le gouvernement a proposé de s'exiler pour purger leur peine afin de vider les prisons. La seconde est qu'il a pu être prisonnier temporairement ; libéré, il a ensuite pu prendre le chemin de l'exil. L'auteur de la pièce lui-même a connu les camps de la dictature et y a importé son théâtre. Oscar Castro est arrêté et envoyé en camp de concentration par la DINA, avant de prendre le chemin de l'exil en direction de Paris, avec la troupe *El Aleph*, à sa sortie des camps en 1976.

B) Les cibles de la dictature pinochétiste ou comment faire taire les oppositions

« Éradiquer le cancer marxiste »¹⁵⁵ : ce propos clamé par le général Gustavo Leigh Guzman, celui qui donna l'ordre de bombarder le palais de la Moneda, résume à lui-seul l'objectif de la Junte et de la mise en place de ses mesures répressives. L'armée chilienne fantasme sur un ennemi omniprésent, dû à l'influence de Cuba et de son aide pour étendre la

¹⁵² Franck GAUDICHAUD, « Le poids de la défaite. Retour sur les origines de l'exil politique chilien (1970-1990) », in « L'exil chilien en France », *Hommes et migrations*, n° 1305, 2014, p. 12.

¹⁵³ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 41.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 34.

¹⁵⁵ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 84.

guérilla en Amérique latine. Au Chili existe une guérilla urbaine à travers le MIR créé en 1965, qui passe à la clandestinité lors de l'été 1970 pour débiter une série d'attaques à main armée contre des banques et des armureries. Après le coup d'État, le MIR est la première cible de la dictature, ce qui affaiblit considérablement l'organisation¹⁵⁶. Les militaires de l'armée chilienne, imprégnés par l'idéologie de sécurité nationale, ne cherchent pas à comprendre pourquoi le peuple prend les armes et les rangent tous sous la catégorie du « péril rouge »¹⁵⁷.

Une des premières mesures prises par la junte est d'écraser le mouvement syndical et d'interdire la CUT. Elle doit véritablement purger les entreprises dont certaines passent sous contrôle militaire et dans lesquelles des ouvriers sont arrêtés. Beaucoup d'ailleurs sont les patrons qui participent au système de délation et d'arrestation mis en place par les forces armées. Le licenciement de pas moins de 100 000 salariés, alors inscrits sur des « listes noires » de la junte avec l'objectif qu'ils ne soient pas réemployés, accompagne la répression¹⁵⁸. Lorsque les putschistes arrivent au pouvoir, ils ont en tête les leçons de la doctrine de la sécurité nationale sur le rôle de « grande bâtisseuse de la Nation » que doit jouer l'armée. Il est pour elle question de garder le pouvoir dans le but d'enraciner un nouveau projet de société. Cela explique pourquoi la dictature chilienne perdure pendant dix-sept longues années¹⁵⁹. La junte impose la loi martiale, dissout le Congrès deux jours après le putsch, suspend la Constitution et bannit du pays l'activité des partis politiques un mois plus tard. En bref, elle s'assure de pouvoir remodeler la société chilienne et d'effacer les traces des expériences sociales précédentes. Afin d'assurer une apparence légale à cette entreprise, l'état de siège est déclaré sur l'ensemble du territoire, et l'État d'urgence imposé dans plusieurs provinces et départements. Un « vernis institutionnel » légitime alors les pleins pouvoirs que s'attribue la Junte pour mener à bien sa croisade contre le marxisme. Pour légaliser le coup d'État, 250 décrets-lois sont promulgués entre septembre 1973 et janvier 1974¹⁶⁰. La junte expose ses grandes orientations idéologiques et politiques dans sa Déclaration de principes du 11 mars 1974, et justifie l'intervention des forces armées et la permanence du régime. Un premier décret en juin 1974 proclame Augusto Pinochet « Chef suprême de la Nation ». Le 17 décembre 1974, il devient « Président de la République ». Progressivement, une coordination avec les autres régimes militaires latino-américains se met en place, soutenue par les États-Unis, pour donner à la répression une

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 85.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 88.

¹⁵⁸ Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, p. 287.

¹⁵⁹ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 89.

¹⁶⁰ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 42-43.

dimension transnationale et former « l'Opération Condor ». L'opposition massive à la dictature ne renaît que plus tard, au début des années 1980, lors des grandes *protestas*¹⁶¹.

Dès le 11 septembre 1973, la violence d'État a envahi le pays et vise certes en priorité les militants de gauche et les dirigeants du mouvement social, mais elle touche aussi des milieux susceptibles de se révolter face à la nouvelle situation politique du Chili. La répression touche clairement les classes populaires, comme le prouvent les statistiques officielles de la commission « Vérité et Réconciliation » de 1991¹⁶². Toutefois, un des premiers milieux auxquels s'attaque la dictature chilienne est le milieu universitaire, dans lequel les professeurs de sciences humaines diffusent, selon les forces armées, des idées subversives. Le raisonnement même des sciences sociales leur pose problème dans la mesure où il s'agit d'essayer de comprendre les comportements sociaux, ce qui est contraire à la pensée totalitaire de la sécurité nationale¹⁶³. La junte se charge donc de nettoyer les universités, de la même façon qu'elle purge les administrations, remplace les maires et supervise l'activité syndicale¹⁶⁴. Le milieu artistique est lui aussi rapidement touché par la répression. Précoce, cette dernière s'abat dès les premiers mois de la dictature sur les artistes : Victor Jara est assassiné à peine une semaine après le coup d'État ; le *charango* et la *quena*, instruments de musique traditionnels souvent utilisés par les musiciens de la Nouvelle chanson chilienne, sont rapidement interdits par la loi. Passée cette première période répressive, les artistes chiliens organisent de l'intérieur un réseau clandestin de *peñas* dans tout le pays dès les années 1974-1975¹⁶⁵.

C) Vers un nouveau modèle de société chilienne

La répression dictatoriale impose donc aussi la clandestinité. Tous les espaces de création, peu importe le domaine, sont scellés par le régime, hormis ceux qui permettent la reproduction d'un folklore national teinté de patriotisme¹⁶⁶. La troisième partie du poème « Chemins du vent » de Luis del Río Donoso se clôt sur l'image de « chants qui se turent »¹⁶⁷. Ces chants, ce sont ceux des poètes qui n'ont plus le droit de chanter librement le monde dans lequel ils vivent. Cette situation de vide verbal s'oppose à l'idée précédente de renaissance du

¹⁶¹ Raymond AVALOS, Olivier COMPAGNON, Roland PASKOFF, Sergio SPOERER, Sébastien VELUT, « Chili », in *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 janvier 2016. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/chili/>.

¹⁶² Franck GAUDICHAUD, *Chili, 1970-1973. Mille jours... op. cit.*, p. 287.

¹⁶³ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 93.

¹⁶⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 43.

¹⁶⁵ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 94.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 96.

¹⁶⁷ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 32.

moi poétique durant la période de l'Unité populaire. Le poète-narrateur recrée ainsi deux mondes de souvenirs opposés. D'un côté, il s'agit d'un monde où règne l'allégresse puisqu'il parle de rire, de danse, de renaissance au sens de résurrection. À ce sujet il explique qu'« [il revint] naître »¹⁶⁸, comme le Phénix renaît de ses cendres. De l'autre côté, c'est un univers « triste »¹⁶⁹, dans lequel règne le vocabulaire de la perte. Le 11 septembre 1973, c'est un septembre qui, lui, « n'apporta pas le printemps » ; le printemps justement symbole poétique de renaissance, de renouveau, d'éclosion, comme le fut l'effet de l'élection de Salvador Allende à la présidence dans le cœur d'une partie de la population chilienne. L'impossibilité de se rencontrer, d'échanger et de créer engendre ce que certains ont appelé un *apagón* culturel, c'est-à-dire une coupure culturelle dans le sens d'un arrêt brutal de l'échange et de la production artistique. Car sans la circulation d'idées nouvelles, de courants artistiques novateurs, règne un obscurantisme dans lequel la pensée se fige, sans effort de créativité¹⁷⁰. L'objectif de la Junte est d'empêcher toute pensée critique, que ce soit dans le domaine de l'éducation, de la recherche, de la culture ou des arts. Les répercussions de la prise de pouvoir par les militaires vont donc bien au-delà des conséquences politiques puisqu'elle entraîne également une régression sur le plan culturel, et plus largement une situation de précarité généralisée¹⁷¹.

L'expérience de l'Unité populaire qui a impliqué une grande partie de la population chilienne dans le processus politique, ainsi que celle de la dictature qui abat sa répression sur ses opposants, peuvent être perçues comme deux événements collectifs fondateurs de l'exil¹⁷². Le « texte des jours »¹⁷³ qui ouvre la pièce d'Oscar Castro et dans lequel chaque création est teintée de sarcasme, d'amertume ou d'ironie, est suivi par l'énoncé d'une voix off qui expose l'identité d'un certain Fernando Mateluna Rojas, « arrivé en France en 1976 en qualité de réfugié politique »¹⁷⁴. Juxtaposer cet énoncé avec celui de la création des forces armées a pour but de suggérer au lecteur-spectateur que l'exil du protagoniste est dû à cette création, soit à l'installation de la dictature au Chili. L'année 1976 n'est pas prise au hasard puisque c'est cette même année que l'auteur, Oscar Castro, arrive sur le territoire français à sa sortie des camps. Son théâtre *Aleph* fut accueilli à la Cartoucherie de Vincennes, invité par Ariane Mnouchkine, qui collabora au montage de cette première création, *L'Exilé Mateluna*. L'idée de genèse n'est

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 30.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 32.

¹⁷⁰ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 96.

¹⁷¹ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 16.

¹⁷² *Ibid.*, p. 15-16.

¹⁷³ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 17.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 18.

donc pas non plus ici anodine. Cette date d'arrivée à Paris, trois ans après le début de la dictature, peut s'expliquer par le fait qu'à l'émigration politique volontaire des opposants au régime pinochétiste s'ajoutent les expulsions administratives de prisonniers politiques. La Junte proposait aux Chiliens incarcérés de purger leur peine en exil pour libérer les prisons¹⁷⁵.

Suite à la mise en place d'un tel appareil répressif féroce par le régime pinochétiste, nombreux en effet sont les Chiliens qui se voient dans l'obligation de quitter leur pays. L'objectif des mesures répressives orchestrées par la Junte est de réduire la population au silence ; ce que l'émigration permet dans la mesure où une rupture est créée entre l'intérieur, difficile, de ceux qui restent au Chili et l'extérieur, douloureux, de ceux qui sont contraints à l'exil¹⁷⁶. Au cours des dix-sept années de dictature, les mesures ultra-libérales, l'autoritarisme et la violence déployés par la Junte militaire provoquent la sortie du Chili de milliers d'hommes et de femmes, à l'image des poètes évoqués par Luis del Río Donoso qui « voyagèrent / au-delà des frontières »¹⁷⁷. Le prolongement de la crise économique des années 1974-1975 a accentué le phénomène. Ces exilés ont été touchés par les mesures restrictives du régime, intimidés, pourchassés, voire emprisonnés et bannis de leur propre pays. Même lorsqu'ils ont fui le Chili, la répression continue de s'abattre sur eux car la publication de listes de noms leur interdit de rentrer. Il faut attendre l'année 1988 pour que le gouvernement autoritaire de Santiago mette un terme à la procédure d'exil et ce dans le seul but de donner au plébiscite du 5 octobre une image totalement démocratique¹⁷⁸.

L'exil est parfois vu comme un bienfait afin d'échapper à la violence du régime militaire. Dans *T'es pas mort !*, le père de Lucas lui tient un discours moralisateur selon lequel son fils devrait « penser aux enfants chiliens dont les pères étaient morts ou en prison et qui n'avaient plus de quoi manger »¹⁷⁹. Son propos rappelle la dure situation répressive et précaire qui s'abat sur le peuple chilien au lendemain de la dictature, avec l'idée qu'être exilé serait mieux que d'être mort ou en prison ; même si, chez certains Chiliens, l'exil peut également être vécu comme une mort symbolique. En tant que groupe, les exilés chiliens appartiennent aux secteurs poursuivis et opprimés par le régime militaire¹⁸⁰. S'ils ne sont pas morts, les exilés sont au moins des « traîtres » de la patrie. La propagande médiatique mise en œuvre par la dictature

¹⁷⁵ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 47.

¹⁷⁶ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 83.

¹⁷⁷ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 32.

¹⁷⁸ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 164.

¹⁷⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 48.

¹⁸⁰ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 16.

a diffusé une image des exilés selon laquelle ceux qui ont pris cette voie seraient des êtres cupides, partis du Chili pour vivre un « exil doré », pour gagner plus d'argent, et qui ont souillé l'image du Chili à l'étranger. Cette propagande dictatoriale a si bien fonctionné que beaucoup ignore que l'exil n'a pas été un choix délibéré mais une contrainte sous menace de mort. Pour ceux d'entre eux qui sont retournés au Chili lors de la transition démocratique, ils témoignent du fait qu'ils se sont sentis comme les rescapés d'une époque que l'amnésie collective orchestrée par la dictature avait fait disparaître des mémoires¹⁸¹.

Une fois la répétition de la pièce terminée, Vitu expose à Mateluna la fin à laquelle il a pensé : « le dictateur va se transformer et va commettre de plus en plus de crimes pour se maintenir au pouvoir, et il deviendra fou [...] je le vois, ne pouvant plus dormir, hanté par la vision de ses victimes, jour et nuit »¹⁸². Sa réplique fonctionne à la manière d'une prétéition de la réalité historique mise en œuvre par Oscar Castro et permise par le fait qu'il crée *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* en 1979-1980, soit six ans après le coup d'État. Jusqu'à cette date, il n'existait pas d'organisation de défense des droits de l'homme au Chili, mais la répression a servi de détonateur. Dès septembre 1973, les Églises organisent deux comités œcuméniques, l'un pour les étrangers réfugiés au Chili sous le gouvernement de Salvador Allende, et l'autre pour les Chiliens, qui devient ensuite le Comité Pro Paz¹⁸³. L'expérience de l'exil montre donc que tous les lieux ne se valent pas, que le mal en occupe certains, au point qu'il doit être combattu ou fui, sachant que la fuite est une forme de lutte¹⁸⁴.

¹⁸¹ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 97.

¹⁸² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 31.

¹⁸³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 45.

¹⁸⁴ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé*, Paris, La maison des sciences de l'homme, 2015, p. 68.

De la réalité historique à la réalité fictionnelle, il n'y a qu'un pas dans les récits des écrivains chiliens installés en France après le 11 septembre 1973 et fortement imprégnés des événements récents du passé chilien. Aucune des œuvres choisies pour l'étude de l'exil chilien en France n'omet de mentionner le coup d'État du général Augusto Pinochet, et surtout la période de la dictature, voire l'expérience allendiste qui l'a précédée. Cela peut d'abord s'expliquer par le fait que leurs évocations permettent de donner un cadre réaliste à leurs histoires, de donner ensuite un ton à leurs récits, et enfin d'exposer les causes qui ont conduit les différents personnages à venir s'installer en France.

Après le 11 septembre 1973, l'opposition au gouvernement de l'Unité populaire démontre au peuple chilien que, si une voie chilienne au socialisme pouvait exister, une voie chilienne de résistance au socialisme le peut également¹⁸⁵. L'exposé de ces événements permet donc de comprendre comment la contre-révolution qui débute en 1973 est à l'origine de l'une des plus importantes vagues d'exil politique sud-américain¹⁸⁶. De nombreuses personnes se voient dans l'obligation de quitter le Chili ; ce qui crée une rupture entre l'intérieur difficile de ceux qui restent et l'extérieur douloureux de ceux qui partent. La migration provoquée par la dictature est en étroite relation avec les mesures de répression du régime militaire, dont l'objectif est de réduire la population au silence. Il s'agit désormais d'étudier en détail les caractéristiques de cet exil chilien en direction de la France.

¹⁸⁵ Eduardo CASTILLO, *Chili. 11 septembre 1973... op. cit.*, p. 84.

¹⁸⁶ Franck GAUDICHAUD, « Le poids de la défaite. Retour sur les origines de l'exil politique chilien (1970-1990) », in « L'exil chilien en France », *Hommes et migrations*, n° 1305, 2014, p. 10.

PARTIE II

Esquisse sociologique de l'exil chilien

MR/MCH
N° d'enregistrement : 59557

RENOUVELLEMENT
Le Directeur de l'Office Français de Protection
des Réfugiés et Apatrides

CERTIFIE

que M. onsieur COZZANI LETELIER
Victor Manuel

demeurant GRENOBLE (38100)
né le 22 DECEMBRE 1938
à SANTIAGO (Chili)
fils fille de Alfredo
et de Ana
est réfugié Chilien

et qu'il est placé sous la protection
juridique et administrative de l'OFFICE.

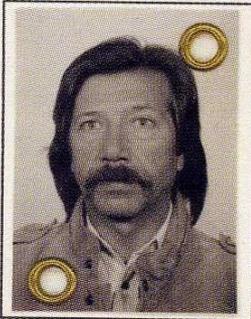
Ce certificat est valable :
du 23/6/83 au 22/6/88
Aubervilliers, le 22 JANVIER 1985
Le Directeur

Bénéficiaire
de la
Convention de Genève
1951

R/74
Signature du titulaire :

GRATUITÉ
Décret 25-9-52
Art. 2-1°

NOTA - Ce document ne dispense pas son titulaire de la carte de séjour.



Certificat de réfugié délivré à Victor Manuel Cozzani Letelier par le ministre des relations extérieures - Office français de protection des réfugiés et apatrides, Aubervilliers, Seine-Saint-Denis, 22 janvier 1985.

Coll. Victor Cozzani,

in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère. 1973-2013*, Grenoble, Patrimoine en Isère : Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère - Maison des droits de l'homme, 2013, p. 36

L'esquisse sociologique de l'exil chilien que nous souhaitons dessiner dans les pages qui suivent, à travers l'examen des récits littéraires exiliques de notre corpus, doit permettre de comprendre qui étaient les Chiliens qui ont quitté leur pays d'origine après le 11 septembre 1973 pour rejoindre la France comme terre d'accueil, c'est-à-dire cibler les caractéristiques sociologiques de cette diaspora. Autrement dit, il s'agit désormais de dresser les caractéristiques de cette migration chilienne, en insistant sur ces possibles particularités au regard des autres migrations en direction de la France. Pour appréhender le phénomène de l'exil dans sa pluralité, il faut notamment saisir dans leur interdépendance les situations dans le pays d'origine, les conditions à l'arrivée, la manière dont les migrants sont perçus, les conditions structurelles des sociétés de destination, les caractéristiques et les différentes appartenances du groupe des Chiliens.

Afin de répondre à cette question, il faut d'abord retracer et comprendre le parcours, ou peut-être « les » parcours qu'un départ souvent exceptionnel en exil implique. Cette dimension conditionne d'ailleurs en partie la manière dont les Chiliens des années 1970-1980 ont quitté le Chili, séparés, si ce n'est de leurs proches, au moins de leur terre. Selon que l'exil ait eu lieu dans un cadre familial, mais également suivant l'âge auquel cette expérience a été vécue, et en fonction du bagage identitaire et social de chaque individu, l'insertion dans une nouvelle société n'aura pas les mêmes conséquences. Finalement, il faudra examiner en particulier le statut qu'un pays d'accueil tel que la France accorde à cette population, en fonction de la loi mais aussi dans les faits.

Chapitre 1

Le parcours « exilique » du Chili vers la France

En raison de la répression instaurée par le régime autoritaire d'Augusto Pinochet ou à cause de leur marginalisation socioéconomique, des dizaines de milliers de Chiliens ont quitté leur terre natale après le 11 septembre 1973. Entre 180 000 et 500 000 sont partis de cette longue étendue de terre qui borde l'océan pacifique de 1973 à 1993 ; et ce flux a pu être qualifié de massif et d'historique. Les chiffres de cette vague migratoire manquent d'exactitude en raison des diverses modalités de départ des exilés chiliens d'une part, ainsi que de l'inadéquation des dispositifs de recensement dans les pays d'accueil d'autre part¹⁸⁷, lesquels effectuaient le plus souvent des statistiques de recensement sur des périodes quinquennales inadaptées à l'observation du brutal phénomène migratoire chilien¹⁸⁸. Le régime d'Augusto Pinochet n'a également pas établi une gestion précise des expulsions, et l'urgence dans laquelle les départs du Chili se sont produits durant les premières années de répression systématique ne permet pas d'obtenir des chiffres précis sur le nombre de départs du Chili¹⁸⁹.

Il est malgré tout possible d'établir la genèse de l'exil chilien en se demandant quelles ont été les raisons exactes qui ont poussé ce nombre incalculable d'individus Chiliens à quitter le pays dans lequel ils avaient vu le jour suite à l'instauration de la dictature pinochétiste, et par quels moyens ils y sont parvenus. Ainsi leur parcours « exilique » pourra être dressé en fonction des différents itinéraires possibles qui les ont conduit jusqu'à adopter la France comme terre d'accueil. Finalement, la question de la marge de manœuvre dans le choix du pays d'exil se posera légitimement afin d'établir le contexte dans lequel les individus ont pu ou non s'insérer dans une société d'accueil.

¹⁸⁷ Franck GAUDICHAUD, « Chili 1970-1990. Dans le tourbillon des grands conflits du XX^{ème} siècle », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère. 1973-2013*, Grenoble, Patrimoine en Isère : Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère - Maison des droits de l'homme, 2013, p. 22.

¹⁸⁸ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 11.

¹⁸⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 48.

A) Rester pour quoi ? Partir comment ? Un questionnement imposé par la dictature

Il faut noter que la population chilienne des années 1970 est une population très politisée, située nettement à gauche de l'échiquier politique. Sans être directement menacés, sans être très engagés politiquement, beaucoup de Chiliens ne pouvaient donc pas accepter de vivre dans les conditions imposées par le régime dictatorial, et nombreux sont ceux qui ont anticipé la menace d'une arrestation¹⁹⁰. En ce sens, l'« expérience exilique » commence dans le lieu de départ avant le départ, une fois la décision de partir du Chili prise. L'individu est déjà un exilé s'il ne parvient pas à s'insérer dans le nouveau système proposé par son pays d'origine, et s'il n'y coopère pas. Avant même le départ, c'est donc un premier exil, vécu dans son propre pays¹⁹¹. Pour les plus militants, quitter le Chili signifie reconnaître une défaite politique et leur impuissance à contrer le nouveau régime autrement que par l'abandon de leur terre natale¹⁹². Mais partir leur permet aussi de poursuivre leur action d'opposition à la junte depuis l'étranger¹⁹³. Danger politique, instabilité économique : le « processus exilique » définit par Alexis Nouss est toujours associé à une crise, et c'est à partir du moment où la gravité de cette crise apparaît insupportable que survient le départ ; que ce départ provienne de la volonté du sujet ou qu'il soit imposé par une contrainte¹⁹⁴.

Les jours qui suivent le coup d'État des militaires sont donc marqués par l'organisation progressive des départs du Chili. Le *Comite de Ayuda a Refugiados* (Comité d'Aide aux Réfugiés) est rapidement créé par l'Église luthérienne chilienne. La mission qu'il se donne est de secourir les réfugiés d'autres nationalités latino-américaines présents sur le territoire chilien. Nombreux avaient effectivement été les Latino-Américains du reste du continent à avoir trouvé refuge en terre chilienne lors de leur fuite des autres dictatures du Cône sud ; d'autres se trouvaient au Chili pour observer de près, voire pour participer à l'expérience inédite de l'Unité populaire et de sa voie légale au socialisme¹⁹⁵, à l'image du journaliste argentin, héros d'un des livres de Guillermo Atías¹⁹⁶. Ces étrangers étaient considérés par le nouveau régime comme de

¹⁹⁰ Jacques BAROU, « Des réfugiés chiliens en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 36.

¹⁹¹ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 57-58.

¹⁹² Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil : une approche dynamique. L'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*, Zurich, Seismo, 1996, p. 125.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 127.

¹⁹⁴ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 150.

¹⁹⁵ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 10.

¹⁹⁶ Guillermo ATÍAS, *Le sang dans la rue*, trad. Claude BOURGUIGNON, Paris, Editions Rupture, 1978, 329 p.

dangereux terroristes et la junte orchestra une vive campagne contre cette menace souvent qualifiée de marxiste. Autour de ce comité, dit « Comité 1 », s'est rapidement organisé un mouvement international de soutien. Un premier refuge, proche du Stade national du Chili, est mis en place et permet l'évacuation vers l'étranger des personnes sous protection internationale¹⁹⁷.

Si, dans les premiers temps du régime militaire, les départs ont été occasionnés par l'appartenance à un groupe, ils prennent la forme de craintes personnalisées avec l'installation de la répression dans le temps et sa progressive organisation, induisant la reconnaissance de cibles de plus en plus individuelles et précises¹⁹⁸. Un second comité, d'obédience luthérienne et catholique, est ensuite créé avec l'objectif de désormais venir en aide aux Chiliens eux-mêmes en danger. Il prend par la suite le nom de « Comité Pro-Paz » et lutte contre la répression. Alors qu'aucune association pour soutenir légalement les victimes de la politique dictatoriale n'était en place, il a permis l'accueil des familles des Chiliens détenus, disparus, torturés ou exécutés, et a également fait partir à l'étranger de nombreuses personnes en danger sous la dictature. Ce comité a été détruit par les pressions constantes exercées par la junte militaire mais l'Église catholique reprit son action en fondant le *Vicaria de la Solidaridad del Arzobispado de Santiago* (Vicariat de la Solidarité de l'Archevêché de Santiago) en 1976. Ce comité a aidé un très grand nombre de Chiliens à fuir le pays mais aussi à défendre juridiquement les individus opprimés, prisonniers, ainsi que leurs familles¹⁹⁹.

Au-delà de ces comités, d'autres moyens de sortie du pays existaient. Les Chiliens pouvaient effectuer une demande d'asile auprès des ambassades étrangères pour ensuite quitter le pays. Ceux qui s'y sont réfugiés, après plusieurs jours, voire plusieurs semaines, de détention ou de clandestinité, ont alors traversé les frontières vers l'Argentine et le Pérou, ou ont directement pris le chemin de l'Europe²⁰⁰. Ce recours aux ambassades ne fut cependant envisageable qu'au cours des premiers mois qui ont suivi le putsch. Elles ont rapidement été saturées et, au vu de l'ampleur des flux, les conditions d'accueil y étaient précaires - manque de sanitaires, de cuisines, de chambres. D'après le Vicariat de la Solidarité de Santiago du Chili, l'ambassade de France aurait par exemple accueilli jusqu'à 800 réfugiés²⁰¹.

¹⁹⁷ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 10.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 51.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 10.

²⁰⁰ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 125.

²⁰¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 47.

Le décret n° 504, instauré par le régime pinochétiste en 1975, consécutivement à la pression internationale exercée sur la junte, permettait également de sortir du Chili ; une sortie sous forme d'expulsion suite à un emprisonnement. Autrement dit, ce décret permettait aux prisonniers politiques de convertir leur peine d'emprisonnement en obligation de vivre à l'extérieur du Chili. Ce type de départ est expéditif, dans la mesure où, une fois sortis des prisons, les anciens détenus sont directement menés à l'aéroport, sans même que leurs proches en soient informés. Avec cette mesure de bannissement de certains Chiliens, le gouvernement de la junte a fait pression sur les gouvernements étrangers afin qu'ils les accueillent. Ce décret permet finalement au régime militaire de se débarrasser d'un grand nombre d'adversaires potentiels, mais aussi de présenter l'exil comme un départ volontaire et les bannis comme des traîtres qui n'assument pas leurs responsabilités, préférant vivre un « exil doré »²⁰².

Enfin, outre les regroupements familiaux ou encore le prétexte de poursuite d'études à l'étranger, les départs pouvaient être pris en charge par des organisations internationales ou organisés par des milieux militants²⁰³. Le gouvernement militaire a également accordé quelques sauf-conduits à ceux qui demandaient l'asile et des visas de courtoisie à leurs familles afin de sauver les apparences²⁰⁴. L'action conjointe des ambassades, des organisations internationales et des organismes locaux a donc pu permettre à des milliers de Chiliens persécutés ou potentiellement menacés de fuir la terreur instaurée par la dictature pinochétiste.

B) Entre exil et exils : des pays transitoires

Ceux qui ont quitté le Chili pour des raisons économiques l'ont fait par nécessité ; ceux qui ont pris le chemin de l'exil pour fuir un régime qui ne leur convenait pas l'ont fait par choix. Car, comme cela a déjà été remarqué :

« Tout le monde ne fuit pas l'avancée des troupes ennemies. Tout le monde ne se précipite pas de gaieté de cœur vers l'inconnu. Ceux qui se mettent en marche ne sont-ils pas ceux qui inconsciemment, subjectivement, savent reconnaître le moment de partir, de se séparer pour prendre le chemin de l'exil, de l'exode, de l'extériorité, quitte à en mourir, plutôt que de rester confinés dans l'horreur de la peur acceptée, de l'emprise tolérée, de la dictature subie ? »²⁰⁵

²⁰² *Ibid.*, p. 47.

²⁰³ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 86.

²⁰⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 47.

²⁰⁵ Corinne ALEXANDER-GARNER, Isabelle KELLER-PRIVAT (dir.), *Migrations, exils, errances et écritures*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, p. 27.

Il n'existe pas d' « expérience exilique » sans un passage de frontière²⁰⁶, qui matérialise une scission entre un avant et un après, entre un ici et un là-bas. Luis del Río Donoso matérialise poétiquement ce passage dans les « Chemins du vent » et constate que « les poètes voyagèrent / au-delà des frontières »²⁰⁷ de leur terre natale, le Chili. L'OFPRA a recensé 19 pays de transition dans lesquels s'est effectué l'exil chilien des années 1970, dont 9 en Amérique latine et 8 en Europe²⁰⁸. Les Chiliens ont d'abord majoritairement cherché refuge au sein d'un autre pays latino-américain du fait de la proximité géographique avec leur pays d'origine d'une part, et des similitudes entre ces pays du même continent, notamment culturelles et linguistiques, d'autre part. Si le Mexique et Cuba ont été choisis par un grand nombre d'entre eux, le Brésil et le Pérou ont été envisagés pour un exil temporaire ; l'Argentine a généralement été considérée comme la destination privilégiée pour sa proximité avec le Chili. Les exilés considèrent ainsi qu'ils pourront rapidement repartir chez eux. À l'inverse du personnage principal de son roman, Antonio Skármeta a vécu de près l'expérience de l'exil depuis son enfance, depuis ses origines yougoslaves au premier exil de ses parents en Argentine, en passant par ses études aux États-Unis. Mais son exil politique à la suite du coup d'État du 11 septembre 1973, il le vit d'abord à Buenos Aires de 1973 à 1975²⁰⁹. Cependant, ceux qui se sont dirigés vers l'Argentine se sont vus imposés un second exil à la suite de l'instauration de la dictature du général Jorge Rafael Videla le 24 mars 1976²¹⁰.

C'est pourquoi l'exil se définit comme une situation transitoire²¹¹. Afin de parvenir à fuir le Chili, les exilés ont souvent dû, dans un premier temps, passer par un pays voisin dans lequel ils pouvaient entrer sous prétexte de voyage²¹². Dans certains cas, après un passage dans un premier pays, les Chiliens émigrent donc vers une autre destination. À ce titre, Antonio Skármeta a délaissé Buenos Aires pour Berlin ouest au cours de l'année 1975²¹³. Dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, le personnage de Vitu incarne ce cas de figure. À travers les répliques échangées lors des retrouvailles fortuites des deux personnages, Mateluna s'étonne de la présence de son ami en France. C'est ainsi que

²⁰⁶ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 57.

²⁰⁷ Luis DEL RIO-DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 32.

²⁰⁸ Jacques BAROU, « Des réfugiés chiliens en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 36.

²⁰⁹ http://los carreradeschile.com/material/lenguaje/lecturas%202015/Lecturas%20primero%20medio%202015/No%20pas%F3%20nada_Antonio%20Sk%Elrmeta_ABRIL.pdf, p. 69-70.

²¹⁰ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 11.

²¹¹ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 86.

²¹² Jacques BAROU, « Des réfugiés chiliens en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 38.

²¹³ http://los carreradeschile.com/material/lenguaje/lecturas%202015/Lecturas%20primero%20medio%202015/No%20pas%F3%20nada_Antonio%20Sk%Elrmeta_ABRIL.pdf, p. 70.

le lecteur-spectateur apprend que Vitu s'est d'abord exilé au Canada, mais qu' « il faisait trop froid là-bas »²¹⁴ ; c'est pourquoi il a ensuite émigré en France, où il vit depuis deux ans. Cette situation d'exil transitoire, Luis Del Río Donoso en a également fait l'expérience. Il a d'abord quitté le Chili en 1977 pour la ville de Caracas, au Venezuela, et s'est finalement rendu en France en 1984²¹⁵. La poète a donc cherché un lieu où règne la liberté de penser et surtout de rêver. C'est pourquoi il connaît l'exil sous toutes ses formes : l'exil intérieur dans son propre pays, le Chili, puis l'exil politique, d'abord au Venezuela, puis en France²¹⁶.

C) Immigrer en France : un choix délibéré ?

La France a-t-elle cependant été un « choix » pour tous les Chiliens qui s'y sont installés à la suite du coup d'État militaire qui a renversé la démocratie de leur pays d'origine ? Cette question a été posée à un certain nombre d'individus de nationalités latino-américaines. Leurs réponses dessinent une double image de la France entretenue dans les États d'Amérique latine : celle d'une terre de stimulation artistique et celle d'une terre de refuge politique²¹⁷. À ce titre, Walter Benjamin a qualifié la France de « pays des exilés »²¹⁸. Cette image de terre d'asile véhiculée par l'imaginaire sur la France a donc pu orienter les réfugiés chiliens dans leur choix. Le personnage de Mateluna ne semble pas avoir pris un itinéraire transitoire depuis le Chili. Il est apparemment arrivé directement en France au cours de l'année 1976, comme si Paris avait été un choix personnel de destination. Lorsqu'il est enfin installé sur son escabeau, dans un immeuble de la rue Maurice Thorez, il prend conscience de son parcours « exilique » et du lieu dans lequel il se trouve. Lors de cette brève introspection théâtrale, il exprime ses pensées ainsi : « Il y a beaucoup d'années que Paris t'attend »²¹⁹, comme s'il rêvait de rejoindre la ville lumière depuis le Chili.

Au sein du groupe des réfugiés chiliens arrivés en Isère après 1973, certains parmi eux disent littéralement avoir fait le choix de la France comme terre d'asile. Mais, pour la plupart, le choix a été imposé par les centres pour réfugiés des Nations unies, tout comme leur installation dans la région Isère a été orientée par la politique d'accueil qui agissait de manière

²¹⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 27.

²¹⁵ Luis DEL RIO DONOSO, *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 116.

²¹⁶ Alain ROBERT, « Préface », in Luis DEL RIO DONOSO, *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 8.

²¹⁷ Jacques LEENHARDT et Pierre KALFON (coll. Michèle et Armand MATTELARD), *Les Amériques latines en France*, Paris, Gallimard, 1992, p. 140.

²¹⁸ Walter BENJAMIN, « Eduard Fuchs, collectionneur et historien », in *Œuvres*, 3 tomes, trad. Maurice de GANDILLAC, Rainer ROCHLITZ et Pierre RUSCH, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2000, t. III, p. 203.

²¹⁹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 21.

à limiter les implantations parisiennes et à diriger les nouveaux arrivants vers des villes de province. Les réfugiés chiliens étaient donc contraints de choisir entre quelques communes françaises alors qu'ils ne connaissaient pas encore la France²²⁰. Cet énoncé illustre le fait que le problème crucial pour les exilés étaient de quitter le Chili, d'échapper à la violence du nouveau régime, sans accorder une quelconque importance au lieu de destination²²¹. La moindre planification de leur départ était d'ailleurs exclue au vu du contexte dans lequel ce dernier avait lieu, entre détresse, précipitation et absence de choix²²². L'installation des exilés chiliens dans les pays de destination dépendait aussi beaucoup du contexte politique et migratoire des sociétés d'accueil. On sait que la France a présenté un intérêt particulier pour cette émigration dans la mesure où les années 1970 sont caractérisées par un fort attrait pour l'expérience de l'Unité populaire au Chili.

Selon les archives de la Cimade, environ 9 000 réfugiés chiliens ont été recensés en France en 1986, là où l'Ofpra répertorie la prise en charge d'environ 7 000 personnes, sans compter les individus mineurs. Un nombre indéterminé d'autres réfugiés présents sur le territoire n'est cependant pas pris en considération dans ces décomptes, dans la mesure où certains Chiliens sont arrivés en France avec un visa étudiant, une nationalité différente ou en situation irrégulière. Les chiffres précédemment évoqués ne reflètent donc qu'un statut administratif²²³. Il conviendra donc d'examiner de plus près le statut des exilés chiliens en France ; mais il faut d'abord connaître la composition sociologique de l'exil pour en comprendre les particularités.

²²⁰ Jacques BAROU, « Des réfugiés chiliens en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 40.

²²¹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 130.

²²² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 67.

²²³ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 98.

Chapitre 2

Un exil solitaire ou familial ?

L'exil chilien présente des particularismes qui permettent de le différencier de la plupart des autres migrations politiques. Ces particularismes découlent du caractère original de cette émigration, notamment le fait qu'elle soit un mouvement globalement familial, c'est-à-dire un mouvement qui regroupe souvent parents et enfants. Mais l'absence de contraintes à la fois matérielle et émotionnelle dues à la séparation ne signifie pas l'absence de difficultés lors de l'émigration familiale en France. Le traumatisme qu'implique l'expérience de l'exil fait naître des tensions au sein de ces familles pourtant restées unies dans l'immigration. Or c'est à des difficultés d'un ordre tout autre que sont confrontés celles et ceux qui prennent seul(e)s le chemin de la France.

A) Un mouvement globalement familial

À l'inverse d'autres diasporas, presque autant d'hommes que de femmes émigrent du Chili²²⁴ ; une proportion équivalente qui induit que l'exil chilien a concerné une forte proportion de familles. C'est d'ailleurs l'une d'entre elles qui est au cœur de l'intrigue de *T'es pas mort !* ; celle du narrateur, Lucas, un adolescent de 14 ans, de son petit-frère et de leurs deux parents. Tous les membres de cette famille semblent être arrivés en France en même temps et ensemble puisque c'est un « on » dissimulant un « nous » qui apparaît dès le début de l'œuvre dans le récit de leur arrivée à Paris : « quand *on* est arrivés ici [...] aucun de *nous* ne savait le français »²²⁵. Les familles chiliennes exilées en France ne ressemblent cependant plus à ce qu'elles étaient précédemment au Chili. Claudio Bolzman constate que la famille auparavant élargie dans le cadre connu du Chili se mue en famille nucléaire en Suisse. Autrement dit, elle rétrécit avec l'émigration en Europe et l'éloignement du réseau de parenté²²⁶. Le narrateur de *T'es pas mort !* arrive en France seulement accompagné de ses parents et de son petit-frère ; la composition familiale est donc réduite à son propre noyau.

Lorsque le départ familial n'a pas été immédiat, le regroupement des membres d'une même famille s'est cependant fait dès que cela a été possible et a d'ailleurs sur ce point bénéficié

²²⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 99.

²²⁵ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 8.

²²⁶ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 159-160.

de la politique de la Junte qui a délivré des sauf-conduits aux familles des personnes réfugiées à l'étranger, même si ses raisons étaient faussement humanitaires²²⁷. Les arrivées familiales dans les pays d'accueil ont donc été nombreuses au début de l'émigration chilienne, même si elles ont progressivement diminué avec le temps. En 1976, 33 % des arrivées en France étudiées dans l'échantillon élaboré par Anne-Marie Gaillard étaient familiales. Les départs en famille ont aussi été permis par les ONG locales et les organismes internationaux qui ont aidé les individus en danger à quitter le Chili tout en veillant particulièrement à ce qu'il y ait le moins possible de séparations. Cela est surtout vrai pour les premières années de la dictature au cours desquelles les organisations de défense des droits de l'homme, en collaboration avec l'OIM et le Haut Commissariat aux Réfugiés, ont œuvré aux départs de familles entières avec le support des ambassades étrangères. Par la suite, lorsque les familles avaient été séparées par le départ en exil, la FASIC a lancé dans les pays d'accueil en 1976, en collaboration avec le Haut Commissariat aux Réfugiés et l'OIM, un programme de regroupement des familles exilées²²⁸.

B) Du Chili à la France : naissance de tensions au sein de familles bouleversées

Derrière le « nous », symbole d'unité, qui semble unir la famille imaginée par Antonio Skármeta dans son roman, se cachent cependant des individualités qui ont du mal à se comprendre et à vivre ensemble. Les tensions sont fortes au sein des familles en exil²²⁹. Le premier conflit qui apparaît sous la plume d'Antonio Skármeta est celui entre le narrateur et son père, mais il est davantage d'ordre générationnel que conséquence de l'exil. Dans son récit, Lucas utilise souvent l'expression « mon vieux » lorsqu'il parle de son père. Il faut aussi noter que les adolescents exilés ont réalisé un mécanisme de socialisation par la langue, avec des normes et des modèles culturels différents de ceux de leurs parents. Lorsqu'ils optent pour les modèles culturels français, les adolescents entrent en conflit direct avec leurs parents²³⁰. Nous étudierons cela par la suite, lorsque nous considérerons le facteur âge comme un facteur agissant dans le phénomène d'insertion dans les sociétés d'accueil.

La situation d'exil peut aussi et surtout créer des tensions au sein du couple²³¹. « Quand je rentrais à la maison, je pouvais être sûr que maman pleurait. Tous les soirs. » ; « papa, lui, il

²²⁷ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 94.

²²⁸ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 42-43.

²²⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 126.

²³⁰ *Ibid.*, p. 131.

²³¹ *Ibid.*, p. 125.

ne pleurait pas mais il flanquait des coups de pied aux meubles »²³² : à travers ce vocabulaire infantile et derrière l'évocation de la tristesse ressentie par les exilés, loin de leur pays, loin de leur famille, loin de leurs amis, deux façons de réagir face à la situation en exil apparaissent, respectivement incarnées par la mère et le père du narrateur. Ses parents ne réagissent en effet pas de la même façon à l'annonce des nouvelles du Chili et au fait qu'eux soient en France, au contraire de leurs amis militants. Si la femme est emplie de tristesse, un sentiment de colère domine l'esprit du père, comme le montre sa réaction violente. Ces différents sentiments engendrés par l'exil créent forcément des tensions au sein du couple puisque les deux individus ne vivent pas leur situation de la même manière. La mère du narrateur se plaint aussi de leur vie à Paris, explique que « ça ne peut pas durer comme ça », puis menace de « repartir au Chili » parce qu'« elle n'a rien à faire ici ». Un des problèmes pour la mère est la grandeur du logement car, à Paris, la famille entière vit « dans une seule pièce » alors qu'« à Santiago elle avait une grande maison avec un patio et beaucoup de pièces ». Ces difficultés de l'exil accumulées favorisent donc les conflits au sein du couple dont l'issue est la séparation. Au sujet de cet éclatement des couples exilés, Anne Marie Gaillard constate que sur 76 familles arrivées en exil, 22 divorcent ou se séparent en France, en même temps que 18 nouvelles familles se créent²³³. Finalement, ce schéma ne s'applique qu'à un peu plus d'un quart des familles étudiées. Seules des esquisses de conflit apparaissent dans *T'es pas mort !* ; à la fin de l'œuvre, la famille reste unie et l'adaptation de Lucas à son environnement parisien laisse penser que leur situation peut s'améliorer, et que cette famille n'appartient pas au schéma présenté par Anne Marie Gaillard. À l'inverse, la cellule familiale peut se resserrer dans l'adversité²³⁴. Ainsi, durant l'exil, de nombreux couples voient leur relation se transformer. C'est peut-être ce qu'il peut arriver aux parents du jeune Lucas.

La nouvelle situation rencontrée par les exilés chiliens affecte donc les familles, les couples et les individus. Le petit-frère du narrateur de *T'es pas mort !* l'embête parce qu'« il ne comprend pas beaucoup le français »²³⁵. La langue est donc un autre facteur de tension, notamment entre le narrateur et ses parents : « quand j'arrivais, ils m'attrapaient parce que j'avais pas été là quand le téléphone sonnait ». Quant au père, dont la figure autoritaire est encore très forte au Chili, il ne sait plus où il se situe dans ce nouveau contexte familial et culturel. Les rôles habituels de chacun des membres de la famille sont donc remis en

²³² Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 16.

²³³ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 101.

²³⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 126.

²³⁵ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 10.

question²³⁶. La logique habituelle des choses veut que ce soit les parents qui soient en mesure d'éduquer et d'aider leurs enfants afin qu'ils deviennent plus tard autonomes et puissent reproduire ce schéma avec leurs propres enfants. Or, dans *T'es pas mort !*, c'est l'enfant, Lucas, qui prend en partie en charge le reste de sa famille. Au cours du processus de croissance décrit dans ce roman d'apprentissage, les personnages plus âgés de même culture que lui ne peuvent lui servir de guide. Dès le début du roman, c'est Lucas qui se converti en guide pour ses parents. L'adolescent leur apporte son aide pour comprendre la langue du pays natal, pour survivre financièrement et pour se nourrir. Lucas est en effet le seul à suffisamment maîtriser le français pour communiquer par téléphone et procurer de quoi manger à sa famille²³⁷. Les adolescents ont effectivement appris la langue du pays d'accueil beaucoup plus rapidement que leurs parents, ce qui a fait d'eux leurs interprètes auprès de la société française²³⁸. Il se produit ainsi un phénomène d'« inversion des générations » ; les jeunes deviennent en quelque sorte « les parents de leurs propres parents »²³⁹. La famille apparaît alors comme un médiateur inefficace entre l'enfant et le monde qui l'entoure²⁴⁰.

C'est donc une cellule familiale en crise qui est dépeinte dans le roman d'Antonio Skármeta. Les causes de cette crise découlent des difficultés vécues en France, telles la barrière de la langue, la précarité dans laquelle vivent les familles chiliennes exilées, l'absence de travail qui les conduisent à vivre les uns sur les autres, dans une proximité inhabituelle qui génère des tensions. Par ailleurs, les causes de ces crises familiales sont plus diverses que celles présentées à travers la mise en scène de la famille de Lucas, et controversées. S'ajoutent ou se substituent aux difficultés matérielles et psychologiques de l'exil des fragilités préexistantes au sein des couples, mais aussi parfois la disparition du combat politique de première ligne qui pouvait être un ciment de certains couples militants. Leur divorce est alors la conséquence de la prise de conscience du fait que le lien affectif qui les réunissait était issu de leur militance politique chilienne qui était dès lors terminée en France. Enfin, l'évolution des mentalités des exilés au contact d'une nouvelle culture et de nouveaux courants de pensée a également pu être un facteur explicatif de l'éclatement des familles exilées en France²⁴¹. À l'inverse des hommes, les exilées chiliennes ont souvent rapidement amorcé une intégration dans la société française, tout en remettant parfois en question les rôles et les relations hommes/femmes. Une certaine forme

²³⁶ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 132.

²³⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

²³⁸ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 131.

²³⁹ Tobie NATHAN, *Le Sperme du diable. Éléments d'ethnopsychothérapie*, Paris, PUF, 1988, p. 28.

²⁴⁰ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 170.

²⁴¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 125.

d'autonomie peut apparaître chez la femme dans la mesure où un écart s'instaure entre la condition de la femme en exil et celle prônée par la junte²⁴². Elles ont perdu un pays et un mode de vie, et rejettent désormais les valeurs inculquées au Chili.

C) L'exil solitaire : un type d'émigration minoritaire

Si les longues séparations familiales sont également minoritaires parce qu'elles sont liées à un départ en urgence, que beaucoup de Chiliens ont compris assez tôt qu'ils devaient partir et ont organisé leur départ en conséquence²⁴³, les douloureuses séparations existent cependant. Les femmes sont plus fréquemment arrivées dans le pays d'accueil en famille ; les hommes ont quant à eux été plus nombreux à arriver en France de façon isolée, c'est-à-dire seuls et sans rejoindre une personne connue dans la terre d'accueil²⁴⁴. Le personnage de Fernando Mateluna en est un exemple type. Si, dès le début de la pièce, c'est sa solitude qui est mise en avant sans que le lecteur-spectateur en sache exactement les raisons, on apprend ensuite que Mateluna a une femme et des enfants, tous restés au Chili. C'est d'abord à travers l'évocation d'une lettre, glissée dans le courrier reçu par Mateluna, que sa femme, Sonia, apparaît. La concierge de l'immeuble chante le contenu de cette lettre en balayant, dans laquelle la femme du personnage donne des nouvelles de la famille toute entière restée au Chili, notamment de ses enfants, « Martita » et « Juanito »²⁴⁵. Quelques pages plus loin, lorsque Mateluna se trouve en compagnie de Vitu et de ses comédiens lors d'une répétition de leur nouvelle pièce, il est de nouveau question de la vie familiale du protagoniste principal. Si Vitu est happé par l'explication de son intrigue théâtrale à Mateluna, l'interrogation du Comédien n°1 - « Et tu as des nouvelles de chez toi ? »²⁴⁶ - fait écho aux nouvelles apportées par la lettre de Sonia et chantées par la concierge de Mateluna. Ce dernier répond qu'il a reçu une lettre de Sonia mais, lui, ne lui a pas écrit, car « les lettres se perdent »²⁴⁷.

Comme Lucas qui envoie à ses « copains qui sont restés au Chili [...] des cartes postales avec des photos de Platini et de Rocheteau »²⁴⁸, le courrier postal était le seul moyen pour les Chiliens arrivés en France de communiquer avec leurs proches restés dans leur pays natal. Il y avait aussi le téléphone, mais les appels vers l'étranger coûtaient très chers. Pour pallier à l'absence de communication de Mateluna avec sa femme et au coût d'un appel téléphonique de

²⁴² *Ibid.*, p. 121.

²⁴³ *Ibid.*, p. 99.

²⁴⁴ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 44.

²⁴⁵ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 23-24.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 31.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 32.

²⁴⁸ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 9.

trois courtes minutes, les comédiens et Vitu, solidaires, se cotisent pour réunir les cent francs nécessaires afin que Mateluna joigne Sonia²⁴⁹. « En trois minutes je n'ai presque rien dit », constate désespérément Mateluna une fois la communication avec le Chili interrompue. Trois minutes, c'est très court, et ce laps de temps infime ne pallie pas la distance qui sépare les individus d'un continent à un autre, ni ne les reconforte. Il a été observé que, lorsque la famille est restée au Chili, l'exilé est souvent en proie à des angoisses au sujet de leur sécurité et s'interroge sur les conditions de réunification familiale²⁵⁰. Les Chiliens célibataires ou temporairement séparés de leur famille souffrent aussi particulièrement d'un manque de contacts sociaux²⁵¹. Le personnage de Mateluna appartient à cette catégorie ; c'est pourquoi Oscar Castro met en scène la rencontre presque salvatrice de Fernando Mateluna avec Vitu et ses comédiens, eux aussi immigrés du Chili vers la France.

La figure du poète-narrateur dans les textes de Luis del Río Donoso apparaît elle aussi être celle d'un homme seul dans l'exil. Dans le poème « Encore est le temps... »²⁵² est esquissée l'image d'une relation à distance ; une relation là encore relayée par le courrier postal : « Maintes fois dans tes lettres / tu as demandé si je t'aimais encore ». Les lettres créent une passerelle de la terre natale à la terre d'accueil, de la terre d'accueil à la terre natale. C'est ainsi que le poète-narrateur, à la fin du poème, peut affirmer « Ta question me parvient ». Il reprend ce thème dans un autre poème où « les chemins du vent / apportent des lettres... »²⁵³. C'est donc l'image d'un couple dont les membres se trouvent de part et d'autre d'un abîme spatial mais qui continue à exister « malgré l'éloignement / malgré l'exil... malgré les années passées »²⁵⁴. La répétition de l'adverbe « malgré » symbolise, à travers ces propositions restrictives, le manque, et à quel point ce manque est grand. Le dernier syntagme cité nous renseigne sur le fait que la séparation peut être longue pour ces couples victimes de l'éloignement géographique induite par la situation politique au Chili, soit dix-sept ans de dictature. L'amour, celui qui résiste, est ici chanté, et le poète-narrateur, après avoir évoqué « ses solitudes » et « ses nostalgies », s'exclame au travers d'un « je t'aime encore ! ». Finalement, ce poème constitue une véritable déclaration d'amour à une femme aimée mais restée au Chili, et met explicitement en scène la situation d'exil en la verbalisant comme telle.

La séparation regrettée par le poète-narrateur n'est pas seulement celle d'avec l'être

²⁴⁹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau...*, *op. cit.*, p. 32.

²⁵⁰ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne...* *op. cit.*, p. 113.

²⁵¹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil...* *op. cit.*, p. 135.

²⁵² Luis DEL RIO-DONOSO, « Encore est le temps... », in *Anthologie poétique...* *op. cit.*, p. 24.

²⁵³ Luis DEL RIO-DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique...* *op. cit.*, p. 38.

²⁵⁴ Luis DEL RIO-DONOSO, « Encore est le temps... », in *Anthologie poétique...* *op. cit.*, p. 24.

aimé en particulier, mais d'avec la cellule familiale en général. Ainsi les « pleurs d'absence » contaminent les « souvenirs d'enfants / grandis / aux côtés de la Mère Père »²⁵⁵. Si les deux poèmes cités précédemment²⁵⁶ ont été écrits par Luis del Río Donoso lors de sa première période d'exil passée au Venezuela, à Caracas, entre 1977 et 1984, ce thème de l'absence, qui est vécu de la même façon que ce soit au Venezuela ou en France, est repris dans ses textes publiés pendant son exil à Paris. Ainsi, dans le recueil *Traces* publié en France en 1991, « toutes les absences / viennent dormir sur [la] poitrine » du poète-narrateur. Ces absences, il les pleure, « comme pleurent les nuages / en leurs abîmes ». Elles lui font alors paraître « chaque instant [...] un siècle / dans le temps / où chaque siècle paraît un instant ». La durée de l'exil semble encore plus longue psychologiquement que ce qu'elle est dans le temps réel. En se qualifiant d' « humble dans l'exil »²⁵⁷, le poète-narrateur verbalise encore explicitement sa situation. Dans « Bonne année », la voix poétique de José Maria Memet constate également cette situation à travers l'observation de son être dans un miroir : « j'observe des pupilles / dans lesquelles existent le déracinement ». Le terme « déracinement » fait écho à l'adjectif « solitaire » qui caractérise la table à laquelle le poète-narrateur dîne ce jour-là, en France, loin des « lumières de [son] peuple ».

Les Chiliens installés en France après le coup d'État d'Augusto Pinochet sont donc loin de leurs familles, généralement au sens de familles élargies, mais aussi de leurs amis, bref des êtres aimés, et loin de leur patrie. Si la définition de l'exil caractérise « l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, ou, plus simplement, de son lieu de résidence », l'exil peut aussi recouvrir le sens d'un « séjour plus ou moins long, loin de sa région d'origine, de sa famille ou dans un espace étranger »²⁵⁸. Le terme « exil » semble ici se rapprocher de cette seconde définition et semble être synonyme du mot « éloignement », au sens d'exil comme « extériorité négative »²⁵⁹, c'est-à-dire « hors de ». Selon une autre définition, exiler quelqu'un c'est l' « obliger [...] à vivre loin d'un lieu où il aurait aimé être ». On retrouve dans cette définition cette notion d'éloignement induite par une situation d'exil. Cet éloignement n'est cependant pas la seule cause de la difficile insertion des exilés chiliens en France. S'y ajoutent les caractères identitaires et sociaux que chaque individu porte en lui au moment de l'exil.

²⁵⁵ Luis DEL RIO-DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 38.

²⁵⁶ « Encore est le temps... » ; « Chemins du vent ».

²⁵⁷ Luis DEL RIO-DONOSO, « Poèmes d'absences », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 52-54.

²⁵⁸ http://www.fabula.org/actualites/representations-de-l-exil_31443.php, consulté le 23 octobre 2015.

²⁵⁹ Smaïn LAACHER (dir.), *Dictionnaire de l'immigration... op. cit.*, p. 221.

Chapitre 3

Âge, catégorie sociale et profession des exilés chiliens : les conséquences sur l'insertion en France

Si l'exil chilien peut-être qualifié d'immigration « familiale », ce mouvement comprend forcément un certain nombre d'enfants arrivés jeunes ou en bas âge en terre d'asile²⁶⁰. Tout comme le niveau de formation au Chili et les origines socioprofessionnelles, l'âge auquel sont arrivés les réfugiés chiliens en France a un impact significatif sur l'insertion dans un nouveau pays. Il est communément admis que plus un individu est âgé, plus il aura de difficulté à s'adapter à un nouvel environnement. Il s'agit donc d'étudier la composition sociale des Chiliens qui se sont installés en France à la suite du coup d'État du général Augusto Pinochet le 11 septembre 1973 pour comprendre à quel degré ces caractéristiques ont pu influencer leur insertion dans leur pays d'accueil.

De la même manière que l'expérience de l'exil a engendré des tensions entre les membres des familles exilées, des fossés générationnels se creusent suivant l'âge et l'impact de la disparition de la démocratie au Chili. D'ailleurs, si nombreux sont les Chiliens qui ont fui l'autoritarisme de la junte, c'était parce qu'ils avaient l'intention et l'espoir que cette situation provisoire se conclurait par un retour proche. Mais après de longues années passées loin de chez eux, il faut défaire, du moins pour un temps, ses valises sur le sol français.

A) Des fossés générationnels creusés par l'exil

La diaspora chilienne présente la particularité d'être une migration de jeunes personnes. La moyenne d'âge des exilés à leur arrivée en France se situe entre 20 et 40 ans²⁶¹. Aucune indication précise ne permet de connaître l'âge du protagoniste principal de la pièce d'Oscar Castro, ni celui du couple parental au cœur de *T'es pas mort !*. On devine cependant que les parents de Lucas sont dans cette moyenne, dans la mesure où ils étaient déjà professeurs au

²⁶⁰ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 55.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 96.

Chili et qu'ils ont déjà deux enfants, encore mineurs ; ils doivent avoir approximativement 35 ans. Ce caractère jeune de l'immigration chilienne reste constant tout au long des différentes périodes d'exil, même si, du fait de sa prolongation, il a attiré en France une population plus âgée, principalement des Chiliens qui cherchaient à se rapprocher de leur famille déjà installée de l'autre côté de l'océan²⁶². Si l'exil concerne essentiellement des individus âgés de moins de 50 ans, c'est notamment du fait de la composition sociale des partisans de l'Unité populaire. Les programmes politiques « révolutionnaires » touchent fréquemment les classes d'âge jeunes ; c'est ce qu'il se produit avec l'expérience de la voie chilienne au socialisme. Le régime de Salvador Allende a été soutenu par une grande partie des étudiants du Chili et par de nombreux fonctionnaires qui avaient terminé leurs études à l'université récemment²⁶³.

Au début de *T'es pas mort !*, Antonio Skármeta communique au lecteur l'âge de son narrateur à travers la description admirative qu'il fait de la femme d'un Chilien nommé Larduche : « il avait une fiancée qui s'appelait Maria et qui était la femme la plus belle que j'aie jamais vue de ma vie, depuis quatorze ans que je suis né »²⁶⁴. C'est pourquoi Lucas est un personnage adolescent qui a plus rapidement appris la langue du pays d'accueil que les autres membres de sa famille, comme il l'explique fièrement au début de son récit-parcours : « C'est moi qui ai appris le français le premier dans la famille »²⁶⁵. L'apprentissage de la langue française fait partie de l'adaptation à une société inconnue, et plus on gravie l'échelle des générations, plus il est laborieux²⁶⁶.

Puisque les adolescents exilés ont appris plus facilement la langue du pays d'accueil que leurs parents, ils sont souvent leurs interprètes auprès de la société française²⁶⁷. Antonio Skármeta retranscrit ce phénomène dans certaines scènes de son œuvre, comme lorsque les parents de Lucas le sermonnent de ne pas avoir été là lorsque le téléphone sonnait pour traduire les propos des interlocuteurs²⁶⁸, ou encore lorsque le père de famille écoute la radio et demande au narrateur de lui confirmer les informations apportées par les ondes²⁶⁹. L'apprentissage de la langue apparaît donc comme un point crucial dans le processus d'intégration. Outil de communication indispensable, l'exilé se trouve marginalisé sans sa maîtrise. Cependant,

²⁶² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 45.

²⁶³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 96.

²⁶⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 14.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 11.

²⁶⁶ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 50.

²⁶⁷ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 131.

²⁶⁸ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 19.

nombreux parents chiliens sont préoccupés par l'idée que leurs enfants puissent oublier leur langue maternelle, l'espagnol. C'est pourquoi ils parlent régulièrement en espagnol alors que leurs enfants communiquent davantage en français²⁷⁰. Toutefois, on perçoit un effort fait par le personnage du père dans *T'es pas mort !* puisqu'il est précisé que ce dernier fait des exercices de français à l'arrivée de la famille dans le pays d'accueil, et cherche même à « bien prononcer le français »²⁷¹.

La langue n'est qu'un code culturel de la société d'accueil parmi d'autres. Les enfants d'exilés sont aussi plus perméables à l'acquisition des autres codes culturels de la société d'accueil, comme la musique, la mode, le sport... Cela est dû au processus de socialisation induit par l'école²⁷². C'est d'abord dans le cadre scolaire que les relations entre les jeunes se déroulent. Si, au début du récit de *T'es pas mort !*, Lucas constate qu'il n'avait pas d'amis au lycée²⁷³, c'est pourtant là qu'il rencontre très vite la jolie Edith, sa « copine française »²⁷⁴, puis Homère et Socrate, ses amis grecs. Force est de constater que l'école joue donc un rôle particulièrement important, notamment par sa fonction normalisatrice qui réduit les différences entre les enfants issus d'horizons socioculturels divers²⁷⁵. De ce fait, l'école a été un lieu plus sécurisant sur le plan affectif que le cadre familial perturbé par le départ en exil²⁷⁶.

Quand Lucas raconte son histoire, il utilise le vocabulaire des adolescents chiliens du début des années 1970. Mais deux facteurs modifient son langage en exil. Le premier découle de l'influence de la France, inévitable, qu'on remarque notamment lorsque Lucas parle de sport, de nourriture, ou de musique. Le second provient des aspirations professionnelles qu'il formule dans le roman : il explique qu'il ne veut plus être chanteur populaire mais qu'il a décidé de devenir écrivain²⁷⁷. Il construit donc progressivement sa propre identité, différente de celle de ses parents élaborée au Chili, mais en référence à la société d'accueil. Lorsqu'ils optent pour le modèle culturel français, les adolescents entrent directement en conflit avec leurs parents. S'ils sont imprégnés du discours politique de leurs pères ou de leurs mères, celui-ci n'a aucun rapport

²⁷⁰ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 171.

²⁷¹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 64.

²⁷² Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 233.

²⁷³ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 8.

²⁷⁵ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 233.

²⁷⁶ Jacques BAROU, « Des réfugiés chiliens en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 43.

²⁷⁷ http://loscarreradechile.com/material/lenguaje/lecturas%202015/Lecturas%20primero%20medio%202015/No%20pas%F3%20nada_Antonio%20Sk%Elrmeta_ABRIL.pdf, p. 67.

avec leur réalité quotidienne. C'est pourquoi il leur est parfois difficile de s'intéresser à des événements si éloignés du lieu dans lequel ils vivent désormais²⁷⁸.

Sur ce point, Lucas est rappelé à l'ordre par son père dans le discours qu'il lui adresse alors que son fils feint d'être malade le jour de la manifestation en faveur du Chili ; il lui dit qu'il devrait plutôt « penser aux enfants chiliens dont les parents étaient morts ou en prison et qui n'avaient plus de quoi manger »²⁷⁹. Mais Lucas est davantage intéressé par sa coiffure que par le déroulement de la manifestation de solidarité. Cet exemple démontre une hiérarchisation différente des priorités entre les exilés suivant leur âge et leur degré d'engagement politique, ainsi que le fossé qui s'établit progressivement entre les parents et les enfants chiliens depuis leur arrivée en France. « Quand je rentrais à la maison, je pouvais être sûr que maman pleurait. Tous les soirs. » ; « Papa, lui, il ne pleurait pas mais flanquait des coups de pied aux meubles »²⁸⁰ : le vocabulaire infantile de cette narration qui ne fait que constater une réalité sans en expliquer la cause symbolise l'incompréhension des jeunes adolescents devant la détresse de leurs parents. Ce qui importe à Lucas, c'est que Sophie ne veuille plus le voir, ou que Michel cherche à lui faire la peau. Lorsque le père du narrateur lui demande pourquoi lui pleure, ce dernier répond « parce que je vous ai entendus pleurer », à la suite des nouvelles reçues du Chili. Lucas pleure parce qu'il se dit « sentimental » alors que ses parents pleurent « pour des choses graves »²⁸¹. Et c'est de cette gravité dont les adolescents exilés ont dû mal à se rendre compte parce qu'ils ne sont pas touchés en première ligne par la répression et qu'ils sont à un âge où ces choses là ne sont pas prises en considération.

Un fossé se creuse également suivant l'âge auquel est arrivé l'enfant en France. Deux générations sont généralement distinguées dans les phénomènes migratoires. La première a été élevée dans le pays d'origine alors que la seconde a vécu une grande partie, voire la totalité, de son enfance dans le pays d'accueil ainsi mieux connu que la terre natale²⁸². Suivant ces générations, le jeune a plus ou moins de difficultés scolaires et culturelles dans la nouvelle société et est plus ou moins sensible à la réalité chilienne²⁸³. Dans *T'es pas mort !*, le personnage de Lucas représente un entre-deux. Au sein des catégories élaborées par le sociologue Claudio Bolzman, Lucas appartient à celle des jeunes qui avaient 12 ans ou plus à leur arrivée en Europe,

²⁷⁸ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 130.

²⁷⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 48.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 16.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 77.

²⁸² Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 231.

²⁸³ *Ibid.*, p. 232.

c'est-à-dire ceux considérés comme partiellement socialisés au Chili²⁸⁴. Au départ, l'exil se lit à travers chaque phrase du récit d'Antonio Skármeta. Puis, progressivement, le récit typique de la vie d'un adolescent de 14 ans prend de plus en plus de place dans l'œuvre. Tantôt amoureux, tantôt bagarreur, son personnage adolescent en quête d'identité finit par dominer le récit de ce roman d'apprentissage. *T'es pas mort !* est donc un court roman dans lequel sont combinés le modèle classique du roman d'apprentissage et du récit de l'exil.

Ainsi l'apprentissage de la vie adulte par Lucas coïncide avec l'apprentissage de la vie en exil. Paris est le lieu de l'exil, mais c'est aussi le lieu où il tombe amoureux pour la première fois, où il se fait des amis et des ennemis²⁸⁵. Tout roman d'apprentissage a une dimension universelle : le passage de l'enfance à l'âge adulte survient dans toutes les sociétés, mais avec des caractéristiques différentes selon chacune d'elles. Ce qu'il y a de particulier dans le processus de croissance du héros de *T'es pas mort !*, c'est la connexion établie entre l'apprentissage de l'âge adulte d'un côté, et celui des problèmes de l'exil et de l'adaptation à une nouvelle culture de l'autre²⁸⁶. Dans ces circonstances, il est absolument nécessaire que les exilés se plongent dans la culture du pays qui les reçoit. Mais cela est quelque chose que tous ne sont pas capable de faire : apprendre la réalité qu'ils ont devant les yeux peut signifier pour beaucoup d'exilés chiliens oublier la réalité qu'ils ont en mémoire. Il ne se produit pas la même chose avec les jeunes, peut-être notamment parce qu'ils ne gardent pas autant de souvenirs que les adultes.

B) Partir pour revenir : des dynamiques d'insertion complexes

Ce que Lucas raconte dans ce roman est finalement l'histoire de son intégration dans un monde alternatif à celui de ses parents. Les difficultés communes dues à l'arrivée récente dans un nouveau pays sont inscrites dans les premières pages du roman. Mais le « au début, ici, on n'arrivait pas à s'habituer »²⁸⁷ contraste avec l'image finale de l'œuvre centrée sur la réconciliation entre le narrateur de l'histoire avec un autre adolescent, lui, français. Tel est son apprentissage de l'exil ; un apprentissage de la culture formelle à l'école, dans les livres, dans les paroles de ses professeurs, mais également un apprentissage de la culture informelle, dans les rues, à travers le cinéma ou la musique populaire. Au milieu de tout cela, son défi consiste

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 245.

²⁸⁵ http://loscarreradechile.com/material/lenguaje/lecturas%202015/Lecturas%20primero%20medio%202015/No%20pas%F3%20nada_Antonio%20Sk%Elrmeta_ABRIL.pdf, p. 66.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 67.

²⁸⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 10.

à vivre simultanément dans deux réalités distinctes, sans laisser l'une d'entre elle effacer l'autre²⁸⁸. Dans « *Verano de exilio* », Waldo Rojas formule cette « réalité divisée en deux eaux, / comme le ferait une voile desséchée de sel, [sa] mémoire se déchire ». D'un côté, il y a la réalité du moi poétique du temps présent, qui vit « sous un soleil qui enivre de se savoir adoré », là où le poète-narrateur, grâce au départ en exil, se voit « sain et sauf » ; de l'autre, celle de ceux qui sont restés au Chili et subissent la violence du régime militaire : « sous un autre soleil, pendant ce temps, et sous le signe que cache le Bourreau à son ombre / quelqu'un mordra la douleur d'un silence »²⁸⁹.

À l'inverse de leur enfant, les parents de Lucas ont davantage de difficulté à s'adapter à leur nouvel environnement. Le désir de rentrer au Chili est plus grand que celui d'essayer de s'intégrer à la vie parisienne. Dans leur cas, comme dans celui de beaucoup d'autres réfugiés chiliens, l'engagement politique et la souffrance de l'exil ont largement contribué à retarder leur processus d'insertion dans le pays d'accueil²⁹⁰. Ce refus d'intégration à la société française passe par le refus de l'installation matérielle des Chiliens. Le concept d'intégration sous-entend un souhait, voire un impératif²⁹¹. Il n'est pas adapté à l'immigration chilienne des années 1970-1980 dans la mesure où les départs ne proviennent en grande partie pas d'un choix délibéré. La dictature militaire leur a enlevé le droit de vivre dans leur pays ; les réfugiés chiliens ont donc l'impression de vivre une adaptation contrainte à un nouvel environnement inconnu et souvent critiqué.

Tous les entretiens effectués par Anne-Marie Gaillard dans son étude sociologique de l'exil chilien contiennent l'idée de valise fermée afin de caractériser le style de vie mené lors des premières années passées en France²⁹². L'image de la valise prête, rangée sous un lit, matérialise l'espoir des Chiliens exilés de pouvoir rentrer dans leur pays natal à tout moment, sans perdre de temps²⁹³. Puisqu'ils partagent cet espoir avec d'autres communautés exilées, comme les Grecs, il n'est pas étonnant de retrouver cette image de la valise prête dans le récit de *T'es pas mort !*, lorsque le narrateur se rend chez ces deux amis grecs, Homère et Socrate, parce qu'ils ne sont pas venus à l'école. À son arrivée dans l'appartement des Koumidès, Lucas

²⁸⁸http://loscarreradechile.com/material/lenguaje/lecturas%202015/Lecturas%20primero%20medio%202015/No%20pas%20F3%20nada_Antonio%20Sk%20Elmeta_ABRIL.pdf, p. 69.

²⁸⁹ Waldo ROJAS, « *Verano de exilio* », Annexe 2, p. 200.

²⁹⁰ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 31.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 100.

²⁹² *Ibid.*, p. 110.

²⁹³ Claire DEVERINE (dir. Laurent DOUZOU), *L'exil chilien à Lyon de 1973 à 1981. Organisation de la résistance et comités de soutien*, mémoire de maîtrise en histoire, université Lumière Lyon II, 1999, p. 30.

remarque « plein de valises bourrées à craquer »²⁹⁴ et comprend instantanément que ses amis repartent en Grèce puisque le régime autoritaire a été renversé.

Alors que les enfants, comme Lucas, recherchent un minimum d'installation matérielle en France - de nouveaux amis, de nouveaux amours, de nouvelles idoles -, leurs parents font du provisoire un véritable mode de vie. Ils évitent ainsi de prendre des décisions sur le long terme ou des engagements qui auraient pour conséquence de les lier à la société d'accueil²⁹⁵. Dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, une didascalie informe le lecteur de la pièce d'une scène au cours de laquelle Mateluna se trouve « assis tristement sur sa valise »²⁹⁶. Au cours d'une scène ultérieure, les comédiens encouragent Mateluna à ouvrir sa valise parce qu'eux, présents en France avant l'arrivée de leur ami en 1976, savent que la situation d'exil peut encore durer. « Ah non ! Moi je n'ouvre pas ma valise car dès que le régime tombe, où que je sois, je file à l'aéroport »²⁹⁷, répond Mateluna, catégorique. Les Chiliens refusent de voir dans l'exil une situation définitive ou s'inscrivant dans le long terme²⁹⁸. Chacune des répliques du personnage principal de la pièce d'Oscar Castro exprime ce refus en commençant par un « mais » qui traduit à lui seul le rejet de la terre d'accueil par le personnage. Finalement, à la fin de la pièce, « Mateluna ouvre lentement sa valise et regarde ce qu'il y a dedans ». Le fait d'ouvrir leur valise signifierait pour les réfugiés chiliens accepter l'exil, accepter leur bannissement de leur terre natal par la junte, accepter de vivre dans un autre pays qui n'est pas le leur et qu'ils ne comprennent pas.

C) Découvrir la réalité de l'exil : vers une « transculturation »

Plus la durée de l'exil s'allonge, plus les réfugiés chiliens installés provisoirement en France se rendent compte qu'il faut désormais défaire ses valises et s'installer pour une durée plus longue que prévue dans la société de résidence²⁹⁹. C'est seulement à partir de 1978, année au cours de laquelle est institutionnalisé le régime pinochétiste, que les premiers Chiliens défont leurs valises en France³⁰⁰. La publication des listes de personnes autorisées à rentrer au Chili par la junte en 1982 réactive pendant un temps l'incertitude au sujet de l'installation en

²⁹⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort...* op. cit., p. 21.

²⁹⁵ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil...* op. cit., p. 141.

²⁹⁶ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau...* op. cit., p. 34.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 42.

²⁹⁸ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil...* op. cit., p. 141.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 150.

³⁰⁰ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon...* op. cit., p. 76.

France³⁰¹. Mais la même année, pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, notamment pour les plus engagés d'entre eux dans la lutte contre la dictature et en faveur du retour au Chili, la consigne d'ouvrir ses valises apparaît dans le discours de tous les partis politiques en exil qui invitent désormais à l'installation en France³⁰². Lorsqu'ils ouvrent leurs valises, les Chiliens de France peuvent alors commencer à vivre réellement. Nicolas Prognon explique à ce titre qu'ils entament un phénomène de « transculturation »³⁰³ : les exilés chiliens empruntent dès lors des éléments à la culture de la terre d'accueil pour se les réapproprier. Ce processus constitue selon lui la deuxième phase du processus général d'intégration, entre la période du traumatisme et du deuil, et celle de l'intégration définitive³⁰⁴. Après avoir passés plusieurs années en France, les Chiliens, qui avait abandonné leur terre à la suite du putsch de 1973, ont cessé de vivre exclusivement en fonction de leur pays d'origine et se sont interrogés sur leur place dans la société de résidence. Progressivement, ils acceptent le fait de ne pas pouvoir vivre au Chili, du moins dans un Chili « libre », et, même si certains se considèrent encore de passage, ils s'investissent dans leur pays d'accueil. Ils se sont alors sentis concernés par la vie politique et sociale française, et se sont par exemple engagés dans la vie associative³⁰⁵.

Les enfants des exilés ont également joué un rôle dans ce processus d'ouverture des valises et de transculturation : ils ont permis à leurs parents de pénétrer dans une part de la communauté française autre que celle qui participait aux actions militantes en faveur du Chili, et les obligent à s'intéresser davantage à la nouvelle société. C'est parce que leur fils est ami avec Homère et Socrate que le couple parental du roman d'Antonio Skármeta rencontre les Koumidès et vont dîner chez eux³⁰⁶. Reste à imaginer si Lucas pourrait réussir à amener ses parents à considérer leur séjour en France autrement que comme un passage. En effet, avec la durée de l'exil, les enfants d'exilés grandissent hors des frontières du Chili, et cette situation a pu influencer l'installation des parents en France³⁰⁷. Certains d'entre eux souhaitent poursuivre leurs études supérieures dans le pays d'accueil. Repartir sans eux impliquerait de revivre une situation de séparation douloureuse. Du côté des militants, la vie personnelle, précédemment mise à part au profit de la lutte et de la résistance à la dictature, peut désormais être privilégiée

³⁰¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 119.

³⁰² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 76.

³⁰³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 117.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 109.

³⁰⁵ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 100.

³⁰⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 21.

³⁰⁷ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 100.

et chacun cherche à retrouver une position similaire à celle qu'il connaissait au Chili : certains reprennent des études, d'autres s'investissent dans la recherche d'un emploi stable.

Dans toute étude relative à l'intégration, il faut prendre en compte le niveau d'étude et l'origine sociale des migrants. La population chilienne exilée possède une formation intellectuelle certaine, un niveau d'étude correct et une origine sociale « moyenne », voire « supérieure ». Cette composition sociale de l'exil s'explique par la politique volontariste en direction de l'enseignement qui existe dans un pays démocratique tel que le Chili. Cette politique a d'ailleurs été renforcée par le gouvernement de Salvador Allende, au cours duquel le nombre d'étudiants passe de 37 000 à 100 000³⁰⁸. Que ce soit chez les hommes ou chez les femmes, les niveaux d'éducation sont équivalents et leur formation comparable³⁰⁹. Ce sont d'ailleurs les intellectuels qui sont majoritairement arrivés au début de l'exil en France, ainsi que les Chiliens qui exerçaient des professions intermédiaires. Les individus appartenant à la catégorie socioprofessionnelle des ouvriers sont généralement arrivés plus tard, notamment avec le phénomène d'immigration économique qui s'est ajouté à l'exil politique car, la situation difficile au Chili, associée à l'espoir d'un avenir meilleur à l'étranger, a incité une partie de la population chilienne qui ne craignait pas forcément de persécution à partir. Les Chiliens qui ont seulement suivi des études secondaires sont quant à eux arrivés de façon constante tout au long de l'exil. Cette distribution sociale de l'émigration dans le temps reflète l'importante répression exercée dès l'instauration de la junte, et qui a d'abord frappé les étudiants et les milieux universitaires favorables à l'Unité populaire³¹⁰. Sur tout la période migratoire, du coup d'État militaire en 1973 à la restauration de la démocratie en 1990, la composition sociale de l'émigration chilienne est donc très diverse ; les individus qui s'installent en France proviennent d'horizons très différents, du ministre à l'étudiant, en passant par le salarié qualifié et le délégué syndical³¹¹.

Ces différences socioprofessionnelles s'accroissent avec la prolongation de l'exil en France. Suivant leurs origines sociales, les exilés chiliens ne vivent pas leur départ du Chili et leur installation dans un pays d'accueil de la même manière. Un fossé se creuse en fonction des ressources qu'ils ont à disposition. Selon que l'on est porteur d'un capital scolaire élevé ou, à l'inverse, faible, les possibilités d'insertion dans la société d'accueil sont inégales. Le rapport à

³⁰⁸ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 98.

³⁰⁹ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 46.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 46-50.

³¹¹ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 96.

la participation sociopolitique joue également un rôle dans ce domaine d'insertion. La place des exilés chiliens dans le nouveau contexte sociétal français dépend alors de la structuration ou non de la vie quotidienne par le militantisme, ou des projets individuels et familiaux élaborés dans l'exil, ou d'un besoin d'établir une relation entre ces deux dimensions. Il existe enfin une différence de logique entre les réfugiés chiliens qui considèrent que l'action politique n'a de sens qu'en fonction du retour dans le pays d'origine, ceux qui sont davantage influencés par le désir ou la nécessité de rester dans leur terre d'asile, au moins au cours d'une certaine période de leur vie, et ceux qui ne savent pas³¹².

À travers l'examen de la composition sociologique de l'exil par rapport au phénomène d'insertion dans la société française qui l'accueille, on constate donc qu'émerge ce que l'on peut appeler une pluralité de modes de vie en exil³¹³, suivant trois critères majeurs : l'âge à l'arrivée, le niveau de formation intellectuelle et la catégorie socioprofessionnelle des réfugiés chiliens. Il s'agit désormais de voir, dans le sens inverse, quel statut la société française a accordé à ces personnes dans le contexte de leur départ précipité d'un Chili désormais marqué par l'autoritarisme et la répression des militaires.

³¹² Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 228-229.

³¹³ *Ibid.*, p. 182.

Chapitre 4

Un exil « historique » : des personnages au statut de réfugié

En 1937, Bertolt Brecht, déchu de sa nationalité allemande, écrit, à partir de son expérience de l'exil, un poème « Sur le sens du mot émigrant », dans lequel il élabore une distinction entre émigrant et exilé :

« J'ai toujours trouvé faux le nom qu'on nous donnait : émigrants
Le mot veut dire expatriés ; mais nous
Ne sommes pas partis de notre gré
Pour librement choisir une autre terre »³¹⁴

Dans ces quelques vers se dessine la différence majeure qui sépare les deux termes : l'exil n'est pas une migration volontaire.

Définir juridiquement l'exil chilien est une opération complexe, et force est de constater que chaque cas ne s'insère pas forcément dans une case pré remplie ; malgré le caractère très politique de cette immigration. La frontière entre migrant économique et réfugié politique est donc parfois poreuse et des statuts ambigus sont attribués aux individus de nationalité chilienne qui posent leurs valises en France. Mais ces exilés d'un autre continent sont avant tout des étrangers et la question de la légalité de leur présence sur le sol français se pose dans de multiples situations, pour eux comme pour la population qui les accueille.

A) Définir l'exil : appliquer la juridiction française au cas chilien

Il existe en effet un critère classique de classement des phénomènes migratoires qui correspond à la distinction entre les facteurs de départ (*push facteurs*) et les facteurs d'attraction (*pull facteurs*)³¹⁵ qui caractérisent les migrations volontaires d'une part, et les migrations non volontaires d'autre part. L'important est le degré d'autonomie dont disposent les

³¹⁴ Bertolt BRECHT, « Sur le sens du mot émigrant », in *Poèmes 4 : 1934-1941*, Paris, L'Arche, 1966, p. 131.

³¹⁵ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 26.

individus lorsqu'ils décident du départ ou du retour³¹⁶. Émigrants ou exilés : que sont les Chiliens qui prennent le chemin de la France dans les années 1970 ? Les frontières sont parfois floues entre les individus au statut de réfugié et les migrants économiques. Mais, au-delà de ces problèmes de lexique, la typologie retenue par les pays d'accueil occidentaux est celle dessinée par la Convention de Genève du 28 juillet 1951 qui définit le statut de réfugié, à laquelle se greffe le Protocole de New-York du 31 janvier 1967 qui en élargit le champ d'application³¹⁷. À l'heure où le débat sur les réfugiés était devenu un thème politique important, il a fallu tenter de répondre à la question de savoir qui est réfugié et qui il faut accueillir³¹⁸. La France a signé ces deux conventions internationales qui donnent une définition précise du réfugié :

« Toute personne qui, par suite d'événement et craignant d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer la protection du pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels événements, ne peut ou, en raison de la dite crainte, ne veut y retourner. »³¹⁹

Il s'agit donc de savoir si les migrants chiliens correspondent à cette définition et de quelles manières ces conventions ont été mises en place lors de leur arrivée sur le sol français.

Il apparaît clairement que les émigrants chiliens qui ont fui leur pays dans le contexte du coup d'État du 11 septembre 1973 sont bien des réfugiés qui fuient une pression politique³²⁰. L'exil chilien est donc une migration contrainte. À la distinction entre migration volontaire et migration contrainte pour caractériser réfugiés politiques et réfugiés économiques s'ajoute la possibilité, tout au moins légale, ou non de rentrer en territoire chilien, de revenir dans le pays d'origine. L'exilé ne peut pas choisir le moment, toujours imprévisible, du retour à son pays d'origine alors que cette possibilité reste toujours théoriquement ouverte pour le migrant volontaire qui peut d'ailleurs avoir des contacts réguliers avec son pays. Ainsi il apparaît que pour l'exilé il existe des espaces interdits, là où le migrant jouit d'une plus grande liberté de déplacement³²¹. Enfin, un réfugié économique quitte son pays suite à une décision individuelle dans laquelle s'insère un projet migratoire de vie meilleure, ce qui n'est guère le cas pour un

³¹⁶ *Ibid.*, p. 27.

³¹⁷ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 17.

³¹⁸ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 25.

³¹⁹ Article 1^{er} de la Convention de Genève du 28 juillet 1951.

³²⁰ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 18.

³²¹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 28.

réfugié politique³²².

Les œuvres choisies ne mettent pas en scène le cas de réfugiés économiques chiliens. Si la précarité et le manque de moyens financiers sont soulignés dans *T'es pas mort !* et dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, l'omniprésence du sentiment de défaite suite à l'écrasement d'un projet politique, le retour rêvé mais impossible au pays d'origine, la militance durant l'exil, font basculer ces personnages dans la catégorie de réfugiés politiques. Celui de Mateluna est d'ailleurs, dès le début de la pièce, caractérisé par son statut : Fernando Mateluna Rojas, qui « arrive en France en 1976 en qualité de réfugié politique »³²³. Ce terme « réfugié » qui dessine le statut du personnage est repris dans la chanson « Paris est ici » dont le refrain, chanté par les filles des Folies Bergères, ne cesse de répéter aux oreilles du Chilien : « Paris est ici, monsieur le réfugié / et les Folies Bergères / pour vous servir monsieur, une coupe de champagne / et amusez vous bien »³²⁴. Dans *T'es pas mort !*, le discours que prononce le père à ses enfants lors de leur installation dans le pays d'accueil établit également le statut des personnages de l'œuvre : des « réfugiés politiques »³²⁵.

B) L'engagement politique au cœur du projet migratoire

Les partisans de l'Unité populaire, outre les militants de partis politiques de gauche et les adversaires au régime militaire, ce sont eux qui sont partis indépendamment de leur situation économique pour des raisons qualifiées de politiques. De ce fait, seul le renversement de la dictature pouvait bouleverser cette situation qui ne dépendait pas d'un choix individuel³²⁶. Cette condition *sine qua non* du retour au Chili, le père de Lucas ne cesse de la répéter, et l'adolescent l'a bien retenue. Ainsi, lorsque Michel demande au narrateur quand est-ce qu'il repart au Chili, ce dernier répond « dès que Pinochet sera liquidé, par le premier avion »³²⁷. De même, lorsque les comédiens de la troupe de Vitu essaient de convaincre Mateluna d'ouvrir sa valise, le personnage leur répond la chose suivante : « Ah non ! Moi je n'ouvre pas ma valise car dès que le régime tombe, où que je sois, je file à l'aéroport. »³²⁸. Ivan Bounine, au sujet des auteurs de la première émigration russe qui ont trouvé refuge à Paris dans les années 1920, use d'une formule en contradiction avec celle de Bertolt Brecht citée précédemment : « dans notre grande

³²² Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 91.

³²³ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 18.

³²⁴ *Ibid.*, p. 22.

³²⁵ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 24.

³²⁶ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 92.

³²⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 83.

³²⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 42.

majorité, nous ne sommes pas des exilés, mais bien des émigrés, c'est-à-dire des gens qui ont librement choisi de quitter leur pays »³²⁹. Certes, ces auteurs ont librement quitté la Russie mais leur départ représentait un refus commun de vivre sous l'ordre léniniste. De même, partir du Chili en 1973, c'était refuser de vivre sous le régime autoritaire pinochétiste.

Si ce n'était pas une réelle contrainte qui les a poussés à partir, ce fut tout du moins une nécessité impérieuse. Certains Chiliens, dont la vie était menacée, ont préféré entrer dans la clandestinité et tenter de lutter contre la dictature de l'intérieur ; d'autres, qui avaient perdu leur emploi, ont préféré quitter le Chili³³⁰. Les parents du jeune Lucas, professeurs au Chili, ont dû perdre leur emploi à la suite du coup d'État quand on sait que la répression a d'abord touché ce secteur professionnel. Ils appartiennent donc à la seconde catégorie, celle qui ne peut plus exercer son métier habituel et qui choisit le chemin de l'exil. À l'inverse, la famille a des amis qui appartiennent à la catégorie de ceux qui sont entrés dans la clandestinité pour continuer la lutte sur place ; c'est pourquoi la mère de Lucas « répétait qu'elle voulait rentrer au Chili, qu'il fallait aider les copains sur place »³³¹. Mais beaucoup mourraient ou disparaissaient. C'est donc aussi pour leur survie que les parents de Lucas ont dû quitter leur Chili natal.

À la distinction entre réfugié et émigrant s'ajoute celle entre exilés « actifs », dont l'engagement antérieur tente de se poursuivre à l'étranger, et exilés « passifs », largement anonymes et sans action politique³³². Même si les parents de Lucas ont pris le chemin de l'exil, ils continuent à lutter depuis la France contre la Junte, et font donc partie de ces exilés « actifs ». C'est pourquoi notamment le père de Lucas explique à ses enfants que « l'argent que récoltaient les copains français c'était pour envoyer aux camarades qui étaient restés au Chili » car « si on [leur] donnait tout l'argent à [eux] ici, le fascisme et les tortures ne finiraient jamais là-bas »³³³.

C) Des statuts ambigus

Cependant, il n'est pas toujours aussi simple de distinguer clairement les Chiliens qui ont émigré pour des raisons politiques de ceux qui l'ont fait pour des raisons économiques. Premièrement, le statut de réfugié politique ne correspond pas à l'ensemble des personnes

³²⁹ *Dans le dehors du monde. Exils d'écrivains et d'artistes au XX^{ème} siècle*, Actes du colloque de Cerisy, 14-21 août 2006, textes réunis par Jean-Pierre MOREL, Wolfgang ASHOLT, Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 12.

³³⁰ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 18.

³³¹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 17.

³³² *Dans le dehors du monde... op. cit.*, p. 12.

³³³ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 24.

affectées par la répression. Il regroupe des individus aux statuts divers, que ce soit celui d'étudiant, d'individu en situation irrégulière, avec un visa de travail, ...³³⁴ Quelque soit la raison du départ, il apparaît très hasardeux d'établir une nette distinction entre les réfugiés politiques et les réfugiés économiques dans la mesure où les sphères économiques, sociales et politiques, qui sont les motifs de départ, sont toujours étroitement imbriquées dans le contexte du Chili des années 1970³³⁵. Les politiques économiques mises en place par l'administration du régime militaire affectent l'emploi et le niveau de vie des Chiliens. L'imposition de ce système économique ultra-néolibéral et les mesures drastiques de réajustement économiques élaborées par la Junte ont provoqué un exode massif dans lequel il faut mettre en lien les conditions tant politiques qu'économiques³³⁶. En 1978, outre l'institutionnalisation du régime pinochétiste, une grave crise économique s'est abattue sur le Chili, ce qui a conduit des personnes à s'exiler en France car elles pouvaient facilement, de par leur nationalité, bénéficier du statut de réfugié.

On constate donc que, dans la première période de la dictature, les exilés sont majoritairement des militants politiques actifs qui ont travaillé dans le syndicalisme ou dans des partis. Mais, à partir de 1978 – même si les militants, les résistants et les personnes qui avaient souffert de la prison et de la torture continuent à arriver malgré une diminution en terme de proportion – les Chiliens arrivent en France pour des raisons globalement plus économiques. Toutefois, si l'exil économique se développe effectivement à partir de 1978, les réfugiés de la période antérieure étaient loin d'être tous militants politiques³³⁷. Les personnes qui émigrent en France n'ont pas toutes été persécutées. Un certain nombre de jeunes chiliens, par exemple, ont, au même moment, quitté l'Amérique latine pour ne pas vivre sous un régime dictatorial, mais aussi parce qu'ils voulaient découvrir de nouveaux horizons³³⁸. Il est donc difficile d'intégrer tous ces individus à la classe des exilés *stricto sensu* car ils quittaient le Chili de leur propre gré ; ils seraient à ranger dans une catégorie particulière d'exilés³³⁹. Enfin, exilés et réfugiés font également partie de la catégorie des immigrants économiques puisqu'ils doivent eux aussi gagner leur vie³⁴⁰. Certes les personnages du roman d'Antonio Skármeta participent aux manifestations de soutien et de récolte de fonds pour alimenter la lutte contre la dictature chilienne mais ils donnent également des cours particuliers d'espagnol pour subvenir aux

³³⁴ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 87.

³³⁵ *Ibid.*, p. 90.

³³⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 29.

³³⁷ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 77.

³³⁸ Ana VASQUEZ, *Process of transculturalizations : exilés et institutions*, Centre for Research in Ethnic Relations, Conférence du 24 et 25 octobre 1987, p. 2.

³³⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 96.

³⁴⁰ *Dans le dehors du monde... op. cit.*, p. 14.

besoins de leur propre famille. Il est donc difficile, sans s'attacher en détail aux histoires individuelles, de distinguer un migrant économique d'un réfugié politique.

La porosité de cette frontière entre ces catégories migratoires a ainsi permis aux exilés chiliens d'obtenir sans difficulté majeure le statut de réfugié lorsqu'ils le sollicitaient³⁴¹. Nicolas Prognon s'est cependant demandé pourquoi les exilés n'avaient pas tous le statut de réfugié alors qu'ils pouvaient facilement l'obtenir. Il a constaté que certains préféraient conserver leur nationalité, surtout lorsqu'ils avaient réussi à conserver leurs papiers chiliens d'identité. En France, les exilés chiliens peuvent donc garder leur nationalité et bénéficier d'un statut ambigu, allant d'« étudiant » à « demandeur d'asile en instance de régularisation »³⁴². De plus, le statut de réfugié, avec un titre de voyage à la place d'un passeport, attire sur l'exilé l'attention des consulats et de la police des frontières³⁴³ ; ce que certains Chiliens très engagés et recherchés voulaient à tout prix éviter.

D) La légalité de la présence des Chiliens sur le territoire français : acceptation ou discrimination

À travers cette question du statut des personnages, c'est finalement celle de la légalité qui est mise en relief dans les œuvres que nous étudions. À la fin de la chanson « Paris est ici », deux policiers arrivent sur scène et demandent au personnage de Mateluna, surpris, ses papiers, qu'ils examinent et lui redonnent immédiatement, en l'invitant à circuler³⁴⁴. Même si de nombreux chiliens ont vécu d'abord en France un certain nombre d'années sans papiers avant de déposer leur demande d'asile³⁴⁵, ils semblaient, de manière générale, vouloir être en règle vis-à-vis de l'administration française lors de leur arrivée dans le pays d'accueil. La première chose que demande Mateluna à Mme Leroy, la dame de l'organisation humanitaire chargée de l'accueillir à sa descente de l'avion, c'est « quels papiers [il doit] avoir »³⁴⁶. Être de bonne vie et de bonnes mœurs est une condition requise pour l'acceptation des Chiliens en France, notamment pour obtenir la nationalité française³⁴⁷. C'est pourquoi le père de Lucas, à l'arrivée de la famille sur le sol français, demande à ses enfants de bien se comporter à Paris. Le narrateur

³⁴¹ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 90.

³⁴² Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 95.

³⁴³ *Ibid.*, p. 104.

³⁴⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 23.

³⁴⁵ Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 38.

³⁴⁶ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 19.

³⁴⁷ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 52.

rapporte ainsi ses paroles : « Il nous a encore dit qu'il comptait vraiment sur nous pour qu'on soit des hommes et surtout qu'on n'aille pas se fourrer dans de sales histoires. Qu'ici on était des réfugiés politiques et qu'à la moindre incartade on nous ficherait dehors »³⁴⁸. Pour ne pas s'attirer d'ennuis, ils ont donc « pendant une semaine [...] circulé sur la pointe des pieds, [et ils ont monté] les cinq étages de la rue de l'Ourcq comme des fantômes pour que les vieilles aient pas de prétexte à se plaindre ».

Les rapports des réfugiés chiliens avec leurs voisins ont effectivement pu être pesants car les Français sont plutôt intolérants au bruit, contrairement aux Latino-américains qui devaient vivre dans un espace plus réduit et plus réglementé qu'auparavant, c'est-à-dire finalement réapprendre la vie sociale et ses codes³⁴⁹. La concierge de l'immeuble où s'est installé l'exilé Mateluna, réveillée par les deux amis ivres perdus dans leur imaginaire chevaleresque, se plaint du « bruit dans les escabeaux » et réclame le silence³⁵⁰. Outre le jeu de mots - « escabeaux », qui remplace le terme habituel « escaliers » -, la réplique de la concierge démontre cette intolérance au bruit et illustre le genre de relations conflictuelles qu'ont pu avoir les Chiliens de France avec leurs voisins. Puisque les deux « chevaliers », comme l'indique une didascalie, « attaquent la concierge comme Don Quichotte les moulins », la concierge menace d'« appeler la police » et de les « faire expulser », et finit sa réplique sur un acerbe « rentrez dans votre pays ! »³⁵¹.

Les Chiliens de France, même s'ils bénéficiaient du statut de réfugié politique, appartiennent également à la catégorie des migrants. Par conséquent, ils sont perçus dans leur nouveau pays comme des étrangers³⁵². Toutefois, ils se sentent moins discriminés que d'autres populations émigrées en France car, la plupart du temps, l'image des Latino-américains en général, et des Chiliens en particulier, renvoie à des stéréotypes positifs. Ils sont souvent perçus comme un groupe de migrants « non problématique »³⁵³ ; ce qui est loin d'être le cas d'individus immigrés d'autres nationalités. Cette question du regard de la population française sur l'accueil de ces étrangers est mise en avant dans une autre réplique de la concierge adressée à Mateluna qui lui demande s'il n'est pas arabe au moins³⁵⁴. Le syntagme « au moins » traduit un sentiment de répulsion à l'idée d'accueillir des étrangers d'origine maghrébine dans son immeuble, reflet

³⁴⁸ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 24.

³⁴⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 117.

³⁵⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 37.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 37.

³⁵² Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 47.

³⁵³ *Ibid.*, p. 48.

³⁵⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 21.

du regard général porté par les Français sur ce type de population à cette époque, une dizaine d'années seulement après la fin de la guerre d'Algérie. Une certaine reconnaissance sociale aux yeux d'une grande partie de la société française et l'accueil reçu par la communauté chilienne ont joué en sa faveur. Le statut de réfugié politique qui était accolé à leur nationalité a octroyé aux exilés chiliens une légitimité administrative et sociale. Yvette Marcela Garcia en conclut que « les rapports sociaux de l'altérité ne dépendent pas tant d'une origine géographique que de constructions et de pratiques sociales élaborées à travers des interactions et dans des contextes précis »³⁵⁵.

« Écoute, Chilien, m'a-t-il dit en mordant ses mots, mon frère t'a pas dénoncé parce que c'est un homme. Tu sais ce qui te serait arrivé s'il avait cafardé ? On t'aurait expulsé de France, taré ! Toi et toute ta famille, imbécile ! Et où vous seriez allés ? Vous êtes comme des gitans, vous n'avez même pas de pays ! »³⁵⁶ : ces propos énoncés par Michel, le grand frère de Jean à qui Lucas a donné un coup de pied, résume la situation des exilés chiliens en France. Ils font écho aux précautions énoncées par le père au narrateur au début du récit : les Chiliens doivent bien se comporter s'ils veulent rester en France. La privation expérimentée par les exilés chiliens concerne d'abord le lieu. Ainsi le poète-narrateur des « Chemins du vent » se qualifie de la sorte lorsqu'il est exilé au Venezuela : « c'était moi [...] sans frontières »³⁵⁷. Cette thématique est reprise dans l'œuvre qu'il publie à son arrivée en France ; il prend successivement l'apparence d'un « errant », puis d'un « capitaine sans bateau », ou d'un « fugitif »³⁵⁸. La voix poétique de Luis del Río Donoso aborde également la privation à travers la question des passeports que les exilés n'ont pas forcément eu la possibilité de conserver ; ce qui fait qu'ils vivent « sous le Ciel gris des sans papiers »³⁵⁹. D'ailleurs, lorsque Luis del Río Donoso aborde explicitement le phénomène de l'exil, sa voix poétique qualifie ses « amours » de « clandestines »³⁶⁰, comme si le fait d'être étranger ôtait le droit légal d'aimer hors des frontières de son pays. C'est finalement encore à la problématique de l'identité que nous ramène ces recherches sur le statut des exilés chiliens en France.

L'exilé ne traverse pas les frontières, il est « l'être frontière qui n'a pas de frontières »³⁶¹,

³⁵⁵ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 49.

³⁵⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 68.

³⁵⁷ Luis DEL RIO-DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 36.

³⁵⁸ Luis DEL RIO-DONOSO, « Poèmes d'absences », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 54.

³⁵⁹ Luis DEL RIO-DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 36.

³⁶⁰ Luis DEL RIO-DONOSO, « Encore est le temps... », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 24.

³⁶¹ Georg SIMMEL, *La tragédie de la culture*, trad. de l'allemand par Sabine CORNILLE et Philippe IVERNEL, Paris, Rivages, 1988, p. 161.

selon l'expression de Georg Simmel. Le système institutionnel du pays d'accueil impose à l'exilé l'acquisition d'un nouveau statut, ce qui exige l'intériorisation d'une nouvelle identité³⁶². Ainsi le migrant dépend pour son identité de machines administratives qui lui sont totalement étrangères. Il deviendra, pour le Haut Commissariat aux Réfugiés (HCR), l'Office des Migrations Internationales (OMI) et les autres institutions étatiques concernées, soit un réfugié, soit un refusé, et un clandestin³⁶³. « Sans passeports, / en règle ou clandestins »³⁶⁴ : le poète-narrateur des « Chemins du vent » formule lui-même cette typologie migratoire administrative. Accoler le statut de réfugié à l'identité personnelle de l'exilé a des répercussions non seulement au niveau pratique pour l'obtention d'un statut administratif ou pour l'accès à des aides, mais aussi au niveau symbolique car ce statut concède aux réfugiés chiliens une reconnaissance sociale³⁶⁵. On reconnaît qu'ils sont forcés d'être là et que l'État français les protège d'éventuelles persécutions et dangers auxquels ils pourraient être confrontés s'ils étaient demeurés en territoire chilien.

³⁶² Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 103.

³⁶³ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 39.

³⁶⁴ Luis DEL RIO-DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 34.

³⁶⁵ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 98.

Afin de décrire la population chilienne exilée en France dans sa diversité, nous avons donc retenu les critères du sexe, de l'âge, de la génération, de l'état civil, du statut socioprofessionnel et du rapport à la participation sociopolitique. Qui sont donc les exilés chiliens ? Étrangers, immigrants, réfugiés. Autant de qualificatifs qui révèlent la pluralité mais aussi l'originalité des situations de l'émigration chilienne en France. De l'intérieur, cette diaspora latino-américaine se caractérise par la forme qu'a pris son départ, celui d'une migration forcée, imposée par un régime autoritaire, par sa dimension familiale, par la jeunesse de sa population et par sa posture sociale. Ce qu'Anne-Marie Gaillard appelle la « durée de l'exil » correspond à la durée pendant laquelle les Chiliens ont bénéficié de la qualité de réfugié, à savoir le temps pendant lequel a duré la migration forcée. Elle fait remarquer à ce propos que de nombreux réfugiés chiliens ont bénéficié de la protection de la France bien au-delà de la date de retour à la démocratie au Chili avec l'élection à la présidence de la République du Chili de Patricio Aylwin le 11 mars 1990. Si l'Office Français pour la Protection des Réfugiés et Apatrides (OFPRA) a fait cesser le bénéfice de la Convention de Genève pour les Chiliens en février 1994, leur protection a été maintenue du fait qu'il existait encore des prisonniers politiques au Chili³⁶⁶. Comment ce phénomène migratoire a-t-il été perçu par la société française ? Quel accueil lui a été réservé ? Telles sont les interrogations auxquelles il faut désormais répondre.

³⁶⁶ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 59.

PARTIE III

*France, terre d'asile :
l'expression des solidarités
au premier plan*



José BALMES, Fresque de l'ancien Centre Social Tesseire Malherbe, 1974,
actuelle place Salvador Allende, Grenoble.

Disponible sur : <https://sites.google.com/site/chili19732013isere/>.

La solidarité, c'est ce sentiment qui pousse les hommes à s'accorder une aide mutuelle. L'expression latine « *in solidum* », qui signifie « pour le tout », a donné le mot français « solidaire », c'est-à-dire quelqu'un qui est ou s'estime lié à quelqu'un d'autre ou à un groupe par une responsabilité commune, des intérêts communs. Solidaire, c'est ce que la France est envers le peuple chilien au lendemain du coup d'État d'Augusto Pinochet. La responsabilité commune qui lie le peuple français aux exilés chiliens est celle de la résistance à la violation des droits de l'homme qu'orchestre la junte militaire dès le 11 septembre 1973.

Dans le cas de l'exil chilien, la solidarité s'exprime à plusieurs niveaux. C'est d'abord la solidarité de la France envers ceux qui fuient la dictature, accompagnée par la question de l'accueil qui leur est réservé et les mesures qui sont prises pour leur venir en aide. Mais c'est aussi la solidarité des Chiliens militants de France, associés à la population française, en faveur de la cause chilienne ; une solidarité qui dénonce la dictature et ses exactions. Cependant, la durée de l'exil et les événements politiques des années 1970-1980 ont des conséquences sur les dynamiques de soutien en faveur du Chili, qui laissent apparaître d'autres formes de solidarité.

Chapitre 1

Accueillir et aider : une France politique solidaire

Dans le cas de l'exil chilien sur son territoire, c'est une solidarité politique qui se met en place en France au lendemain du coup d'État du 11 septembre 1973. Par extension, le mot « solidarité » s'applique alors à l'attitude responsable consistant à aider les personnes qui en ont le plus besoin. Ainsi le citoyen est solidaire des autres citoyens.

Pour comprendre pourquoi et comment les Chiliens qui ont fui le régime pinochétiste ont pu être accueillis en France, il faut d'abord étudier le contexte dans lequel ce nouveau flux migratoire s'inscrit dans la mesure où il a joué un rôle moteur dans la mise en place de politiques d'accueil. Les Chiliens au statut de réfugié sont alors arrivés sur le territoire français au cours de différentes périodes d'exil, et il s'agit d'examiner la place accordée à ce thème de l'arrivée dans les œuvres étudiées. Cela nous permettra finalement de découvrir les divers organismes qui se sont chargés d'accueillir cette population déracinée et la manière dont leurs actions ont pu permettre de répondre à un tel flux migratoire.

A) Un contexte international favorable : le cas français

À l'annonce du renversement de la démocratie au Chili, le monde entier réagit. Les commentaires à l'égard de Pinochet sont sévères. Règnent l'indignation et l'amertume. Un deuil national de trois jours est même décrété dans trois pays voisins du Chili : le Mexique, Cuba et le Venezuela³⁶⁷. Au-delà de cette solidarité latino-américaine, il faut noter que l'Europe de l'ouest, avec des variantes selon les pays, a largement contribué à l'effort international d'accueil des réfugiés chiliens. Cela est en particulier le cas pour la France ou la Suède, pays qui a accueilli le plus de Chiliens par habitants, soit quatre fois plus que la France. Si l'Europe de l'est a également contribué à cet accueil, notamment la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la République démocratique allemande (RDA), elle sélectionnait les personnes accueillies en fonction de leur appartenance au Parti communiste³⁶⁸. Si cette conscience européenne de la

³⁶⁷ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 37.

³⁶⁸ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 11.

solidarité s'est accrue avec le désir de paix qui règne à la suite des deux guerres mondiales, la France a posé en tant que principe le devoir de solidarité humaine dès 1789.

Le gouvernement français est pourtant le seul pays européen à ne pas condamner explicitement le renversement de la démocratie chilienne dans la mesure où la droite au pouvoir en 1973 sous le gouvernement de Georges Pompidou considère le coup d'État au Chili comme regrettable mais toutefois nécessaire pour empêcher la dictature communiste³⁶⁹. Malgré cela, les discussions sur l'éventualité du passage au socialisme en France ont impulsé la mise en place d'un large réseau de soutien au peuple chilien³⁷⁰. C'est donc avant tout dans le paysage politique que le coup d'État au Chili a fortement retenti en France. L'émotion qu'il suscite provient de l'éventualité d'un passage au socialisme en France en ce début des années 1970. Depuis l'élection de Salvador Allende à la présidence du Chili, les partis de gauche français sont particulièrement attentifs à l'expérience chilienne qui, de septembre 1970 à septembre 1973, a tenté de mettre en place une troisième voie politique, celle du socialisme par voie légale.

Cet intérêt pour les événements politiques chiliens s'explique d'autant plus par le fait que la gauche française s'est unie au sein de « l'union de gauche » ; une union qui réunit le Parti communiste, le Parti socialiste, puis le Parti radical. Cette association politique des anciens « frères ennemis » est cristallisée le 27 juin 1972 par l'élaboration d'un programme commun de gouvernement. Ce programme marque le premier rapprochement du Parti communiste et du Parti socialiste depuis leur rupture lors du congrès de Tours en 1920. Cette union permet donc à la gauche d'envisager de prendre le pouvoir en France. Son espoir est d'ailleurs renforcé lors des élections législatives du mois de mars 1973 dont les résultats traduisent une ascension de la gauche à l'Assemblée nationale. Dans ce contexte, la gauche française s'interroge sur la possibilité d'un passage au socialisme en France et érige l'Unité populaire chilienne en modèle³⁷¹, au point que de nombreuses municipalités françaises de gauche donnent symboliquement le nom de Salvador Allende à une rue de leur commune³⁷². Cette idéalisation est notamment permise par le fait qu'on trouvait les mêmes partis en France et au Chili. Si Alain Joxe parle du Chili comme d'un « État frère », c'est parce que, malgré les comparaisons

³⁶⁹ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 36.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 35.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 35-36.

³⁷² Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 148.

possibles de fonctionnement politique avec le reste du continent, le Chili est pour lui le seul pays latino-américain dans lequel il voit se reproduire le processus européen³⁷³.

Des contacts ont été amorcés entre le MIR chilien et le parti révolutionnaire français (PSU), permis par des similitudes idéologiques et organisationnelles entre les deux partis. La différence entre le Parti socialiste et l'extrême gauche française est d'ailleurs l'attention que cette dernière porte à l'avancée du MIR³⁷⁴. Tous les communiqués des partis de gauche français analysés par Claire Deverine sont en tous les cas unanimes pour voir dans les États-Unis et la CIA les principaux investigateurs du putsch³⁷⁵. Les liens entre le Chili et la France s'observent également à travers la création en mars 1973 du Comité de Soutien à la Lutte Révolutionnaire du Peuple chilien (CSLRPC) par le Centre d'étude anti-impérialiste (CEDETIM), soutenu par le PSU. Avant le coup d'État, son objectif est d'informer la population française du développement de nouveaux mouvements révolutionnaires, autogérés par le peuple chilien, et de soutenir la ligue révolutionnaire chilienne, c'est-à-dire les cordons industriels et les commandos communaux. Lorsque le renversement de la démocratie chilienne par la junte militaire se produit au Chili, l'objectif de ce comité devient celui de soutenir la résistance face au gouvernement autoritaire d'Augusto Pinochet. Plus de 200 comités de ce genre se créent dans toute la France à la suite du coup d'État, en un mois environ. Tourné vers la résistance, ce comité français ne dispense donc qu'un soutien politique à la cause chilienne³⁷⁶.

B) Le thème de l'arrivée des réfugiés chiliens en France

Dans sa thèse sur l'exil chilien, Nicolas Prognon souligne essentiellement les difficultés à recenser les réfugiés chiliens arrivés en France après le coup d'État d'Augusto Pinochet³⁷⁷. Aucun organisme étudié pour tenter d'avancer des chiffres concrets sur le nombre d'exilés chiliens accueillis par la France ne donne le même décompte. Toutefois, Nicolas Prognon parvient à dégager à grands traits les périodes d'arrivée et leurs caractéristiques à travers l'interprétation des données des organismes chargés de l'immigration, que ce soit les organismes d'État tels l'OMI ou l'OFPRA, les organisations internationales comme le HCR et le CIME³⁷⁸, les organisations humanitaires chiliennes ou encore les associations françaises,

³⁷³ Alain JOXE, « Le Chili et la violence, une anthropologie stratégique de la patrie sociale », in Eduardo CASTILLO, *Chili, 11 septembre 1973... op. cit.*, p. 128-129.

³⁷⁴ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 36-37.

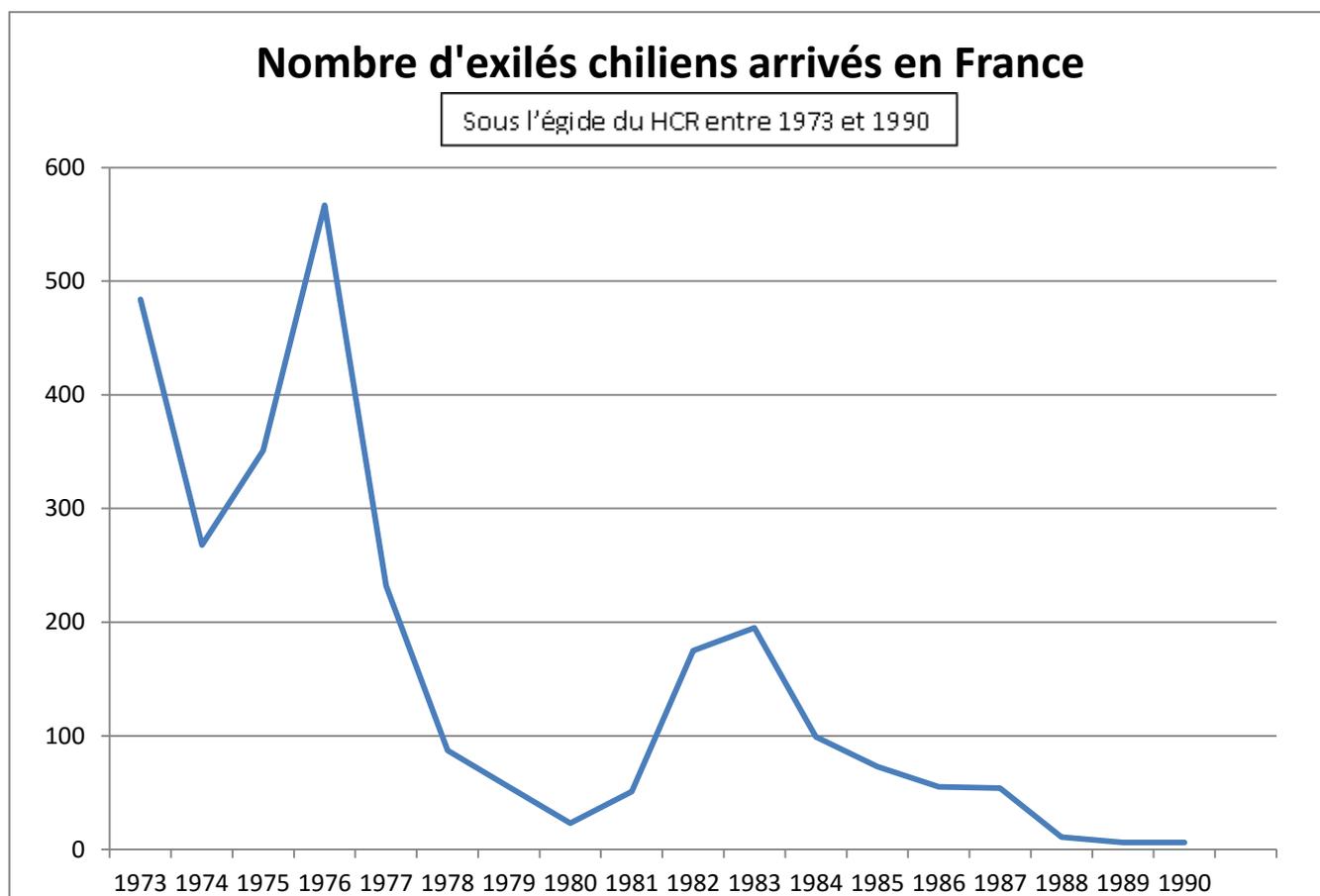
³⁷⁵ *Ibid.*, p. 38.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 39.

³⁷⁷ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 60-79.

³⁷⁸ Office des Migrations Internationales ; Office Français pour la Protection des Réfugiés et des Apatrides ; Haut Commissariat aux réfugiés ; Comité Intergouvernemental pour les Migrations Européennes.

dont France Terre d'Asile.



Graphique réalisé à partir des chiffres apportés par l'étude de Nicolas Prognon (dir. Pierre Vayssière), La diaspora chilienne en France, L'exil et le retour (1973-1994), Thèse de doctorat en histoire, 2002, p. 76.

Le mouvement migratoire chilien des années 1970-1990 ne constitue pas un flux homogène. Si l'évaluation des réfugiés chiliens pour la période 1974-1993 fluctue entre 4 517 et 9 240 personnes, les principaux flux arrivent en 1974 et 1976³⁷⁹. C'est ce que suggère l'arrivée de l'exilé Mateluna mise en scène dans la pièce d'Oscar Castro dans laquelle le thème de l'arrivée est constamment présent puisque son personnage incarne la figure type de l'exilé qui arrive tout juste du Chili en France. Dès les premières répliques de l'œuvre, cette situation d'exil récent est instaurée grâce à une brève présentation de l'identité du personnage : « Fernando Mateluna Rojas. Arrivé en France en 1976 en qualité de réfugié politique. »³⁸⁰. Ce seul syntagme nous renseigne à la fois sur le lieu d'arrivée de l'exilé, la France, sur la date de cette arrivée, l'année 1976, et sur le statut accordé aux exilés, des réfugiés politiques. Ces pics

³⁷⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 68.

³⁸⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 18.

d'arrivées des exilés chiliens en France en 1974 et 1976 s'expliquent respectivement par les conséquences immédiates du coup d'État d'une part, puis par les nombreux départs familiaux du Chili d'autre part, stimulés par la mise en place par les organismes internationaux et les ONG de programmes de regroupements familiaux en exil et par les mesures juridiques chiliennes, dont la principale fut la commutation des peines de prison en bannissement³⁸¹.

Le temps narratif ou scénique de *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* correspond à un laps de temps assez court. L'intrigue de la pièce s'ouvre sur la scène de l'arrivée du protagoniste principal en France au cours de l'année 1976 et conduit le lecteur-spectateur jusqu'aux premiers pas de Mateluna dans sa nouvelle vie alors qu'il n'a pas encore ouvert ses valises. Le caractère récent de l'arrivée du personnage est confirmé par la suite, à travers la réponse qu'il apporte à son ami Vitu lorsque ce dernier lui demande depuis quand Mateluna est arrivé en France : « Il y a une semaine »³⁸², dit-il. Cette arrivée récente a été précédemment confirmée par la scène de la rencontre avec la femme d'une organisation humanitaire qui prend en charge les réfugiés, puis par la confrontation complexe du personnage et de son ami Vitu avec l'administration française afin d'obtenir les papiers de régularisation de situation nécessaires aux réfugiés, ainsi que par la recherche d'un logement et la précaire installation du personnage sur un escabeau, au 92 rue Maurice Thorez. Après l'année 1976, l'émigration chilienne stagne jusqu'en 1983. Même si, de 1983 à 1988, l'exil reprend, en même temps que la répression au Chili, on observe dès 1984 une baisse progressive des demandes et de l'acquisition du statut de réfugié³⁸³ ; une diminution que la sociologue Anne-Marie Gaillard se propose d'expliquer par la montée des grands mouvements d'opposition populaire de 1984 appelés « *protestas* ».

On comprend que l'ensemble du récit de *T'es pas mort !* se déroule dans un temps narratif beaucoup plus long que celui de la pièce d'Oscar Castro, depuis l'arrivée de la famille de Lucas à Paris à sa progressive installation en France face à une situation d'exil qui s'éternise. Une vingtaine de pages avant la fin du roman, on apprend, à travers l'une des nombreuses introspections interrogatives du narrateur, que cela fait déjà une année que la famille a émigré du Chili à Paris : « Pourquoi avais-je passé tout un an à Paris sans que personne me touche un cheveu et maintenant il y avait ce Michel qui voulait m'assassiner parce que j'avais esquiné son frère ? »³⁸⁴. Si Lucas peut rire de lui-même, des erreurs qu'il a commises dans son passé

³⁸¹ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 40.

³⁸² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 31.

³⁸³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 68.

³⁸⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 69.

récent, c'est parce qu'il raconte son histoire quand elle est déjà arrivée à sa fin, soit un an après le départ en exil.

Si aucune date concernant l'arrivée en France de la famille de Lucas n'est mentionnée dans l'œuvre, il est cependant possible de réussir à deviner précisément la période à laquelle Antonio Skármeta a situé l'émigration des personnages de son roman. Dans la première partie de l'œuvre sont évoqués des personnages grecs exilés en France³⁸⁵. Leur présence s'explique par l'instauration de la « dictature des colonels » en Grèce à partir du 21 avril 1967, qui a pour conséquence la détention ou l'exil d'une partie de la population grecque³⁸⁶. Les nouveaux amis de Lucas, Homère et Socrate, attendent de pouvoir rentrer en Grèce avec leurs parents et souhaitent la chute du général Papadópoulos ; des espoirs qui se réalisent, puisque le père du narrateur de *T'es pas mort !* apprend à la radio la nouvelle du renversement du gouvernement militaire de Georges Papadópoulos³⁸⁷. Les Koumidès font alors leurs valises et rentrent en Grèce suite à ce changement politique orchestré dans leur pays natal³⁸⁸. Puisque le gouvernement est renversé le 25 novembre 1973 par des éléments intransigeants de l'armée et que l'année 1974 voit le retour de la démocratie en Grèce, on suppose que la famille imaginée par Antonio Skármeta dans son roman est arrivée en France au cours du premier flux important d'émigration en provenance du Chili, soit entre le 11 septembre 1973, jour du coup d'État, et le mois de novembre 1973.

Aucune indication temporelle précise n'apparaît donc dans le récit de *T'es pas mort !*, mais l'essentiel du début du roman est consacré au thème de l'arrivée. Ainsi, on le trouve dans des formules récurrentes qui indiquent que l'auteur a situé son récit au début de l'exil français de cette famille chilienne. À la seconde page, Lucas dessine l'arrivée de sa famille sur le sol français en énonçant en même temps, un à un, les problèmes qu'implique une installation récente dans un nouveau pays dans lequel ni la langue, ni le climat, ni le fonctionnement ne sont les mêmes que dans le pays d'origine : « quand on est arrivés ici » [...] « aucun de nous ne savait le français »³⁸⁹. Le thème de l'arrivée dans le pays d'accueil est ici lié à celui de la frontière linguistique. Quelques pages plus loin, Lucas explique : « Au début, ici, on n'arrivait pas à s'habituer. ». Le champ sémantique de l'arrivée est donc aussi présent à travers la récurrence

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 17-22.

³⁸⁶ Corinne TALON, « La dictature des colonels en Grèce, 1967-1974. Les enjeux géostratégiques », in « Conflits et mémoires dans les Balkans », *Cahiers balkaniques*, n° 38-39, 2011, p. 379-402. Disponible sur : <http://ceb.revues.org/1105>.

³⁸⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 19.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 21-22.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 8.

de l'expression « au début » au fil du texte : « Au lycée, au début, je n'avais pas d'amis. »³⁹⁰. Le récit se focalise ici sur le personnage de l'adolescent et les difficultés propres à un individu de son âge qui va à l'école entendue comme lieu de sociabilité.

Dans la phrase qui commence par « moi, au début, à Paris », le narrateur évoque ce qu'il a ressenti lors de son arrivée dans ce nouveau pays à travers une expression imagée qui en dit pourtant beaucoup : « je me sentais comme un vieux croûton derrière une malle »³⁹¹. C'est finalement la sensation de ne plus exister qui est ici verbalisée. On trouve aussi l'expression « dans les premiers temps »³⁹² pour faire référence à cette situation de découverte d'une nouvelle aire géographique et linguistique. Le narrateur, après avoir évoqué le début de l'installation de sa famille en France à travers différents aspects, finit par conclure que « donc au début, c'était pas la joie. »³⁹³. « Mon père et ma mère n'avaient pas de travail, mon petit frère était tombé malade avec beaucoup de fièvre à cause du changement de climat et on vivait tous les quatre dans une seule pièce chez un ami français »³⁹⁴ : en une seule phrase, Antonio Skármeta formule dans la bouche du jeune Lucas les problèmes majeurs auxquelles sont confrontés les exilés chiliens lorsqu'ils arrivent en France, sans emploi, en mauvaise santé, menant finalement une vie précaire.

C) L'accueil réservé par la France à la population chilienne : organismes et manifestations de soutien

Au soutien exclusivement politique s'ajoute cependant un mouvement de solidarité plus large. « Je pouvais à peine passer tant il y avait de monde »³⁹⁵ : ce propos tenu par Lucas lorsqu'il participe au meeting imaginé à la Mutualité à Paris dans *T'es pas mort !* pour fêter l'anniversaire de septembre traduit l'ampleur de l'engouement et de la solidarité française envers la cause chilienne au début de la période dictatoriale. On apprend également l'importance quantitative de la solidarité française à travers un dialogue rapporté entre le narrateur et son amie Édith. Lorsqu'elle arrive pour assister à la manifestation, elle constate elle aussi qu'« il y a pas mal de gens »³⁹⁶. Cette solidarité citoyenne individuelle, l'évocation de

³⁹⁰ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 15.

³⁹² *Ibid.*, p. 25.

³⁹³ *Ibid.*, p. 17.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 10.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 55.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 57.

l' « ami français »³⁹⁷ qui héberge la famille chilienne exilée mise en scène dans *T'es pas mort !* l'expose également. Mais le soutien apporté au peuple chilien est de bien plus grande ampleur.

Le 21 septembre 1973, dix-huit organisations politiques et syndicales françaises de gauche³⁹⁸, réunies sous le nom de « Comité des 18 », annoncent la création d'un collectif pour lancer « les modalités d'une campagne nationale d'information et de solidarité avec les luttes des classes ouvrières du peuple chilien »³⁹⁹. Associé au Comité de Soutien à la Lutte Révolutionnaire du Peuple chilien précédemment cité, ce comité des 18 représente les attentes différentes de la gauche et de l'extrême gauche française. D'un côté, la gauche française classique désire mobiliser la solidarité nationale et internationale par le biais des structures officielles et étatiques telles que l'ONU ou le gouvernement français afin d'isoler la junte ; de l'autre, l'extrême gauche française considère comme unique issue à la situation politique chilienne la résistance armée afin d'anéantir la dictature mais également d'instaurer un véritable régime socialiste fondé sur l'autogestion et le pouvoir du peuple⁴⁰⁰.

Des cellules opérationnelles apparaissent dans divers domaines à la suite de l'annonce du coup d'État, tels que l'aide juridique, médicale, l'aide au logement, les billets d'avion, l'information ou l'emploi. Ce mouvement de soutien aux réfugiés chiliens s'étend à l'ensemble des villes où s'installent des centres d'hébergement provisoires⁴⁰¹. C'est par exemple à l'occasion de l'arrivée des Chiliens sur le sol français que s'est constituée l'association France Terre d'Asile, suite à l'initiative d'intellectuels français et de militants de gauche⁴⁰². La création d'une cellule pour l'accueil des réfugiés chiliens par France Terre d'Asile, qui est aujourd'hui le principal défenseur du droit d'asile, accompagnée par l'organisation d'une structure adaptée à des flux de grande envergure : tels sont, en sens inverse, les apports des exilés chiliens à la France. Si l'aide apportée par France Terre d'Asile est initialement prévue pour les Chiliens, elle a ensuite été étendue aux autres nationalités de réfugiés latino-américains. À partir de 1975, d'autres organisations humanitaires se sont ajoutées à l'action de solidarité envers le Chili, telles le Secours catholique ou la Croix Rouge française⁴⁰³. C'est également la première fois, lors de

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 10.

³⁹⁸ PS, PC, Mouvement des radicaux de gauche, PSU, Union départementale CGT, CFDT, FEN, Ligue des droits de l'homme, MJS, MJC, JOC, CDJ CGT, AGEL, UNEF, UCJF, UJFF.

³⁹⁹ *Le Monde*, 23-24 septembre 1973, p. 2.

⁴⁰⁰ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 40.

⁴⁰¹ Franck GAUDICHAUD, « Chili 1970-1990. Dans le tourbillon des grands conflits du XX^{ème} siècle », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 28.

⁴⁰² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 77.

⁴⁰³ Marita FERRARO, « Les exilés latino-américains en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 68.

cette émigration, que des ONG humanitaires chiliennes collaborent à des programmes internationaux en liaison avec leurs homologues français⁴⁰⁴. L'accueil proposé aux réfugiés chiliens, tel celui de la Cimade qui a une part essentielle dans ce phénomène, constitue donc un tournant fondamental dans l'histoire de l'accueil des réfugiés en France⁴⁰⁵.

Outre la solidarité militante et le soutien moral que France Terre d'Asile a mis en place dès 1973 auprès de la communauté chilienne, l'association crée également une coordination nationale des établissements d'accueil, avec une prise en charge de l'État⁴⁰⁶ avec lequel elle a conclu un accord pour mettre en place un dispositif de logement et d'aide financière aux réfugiés et à leur famille⁴⁰⁷. Pouvoir trouver des solutions aux problèmes de logement et des aides financières grâce aux politiques gouvernementales des pays d'accueil a pu être un peu réconfortant pour les exilés. Ces aides sont capitales dans la mesure où, à leur arrivée, comme tout migrant, les réfugiés chiliens doivent surmonter de nombreux obstacles et réorganiser leur vie. Les Chiliens qui bénéficient de l'asile sont hébergés dans des foyers de réfugiés subventionnés par l'État français, et sont soutenus par différents comités de solidarité composés par des militants de différents partis politiques de gauche français, des associations humanitaires ou des étudiants⁴⁰⁸.

Tel est le cas du « comité paroissial d'aide aux réfugiés »⁴⁰⁹ mis en scène par Oscar Castro dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*. Lors de leur soirée aux vapeurs de vin rouge, Vitu se met à imiter la voix d'une vieille femme, une écharpe sur la tête, afin de railler l'aide humanitaire qu'apportent ces « Dames de la Charité ». Elles donnent aux réfugiés une paire de draps, un dictionnaire et une radio à piles, considérant que c'est le minimum pour vivre. Le terme qui précise la démarche des femmes de cette organisation est « charité », non « solidarité ». « Substituer la solidarité à la charité, c'est passer de la morale à la politique »⁴¹⁰, explique Alexis Nouss dans son examen de la condition des exilés. L'attitude parodique et moqueuse des deux personnages chiliens exilés de la pièce

⁴⁰⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 348.

⁴⁰⁵ Marie-Christine VOLOVITCH-TAVARES, « La Cimade et l'accueil des « réfugiés en provenance du Chili », du coup d'État militaire (11 septembre 1973) au début des années 1980 », in Dzovinar KENOVIAN, Geneviève DREYFUS-ARMAND, Marie-Claude BLANC-CHALEARD et Marianne AMAR (dir.), *La Cimade et l'accueil des réfugiés. Identités, répertoires d'actions et politique de l'asile, 1939-1994*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2013, p. 183-198.

⁴⁰⁶ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 77.

⁴⁰⁷ Marita FERRARO, « Les exilés latino-américains en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 66.

⁴⁰⁸ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 98.

⁴⁰⁹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 37.

⁴¹⁰ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 41.

d'Oscar Castro envers les Dames de la Charité qui sont là pour les aider peut traduire les attentes des réfugiés à leur arrivée en France et, dans le même temps, dénoncer les réponses inappropriées des organismes humanitaires à leur situation, au point que les personnages ont l'impression que cette aide est plus dégradante qu'autre chose. C'est ce que suggèrent deux phrases interrogatives ironiques de ce passage de la pièce.

La première est imaginée par Vitu dans les propos qu'il fait tenir à son personnage humanitaire féminin : « Dites moi, est-ce qu'il y a de l'électricité dans votre pays ? »⁴¹¹. Elle nourrit l'image que la population française pouvait avoir du Chili, celle d'un pays sous développé. La seconde est une réaction sarcastique de Mateluna à l'énoncé de l'organisation d'un dîner par les Dames de la Charité avec des réfugiés d'autres nationalités afin de leur faire découvrir la cuisine française : « Pardon Madame, mais pour le dîner, vous croyez qu'on va se comprendre. Je le dis seulement pour le problème de la langue. »⁴¹² ; une réplique à la suite de laquelle Vitu et Mateluna « éclatent de rire ». De la même manière, les Chiliens qui arrivent en France ne souhaitent pas acquérir une nouvelle identité, comme le proposent les Dames de la Charité qui leur cherchent un prénom. Ils souhaitent au contraire maintenir le plus possible la leur dans leur nouveau pays. Si l'accueil français fait aux exilés chiliens est plutôt chanté par le narrateur de *T'es pas mort !*, les personnages de la pièce d'Oscar Castro le démystifie et le disqualifie du début à la fin de la pièce. Dans les témoignages recueillis par Anne-Marie Gaillard, l'accueil réservé par la France à ces personnes est souvent décrit comme chaleureux et réconfortant dans les premiers temps de l'exil, mais les réfugiés en gardent plus tard un âpre souvenir. La vie en centre d'hébergement est par exemple une expérience difficile à affronter, notamment à cause de la proximité dans laquelle vivent les exilés⁴¹³.

Au-delà de l'aide humanitaire qui a pu être apportée aux Chiliens exilés grâce à l'intérêt porté à l'expérience de l'Unité populaire en France, une solidarité militante se met également en place à la suite de l'annonce du renversement de la démocratie au Chili. Il s'agit donc maintenant de dégager les formes que prend ce militantisme, tout comme les lignes directrices de ses actions.

⁴¹¹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 37.

⁴¹² *Ibid.*, p. 38.

⁴¹³ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 77.

Chapitre 2

Dénoncer la dictature et ses exactions depuis la France : la solidarité en faveur de la cause chilienne

Comment se manifeste le soutien de la France en faveur de la cause chilienne ? Quels sont les objectifs et les espoirs d'une telle mobilisation ? Force est de constater que l'écho du 11 septembre chilien a soulevé une mobilisation sans précédent de la part d'un pays européen envers un État latino-américain, et a alimenté différentes formes d'action de solidarité. Cette dernière est d'abord politique puisqu'elle prend la forme d'une lutte contre la dictature et l'autoritarisme du régime pinochétiste ; une lutte permise par l'importation du militantisme du Chili à la France. Combattre depuis l'extérieur pour affirmer le droit du sol et retrouver un ailleurs regretté : tel est finalement l'aspiration de la résistance solidaire qui voit le jour en Europe.

A) Les différentes actions de solidarité du peuple français envers le Chili

Différentes actions de solidarité prennent vie en France. La résistance depuis l'exil naît au départ de la volonté de quelques personnalités politiques et de militants qui souhaitent mettre en place un réseau international d'aide à la population et opposer à la junte une organisation efficace⁴¹⁴. Les partis en exil encouragent la condamnation du régime pinochétiste afin de l'isoler au sein de la communauté internationale et pour empêcher la junte de se faire reconnaître comme régime légitime. Des campagnes sont donc organisées pour dénoncer la dictature et maintenir la mobilisation et la solidarité avec le Chili⁴¹⁵. La solidarité s'est ensuite exprimée à travers un véritable réseau associatif, réparti sur l'ensemble du territoire. Grâce à ce réseau, des manifestations de tout ordre sont organisées contre la dictature chilienne, à des moments symboliques ou au gré de l'actualité⁴¹⁶.

⁴¹⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 141.

⁴¹⁵ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 63.

⁴¹⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 149.

Ainsi, pour « l'anniversaire de Septembre »⁴¹⁷, Antonio Skármeta évoque dans son roman l'organisation d'un meeting, « la manifestation contre le coup d'État au Chili », ainsi que les « défilés contre la junte fasciste »⁴¹⁸. Au-delà du fait que le Chili reste très présent dans le quotidien des exilés installés en France, même à des milliers de kilomètres, ces propos, tous deux agrémentés de l'adverbe « contre », traduisent l'idée de lutte qui est en jeu dans ces actions de solidarité organisées sur le territoire français. Outre les meetings, comme celui de la Mutualité imaginé ou recréé dans *T'es pas mort !*, sont organisés des concerts ou encore des *peñas*, soirée poétiques et musicales chiliennes au cours desquelles sont vendues des *empanadas*, ces chaussons de bœuf typiquement chiliens. « Les mères faisaient des objets typiques chiliens et les vendaient où elles pouvaient »⁴¹⁹, explique le narrateur de *T'es pas mort !*, qui ajoute que « le jour du défilé, [ils allaient] pouvoir réunir dans les cinq mille francs ».

Dans *T'es pas mort !*, lors du meeting organisé à la Mutualité pour commémorer l'anniversaire du septembre chilien, les Français solidaires présents crient à répétition « Solidarité internationale » et « *Venceremos* »⁴²⁰ (« Nous vaincrons »). Si le premier slogan exprimé en français traduit exactement ce qui est en jeu dans l'accueil des exilés chiliens sur le territoire français à la suite du coup d'État, le second est une expression en espagnol qui constitue le titre d'une chanson de campagne de Salvador Allende pour les élections présidentielles de 1970. Écrite par Claudio Iturra et mise en musique par Sergio Ortega, cet hymne de l'Unité populaire fut d'abord chanté par le groupe des Quilapayún, mais une seconde version a été écrite par Victor Jara. Elle symbolise l'espoir de voir naître un autre Chili, plus social, plus égalitaire, lors de ces futures élections. À l'occasion de ce rassemblement commémoratif, le narrateur de *T'es pas mort !* explique que les Chiliens ont appris aux Français d'autres slogans, cette fois tous en espagnol.

La célèbre formule du refrain de la chanson emblématique de la lutte pour la démocratie au Chili - « *El pueblo unido jamás será vencido* » (« Le peuple uni ne sera jamais vaincu ») - est le premier. De cette phrase extraite d'un discours prononcé dans les années 1940 par le populiste colombien Jorge Eliécer Gaitán, le groupe des Quilapayún en a fait une chanson, qu'il enregistre pour la première fois quelques semaines avant le violent renversement de la démocratie au Chili, en juillet 1973. Sur une musique composée par Sergio Ortega, cette

⁴¹⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 54.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 47.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 33.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 54.

chanson devient par la suite un symbole d'unité et de solidarité populaire à travers le monde entier⁴²¹. « *El pueblo armado jamás será aplastado* » (« Le peuple armé jamais ne sera désarmé ») est une variante de cette phrase dans certaines versions ; une variante utilisée par Mateluna et Vitu dans la pièce d'Oscar Castro lorsque les deux personnages entament un débat politique houleux⁴²². Leurs opinions respectives sont énoncées sous forme de slogans criés lors d'une manifestation, dont cette phrase en constitue l'un d'entre eux. Si les deux personnages la prononcent, l'un en espagnol, l'autre en français, ils sont également d'accord sur le fait que cette phrase n'exprime pas tout à fait la vérité car l'auteur écrit sa pièce plusieurs années après le coup d'État militaire et connaît la finalité de l'expérience du pouvoir populaire au Chili. Le second slogan que les exilés chiliens apprennent aux Français lors de la manifestation dans *T'es pas mort !* est une formule teintée de vocabulaire marxiste. « *Compañero Allende, presente* » (« Camarade Allende, présent ») est une variante de la formule qui servait à qualifier le candidat élu de l'Unité populaire, « *Compañero-presidente* » ou « Camarade-président ».

« Le peuple de gauche dans la rue pour manifester sa solidarité ! », « Non à l'impérialisme », « Solidarité avec le peuple chilien ! »⁴²³ : voilà d'autres exemples de slogans rencontrés lors des multiples manifestations qui se déroulent en France au cours des mois de septembre et d'octobre 1973. Les militants et sympathisants de la gauche française se mobilisent dès le 12 septembre 1973, suite à l'appel des formations politiques et syndicales françaises. Le 17 septembre, la CGT, la CFDT et la Fédération de l'Éducation Nationale appellent à un arrêt de travail dans les entreprises en signe de solidarité avec les travailleurs chiliens et dans le but de condamner l'attitude du gouvernement français⁴²⁴, celle de l'acceptation du putsch. Dès le 18 septembre, l'accord est donné par le gouvernement pour que la France accueille des réfugiés en provenance du Chili⁴²⁵. Au même moment s'organisent partout en France des comités de solidarité.

⁴²¹ <http://www.tourisme-chili.com/culture/el-pueblo-unido.html>.

⁴²² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 36.

⁴²³ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 36.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 37.

⁴²⁵ Franck GAUDICHAUD, « Chili 1970-1990. Dans le tourbillon des grands conflits du XX^{ème} siècle », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 28.

B) Militer dans l'exil : une lutte contre l'autoritarisme importée du Chili

Outre leur appartenance nationale commune, les réfugiés chiliens partagent une défaite avec le renversement de la démocratie, un espoir avec le souhait de voir s'écrouler le régime militaire et un objectif, celui de retourner au Chili. Ces caractéristiques communes nourrissent le travail de dénonciation de la junte, à distance, depuis l'exil⁴²⁶.

Le regroupement des Chiliens dans le pays d'accueil se fait donc d'abord principalement en fonction de leur appartenance à un parti politique. Force est de constater que peu nombreux sont ceux qui se replient sur eux-mêmes lorsqu'ils arrivent en France⁴²⁷. Au cours de la première période d'exil, les Chiliens qui arrivent en France sont majoritairement des militants politiques actifs qui, avant leur départ, travaillaient dans le syndicalisme ou les partis politiques⁴²⁸. En France, à l'image de la famille de Lucas dans *T'es pas mort !*, la majorité des exilés chiliens participe donc énergiquement aux actions de solidarité. C'est même le père de Lucas lui-même qui prononce le discours lors de la manifestation en faveur de la cause chilienne organisée à la Mutualité à Paris⁴²⁹. Ce détail donné par l'auteur traduit l'engagement et le militantisme qui sont au cœur du quotidien des Chiliens réfugiés en France. Malgré la distance, la lutte contre la dictature se poursuit en exil. C'est d'ailleurs l'important travail militant réalisé et le mouvement de sympathie qu'il inspire qui distinguent le groupe des exilés chiliens des autres migrations qui ont lieu en Europe⁴³⁰.

Leur action militante de solidarité avec le Chili crée également une continuité entre le passé au Chili et le présent en France, au cours duquel les exilés ont l'impression de faire quelque chose⁴³¹. À ce titre, lorsque les personnages de la pièce d'Oscar Castro discutent de leurs opinions politiques, ils décident finalement, ivres, de créer un ordre de chevalerie, « pour lutter pour le bien et la justice » dit Mateluna, « l'égalité et la fraternité » ajoute Vitu, et pour « les droits de l'homme aussi »⁴³². Toutes ces valeurs, ces principes énoncés, sont des principes démocratiques qui s'opposent à la politique orchestrée par la junte chilienne et qui sont, en revanche, caractéristiques de la République française. Leur évocation, à un moment de la pièce

⁴²⁶ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 96.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 96.

⁴²⁸ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 77.

⁴²⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 54.

⁴³⁰ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 96.

⁴³¹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 143.

⁴³² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 36.

où les deux protagonistes principaux discutent de leur opinion au sujet de la politique de leur pays, crée un transfert du Chili à la France, ou de la France au Chili. Le Parti socialiste chilien est d'ailleurs immédiatement relayé après le putsch par le Parti socialiste français qui se charge d'accueillir les militants réfugiés lors de leur arrivée en France. La solidarité politique est telle que le Parti socialiste leur assure également un soutien matériel à leur arrivée en faisant jouer ses relations pour leur trouver un travail⁴³³.

Que ce soit chez Oscar Castro ou dans le roman d'Antonio Skármeta, la dimension militante de l'exil chilien en France est mise en scène par ces auteurs exilés et engagés. Si toute la famille de Lucas semble participer aux actions de solidarité et de résistance pour le Chili, Vitu et Mateluna ne montrent pas un engagement aussi total. Une différence politique s'établit entre les deux personnages à travers les répliques qu'ils prononcent. Au conflit artistique de départ au sujet de la pièce inventée par Vitu se superpose un conflit davantage politique. Ainsi Mateluna, qui vient d'affirmer que pour lui « tous les partis politiques sont complètement démodés »⁴³⁴, a précédemment présenté le côté « *sectario* » (« sectaire ») de son ami, « *como todos los huevones de [su] partido* »⁴³⁵ (« comme tous les couillons de [son] parti »). À l'inverse, Vitu affirme être un « militant de base », « engagé », qui « paie ses cotisations tous les mois », et qualifie Mateluna d'« indépendant »⁴³⁶. La référence précédente à un livre de Lénine, dont Vitu cite un passage, laisse sous-entendre au lecteur-spectateur que le personnage de Vitu appartient à un parti politique d'obédience marxiste, tel le Parti communiste. Le terme « camarade » employé par le père du narrateur de *T'es pas mort !* dans son discours à la Mutualité à Paris, tout comme l'indication narrative selon laquelle il a terminé son discours en levant le poing et en disant « *Venceremos* »⁴³⁷ : tous ces détails élaborés par l'auteur traduisent l'engagement politique à gauche du personnage, et donc des exilés chiliens en général. Oscar Castro joue avec ces références politiques dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, et suggère également de manière implicite l'appartenance politique de ses personnages. Lorsqu'il cherche son appartement, le personnage de Mateluna demande où se trouve l'avenue qui porte le nom de Maurice Thorez⁴³⁸, l'ancien secrétaire général du Parti communiste français.

⁴³³ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 60.

⁴³⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 36.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 34.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 36.

⁴³⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 55.

⁴³⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 20.

C) Alimenter la résistance intérieure de l'extérieur

L'ensemble des efforts de solidarité ont comme objectif fondamental celui de fournir un soutien matériel et financier à la résistance chilienne de l'intérieur afin d'organiser la lutte contre la junte⁴³⁹. L'organisation de ces différents événements permet donc de réunir des fonds, soit pour le fonctionnement des partis politiques au Chili ou pour ceux recréés à l'étranger, soit pour soutenir les prisonniers politiques au Chili, les familles pauvres les plus touchées par la répression ou les organisations de lutte pour les droits de l'homme⁴⁴⁰. Politiquement, la pression exercée depuis l'étranger se fait d'ailleurs de plus en plus à travers cette question de la violation des droits de l'homme au Chili. Au cours du printemps de l'année 1975, un mouvement national lancé par un collectif impulsé par le comité des 18, nommé Solidarité Chili, crée un Comité de Défense des Prisonniers Politiques au Chili (CDPPC)⁴⁴¹. Ce dernier impulse ainsi des campagnes afin de diffuser une information suivie au sujet de la situation des prisonniers au Chili, mais aussi pour dénoncer la répression, coordonner et impulser des actions qui ont pour but la définition juridique des prisonniers politiques au Chili⁴⁴². Ces comités ou associations de défense des droits de l'homme occupent une place de premier plan, que ce soit à l'intérieur du Chili ou à l'extérieur, et exercent une pression importante sur Augusto Pinochet, à travers l'organisation de manifestations, à laquelle s'ajoute la diffusion de micro médias engagés⁴⁴³.

Les exilés chiliens refusent que cet argent leur revienne car ils se sentent déjà coupables de ne pas être restés sur place pour se battre contre l'autoritarisme. C'est pourquoi, dans *T'es pas mort !*, le père de Lucas tient les propos suivants à son fils au moment de l'arrivée de la famille en France : « papa nous a dit [...] que les Français avaient un sens de la solidarité formidable mais qu'il fallait quand même qu'on se débrouille tout seul parce que l'argent que récoltaient les copains français c'était pour envoyer aux camarades qui étaient restés au Chili. Et si on nous donnait tout l'argent à nous ici, le fascisme et les tortures ne finiraient jamais là-bas »⁴⁴⁴. Le poète Waldo Rojas exprime également ce sentiment de culpabilité dans « *Verano de exilio* »⁴⁴⁵ : « mon corps [...] ne sait plus accepter la honte d'être sain et sauf ». D'ailleurs, le sentiment de honte expérimenté par certains Chiliens réfugiés en France, à l'image des

⁴³⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 149.

⁴⁴⁰ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 97.

⁴⁴¹ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 44.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 64.

⁴⁴³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 148.

⁴⁴⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 23.

⁴⁴⁵ Waldo Rojas, « *Verano de exilio* », Annexe 2, p. 200.

parents de Lucas, contamine le narrateur de *T'es pas mort !* lui-même lorsqu'il fait la quête lors de la manifestation de solidarité envers le Chili et qu'il aperçoit Édith au milieu de la foule : « Je suis resté paralysé avec mon tronc à la main et de l'autre j'aurais voulu pouvoir le cacher parce que jamais je n'aurais eu l'idée de demander de l'argent pour le Chili à mes copains de classe »⁴⁴⁶.

Faire la quête apparaît comme un recours plus ou moins humiliant pour cet adolescent exilé dans la mesure où il n'est jamais aisé de demander l'aide financière d'autrui dans une situation de détresse où aucune autre solution ne semble envisageable. Des Français s'associent donc aux Chiliens pour les aider à nourrir la lutte, comme cela est le cas de celui qui préside le meeting dans *T'es pas mort !*. Lucas explique que ce dernier « a attrapé le micro et a dit que c'était très bien de crier « Solidarité internationale » mais voir un peu maintenant si ça allait se concrétiser dans la quête »⁴⁴⁷. D'ailleurs « André (il s'appelle) n'a qu'une idée en tête, ramasser des sous pour la Résistance et, entre deux blagues, il en fait rentrer pas mal ». Le personnage éphémère d'André représente donc la mobilisation et la solidarité française pour la cause chilienne, l'entraide entre deux nations réunies pour une même lutte.

Unir ses forces contre la violation des droits de l'homme est finalement l'aspiration qui se dessine dans l'action de soutien en faveur de la cause chilienne élaborée dans le pays d'accueil. Si la mobilisation a été sans précédents au lendemain de l'annonce du putsch au Chili, a-t-elle réussi à se maintenir comme tel avec l'installation de la dictature dans le temps et, par conséquent, celle de l'exil ?

⁴⁴⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 56.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 55.

Chapitre 3

Vers d'autres formes de soutien

Avec la prolongation de l'exil et dix-sept années de bannissement de leur propre pays, d'autres formes de soutien ont progressivement remplacé la ferveur initiale envers les Chiliens. Si la solidarité s'est essoufflée ou élargie en direction de l'ensemble des pays latino-américains, plusieurs facteurs sont à mettre en cause, qu'ils soient d'ordres politique, social ou psychologique. L'expérience de l'émigration chilienne a également entraîné la rencontre entre des individus qui partagent les mêmes luttes, les mêmes rêves, et qui ont pu faire le choix de l'entraide. La lutte pour dénoncer la junte militaire chilienne a finalement investi le domaine artistique qui, par des productions culturelles variées, soutient la cause chilienne en mêlant art et politique.

A) D'un soutien spécifiquement chilien à l'élargissement du domaine d'action

Nous avons vu précédemment que l'écho rencontré par le coup d'État en France a été impulsé par le débat sur les voies du passage au socialisme, ouvertes par la progression de l'Union de la gauche lors des élections législatives du mois de mars 1973, ainsi que par l'approche de la succession à la présidence de la République, et grâce au développement des luttes dans des entreprises comme chez LIP entre 1973 et 1976 ou LARZAC à partir de 1971. Cependant, l'échec du candidat de l'Union de la gauche, François Mitterrand, lors des élections présidentielles de 1974, auquel s'ajoutent les premiers signes d'une menace de crise économique, déplacent les débats politiques vers d'autres questions. On passe de celle d'un éventuel passage au socialisme à des préoccupations d'une part plus matérielles, telles que la défense du revenu ou la garantie de l'emploi, et davantage tournées vers le national, d'autre part⁴⁴⁸.

Force est de constater que l'engouement révolutionnaire, hérité du mouvement contestataire de mai 1968, n'a pas permis aux partis d'extrême gauche de percer sur le plan électoral. En 1974, l'éclatement du PSU symbolise la permanence des querelles au sein de la

⁴⁴⁸ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 41.

gauche française. Cette même année, au Chili, meurt le secrétaire général du MIR, Miguel Enriquez. Cette nouvelle anéantit la conviction selon laquelle une résistance armée au Chili existe⁴⁴⁹. En étudiant notamment les tracts des partis et des associations lyonnaises, Claire Deverine constate donc que le travail de soutien envers le Chili dépend beaucoup de la réalité politique française. Dès lors, l'émotion suscitée en France au lendemain du coup d'État devient rapidement insuffisante pour qu'une importante mobilisation en faveur de la cause chilienne soit maintenue⁴⁵⁰. Du fait de la coordination politique qui tend rapidement à disparaître, le mouvement de multiplication des Comités de Soutien à la Lutte Révolutionnaire du Peuple Chilien s'essouffle très vite⁴⁵¹, même si la mobilisation se maintient sur le plan local dans le cas de Lyon grâce à un important travail d'information effectué par les partis de gauche et les comités de soutien⁴⁵².

L'année 1978 est une année rupture sur le plan politique, que ce soit au Chili, date à laquelle le régime pinochétiste est institutionnalisé à la suite d'une consultation nationale, ou que ce soit en France, où l'Union de la gauche prend fin à la suite des élections législatives du mois de mars. Cela conduit à la réapparition de tensions entre le Parti socialiste et le Parti communiste dans la mesure où le Programme commun ne profite pas au Parti communiste. À partir du moment où le secrétaire général du Parti communiste, Georges Marchais, officialise la rupture de l'alliance entre les deux « frères ennemis », l'idéalisation de la période de l'Unité populaire chilienne, précédemment érigée en modèle par la gauche française, prend fin⁴⁵³. Progressivement la solidarité se consume, à partir du moment où les partis politiques et les syndicats, actifs entre 1973 et 1978, se désinvestissent de la question chilienne. Après l'éclatement de l'Union de la gauche française, le pôle extrême a tendance à se démobiliser dans l'élaboration des campagnes sur le Chili.

Ces événements modifient la problématique de soutien depuis le pays d'accueil. Côté français, un travail de redéfinition de cette problématique se met en place, et laisse apparaître une volonté d'élargir le travail vers les autres pays latino-américains touchés par des dictatures. C'est ce qui se dégage de la réunion des comités de solidarité avec le Chili qui se déroule à Aix-en-Provence au mois de juin 1978 afin de débattre de l'aide concrète à la résistance chilienne

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 64.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 80.

et de sa place dans les perspectives de soutien⁴⁵⁴. À partir de cette date également, le travail de soutien change d'orientation et se dirige vers des actions de solidarité qui superposent au soutien politique une aide humanitaire, destinée à soulager directement la population chilienne⁴⁵⁵. Du fait également des événements mondiaux et de l'installation de la dictature dans le temps, la problématique chilienne s'est essoufflée, et la question sud-est asiatique est passée au premier rang des préoccupations. La durée de l'exil influence aussi la performance de l'action des réfugiés qui, efficace au cours des cinq premières années, tend à s'essouffler du fait de la lassitude de ceux qui la portent⁴⁵⁶.

L'éloignement et les discours des partis politiques au cours de l'exil ont amené les réfugiés chiliens à figer, mystifier l'image du Chili en référence à l'effervescence révolutionnaire des années 1970-1973. Les militants idéalisent l'expérience chilienne et la présentent alors comme un modèle pour l'Amérique latine⁴⁵⁷. Or, l'arrivée de réfugiés chiliens en France pour des raisons davantage économiques à partir de 1978, tout comme l'institutionnalisation du régime pinochétiste, ont eu pour conséquence d'ébranler les espoirs des militants exilés face à leur image d'un Chili « idéal ». Le vote de la nouvelle constitution chilienne en septembre 1980 met fin à leurs illusions et leur fait prendre conscience de leur incompréhension face à la nouvelle situation chilienne⁴⁵⁸. Plus d'une dizaine d'années après le coup d'État militaire, l'engagement politique ne marque d'ailleurs plus autant le quotidien des Chiliens installés en France, ni leur sentiment d'appartenance communautaire⁴⁵⁹. Le traumatisme lié au renversement de la démocratie et ses conséquences, ajouté au sentiment de culpabilité d'être en vie loin du Chili alors que d'autres subissent ou combattent la dictature sur place, ont amené beaucoup de réfugiés chiliens de France à se consacrer exclusivement au travail politique, au point de mettre leur vie personnelle entre parenthèses, tout au moins jusqu'à la rupture de 1978⁴⁶⁰.

B) La solidarité entre exilés : des luttes communes

Une solidarité naît également entre les exilés installés en France, qu'ils soient ou non de la même nationalité. Les premiers amis du narrateur de *T'es pas mort !* sont deux enfants grecs

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 81.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 82.

⁴⁵⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 149.

⁴⁵⁷ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 74.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁵⁹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 181.

⁴⁶⁰ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 75.

du même âge que Lucas et son frère. Homère et Socrate Koumidès sont présentés comme des personnages essentiels dans l'acclimatation du jeune réfugié chilien à la France : « Ils m'ont invité chez eux, ils m'ont appris à boire du vin et à danser comme Zorba, et, ce qui me manquait le plus, ils m'ont appris le français »⁴⁶¹. Ces propos traduisent d'abord une solidarité sociale. On retrouve cette dernière dans la pièce d'Oscar Castro qui met en scène la solidarité des amis chiliens de Vitu envers le nouvel arrivant de leur pays natal, Mateluna. Tout comme Homère et Socrate ont aidé Lucas à apprendre la langue du pays d'accueil, le comédien n°6 de la pièce inventée par Vitu se propose d'aider Mateluna « avec le français » et de l'accompagner pour les papiers⁴⁶².

C'est également une solidarité matérielle qui est mise en avant dans les œuvres étudiées. Alors que l'adolescent de *T'es pas mort !* raconte le déroulement d'un dîner auquel ses parents ont été invités par ceux d'Homère et Socrate, il explique que sa famille ne possède pas grand-chose ; c'est pourquoi « les Koumidès ont dit à [ses] parents qu'ils n'avaient qu'à emporter ce qu'ils voulaient de chez eux, même s'il n'y avait pas grand-chose », soit des beaux tapis tissés par M^{me} Koumidès et la « grosse veste doublée mouton » d'Homère pour le narrateur⁴⁶³. Dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, face à la détresse de Mateluna qui n'a pas pu contacter sa femme restée au Chili depuis qu'il est arrivé en France, les comédiens de la troupe de Vitu se cotisent afin de réunir les cent francs nécessaires aux trois minutes d'appel de la France au Chili⁴⁶⁴. Mais après l'appel passé à Sonia, le personnage de Mateluna est encore plus dévasté et, pour lui alléger un peu l'existence, les autres comédiens lui viennent matériellement en aide afin qu'il puisse s'installer en France avec le minimum vital. S'ils ne peuvent rien faire pour reconforter moralement Mateluna de son départ en exil, loin des siens, ils peuvent au moins essayer de lui faciliter son arrivée en France et lui cèdent ainsi un réfrigérateur, un matelas mousse, trois chaises et un camping-gaz⁴⁶⁵.

La solidarité entre exilés est enfin politique. L'exil est vécu comme un phénomène collectif, notamment à cause de la militance et de l'effervescence sociale ressentie au cours de la période de l'Unité populaire⁴⁶⁶, que ce soit au Chili ou ailleurs dans le monde. Cette « culture de l'exil » est entretenue à travers les nombreuses actions partisans, solidaires ou artistiques⁴⁶⁷.

⁴⁶¹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 18.

⁴⁶² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 33.

⁴⁶³ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 22.

⁴⁶⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 32.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁶⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 111.

⁴⁶⁷ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 96.

À ce titre, la famille Koumidès a emmené le narrateur de *T'es pas mort !* au « théâtre » pour une manifestation de solidarité envers la cause grecque. Lucas participe ainsi à la quête avec Homère « pour aider les gens en Grèce »⁴⁶⁸, tout comme il fait la quête lors de la manifestation pour la cause chilienne à la Mutualité à Paris. La solidarité politique entre exilés se traduit ici par une imbrication des luttes contre des dictatures. Si le Chili connaît l'instauration d'un régime militaire après le coup d'État du 11 septembre 1973, la Grèce vit sous une dictature militaire depuis l'instauration de cette dernière le 21 avril 1967, soit cinq ans auparavant. C'est pourquoi le père Koumidès énonce devant Lucas un « *Venceremos* »⁴⁶⁹, pour signifier que les luttes grecque et chilienne sont communes. Le fait qu'un personnage de nationalité grecque prononce ce slogan en espagnol lors d'une manifestation grecque traduit la solidarité qui a pu s'instaurer en France entre les exilés chiliens et les réfugiés grecs. Depuis l'instauration du gouvernement de la « dictature des colonels », les partis sont interdits en Grèce, les militants de gauche et de centre-gauche sont emprisonnés, clandestins ou exilés. Si la victoire de l'Unité populaire a suscité peu d'intérêt dans une Grèce déjà sous le joug des militaires, le coup d'État a engendré un ample mouvement de solidarité qui passe par la presse clandestine grecque et les quotidiens progressistes autorisés⁴⁷⁰.

Cette solidarité envers le Chili née en Grèce, Antonio Skármeta la transpose dans son roman sur le territoire français, à travers les personnages grecs de la famille Koumidès. L'auteur renverse cette image de solidarité de la Grèce envers le Chili dans les pages suivantes, au cours d'une scène où le père de Lucas demande à son fils confirmation de ce qu'il a compris des paroles prononcées sur les ondes de la radio qu'il est en train d'écouter. Les Chiliens apprennent ainsi que « les fascistes grecs ils se sont fait la malle »⁴⁷¹. L'idée de solidarité des Chiliens envers les Grecs se traduit donc ici d'une part à travers l'intérêt porté aux nouvelles apportées par la radio concernant la Grèce, mais surtout à travers la réjouissance que cela procure au père de Lucas, au point que ce dernier demande à son fils « qu'est-ce que t'attends pour fêter ça avec ton papa ? ». Le désir de voir les dictatures grecque et chilienne renversées, accompagné par l'espoir du retour dans le pays natal, sont un autre point commun des luttes des exilés de ces deux pays pourtant bien éloignés. L'amitié entre Lucas et des adolescents grecs prend l'aspect

⁴⁶⁸ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 18.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁷⁰ Eugénie PALIERAKI, « "Le Chili est proche". Les mouvements antidictatoriaux grecs et les Septembres chiliens », in *Monde(s)*, n° 8, 2015/2, p. 46. Disponible sur : <http://cairn.info/revue-mondes-2015-2-page-45.htm>.

⁴⁷¹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 19.

d'une relation solidaire entre des individus opprimés qui, malgré leurs origines différentes, partagent des expériences de vie semblables⁴⁷².

Outre le retentissement de la chute de l'Unité populaire chilienne en Grèce, le choix fait par Antonio Skármeta d'instaurer dans son récit des personnages de nationalité grecque n'apparaît nullement anodin si l'on considère les points communs qui existent entre le Chili et la Grèce des années 1960-1970. Dans les deux cas, c'est un coup d'État militaire qui a instauré une dictature autoritaire. Dans la nuit du 21 avril 1967, des chars de l'armée grecque ont envahi Athènes et les militaires, parmi lesquels le colonel Georges Papadópoulos, le colonel Nicolas Makarezos et le général Stylianos Pattakos, ont pris la tête du pouvoir, pour imposer la « dictature des colonels »⁴⁷³. Dans les deux pays, l'action violente de ces militaires, qui ont immédiatement suspendu les articles de la constitution grecque relatifs aux droits de l'homme et qui ont arrêté les principaux responsables politiques du pays, est justifiée par l'imminence d'une menace communiste. Dans les deux cas, les spécialistes ont mis en avant le rôle des États-Unis et de la CIA dans la fomentation d'un coup d'État dans un contexte de Guerre Froide. La Grèce occupait une position stratégique dans le rapport de force entre les États-Unis et l'URSS : appartenant au bloc de l'ouest, elle se situait à proximité des voisins de l'est, mais aussi près d'une zone d'opposition entre les deux grands, le Proche-Orient. Dans les deux cas, le gouvernement américain de Nixon décida d'un embargo, dès le mois de mai 1967 pour la livraison d'armes en Grèce. Dans les deux pays, un militaire prit le contrôle du pays et se fit élire président. Le 29 juillet 1973, le régime dictatorial organisa un plébiscite qui aboutit à l'abolition de la monarchie et à la proclamation de la République, dont Geórgios Papadópoulos prit le titre de président. Mais le 25 novembre 1973, « Papadópoulos avait été renversé »⁴⁷⁴, comme l'explique le narrateur de *T'es pas mort !* à son ami Édith.

C) Le militantisme à travers l'art

La population chilienne réfugiée en France a donc inscrit son expérience de l'exil dans un intense travail politique, mais aussi culturel. Cela a été permis par sa composition sociologique, autrement dit des intellectuels, des cadres politiques ou des individus issus de la bourgeoisie chilienne, mais aussi par l'accueil favorable réservé par la France et par son élan

⁴⁷²http://los carreradeschile.com/material/lenguaje/lecturas%202015/Lecturas%20primero%20medio%202015/No%20pas%F3%20nada_Antonio%20Sk%Elrmeta_ABRIL.pdf, p. 68.

⁴⁷³ Corinne TALON, « La dictature des colonels en Grèce, 1967-1974. Les enjeux géostratégiques », in « Conflits et mémoires dans les Balkans », *Cahiers balkaniques*, n° 38-39, 2011, p. 379-402. Disponible sur : <http://ceb.revues.org/1105>.

⁴⁷⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 20.

de solidarité. Les exilés chiliens ont été productifs dans bien des domaines, que ce soit la littérature ou la production scientifique⁴⁷⁵. Dans cette production culturelle des Chiliens en France, les micro-médias des partis politiques ont représenté la première étape. Entre 1976 et 1979, le Parti communiste chilien publie la revue *Canto libre*, puis participe à la fondation de la revue *Araucaria*⁴⁷⁶. Des centaines d'autres revues auraient été créées par l'exil chilien dans le monde entier⁴⁷⁷. D'autant plus étant donné la situation d'*apagón* culturel qui mine le domaine artistique et universitaire chilien, la culture devient un élément de la lutte politique. Qu'ils soient poètes, romanciers, musiciens, dramaturges, scientifiques, académiciens, nombreux militent auprès des partis de gauche⁴⁷⁸. C'est d'abord à travers le cinéma que les créateurs chiliens coordonnent leur action à la fois culturelle et militante. Avec *Dialogos de exiliados*, le cinéaste Raúl Ruiz utilise pour la première fois son art comme un outil politique alors qu'il affirme que le cinéma n'a jamais servi à cela au Chili⁴⁷⁹. L'exil bouleverse donc également les habitudes artistiques. De nombreux auteurs, chanteurs ou compositeurs ont eux aussi pris le chemin de la France, comme Isabel et Angel Parra, Patricio Manns, le groupe Quilapayún... Tout en poursuivant leur activité artistique à Paris ou ailleurs, chacun d'entre eux collabore aux manifestations de solidarité avec le peuple chilien organisées en France⁴⁸⁰. La production de l'exil chilien s'est surtout centrée sur les événements du Chili et s'est donnée une triple mission : informer, dénoncer et fournir une aide à ceux restés sur place⁴⁸¹. Des artistes engagés français se sont joints à eux et ont profité de leur notoriété pour aborder la question chilienne. Ce fut le cas de Jean Ferrat par exemple, de Pierre Perret et des Béruriers Noirs⁴⁸². Côté art dramatique, c'est la troupe d'Hugo Pertier qui est solidaire de la cause chilienne.

Si la visée de ces différentes productions est certes informative, il s'agit également d'élaborer une stratégie de résistance face au pouvoir du régime militaire, tout en manifestant sa solidarité internationale envers la population chilienne. Finalement, sensibiliser l'opinion publique et les autorités internationales afin que la dictature cesse et que les exilés chiliens puissent retourner dans leur pays, tel est le but de ces productions⁴⁸³. Instruire la population française au sujet de la situation politique chilienne et dénoncer ce qu'il se passe dans leur pays

⁴⁷⁵ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 140.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁷⁷ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 97.

⁴⁷⁸ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 144.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 154.

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 143.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 147.

⁴⁸² *Ibid.*, p. 159.

⁴⁸³ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 97.

d'origine sont les objectifs de la pièce imaginée par Vitu dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*. Vitu explique ainsi à son ami les ressorts artistiques de sa pièce : « je crois que c'est une bonne idée d'associer Richard III et Peñaloza, tu sais pourquoi Mateluna ? Parce que les Français sont très cartésiens et j'ai peur qu'ils ne nous saisissent pas bien, qu'ils ne comprennent pas »⁴⁸⁴. L'adjectif « cartésien » qui sert à caractériser les Français fait écho à la raison dont a précédemment parlé le personnage du Général lors de la répétition de la pièce. Ainsi, étant donné que les Français croient en la raison, et que le discours du Général prône la raison, Vitu craindrait que les Français tombent dans le piège du Général, celui de véhiculer l'image d'un régime bon et bienfaisant. L'analogie entre Richard III et Peñaloza - personnages dont le point commun est la position tyrannique à la tête de leurs États respectifs - dont parle Vitu, apparaît donc comme une technique de propagande culturelle pour dénoncer le régime pinochétiste. Elle suggère également la manière dont les exilés chiliens opposés à Pinochet imaginent la suite de l'histoire de leur pays dans la mesure où la pièce de Shakespeare met en scène l'ascension de Richard III mais également sa chute brutale après la bataille de Bosworth remportée par le futur Henri VII d'Angleterre. Le metteur en scène fait d'ailleurs explicitement part de la fin qu'il a imaginé pour sa pièce : « le dictateur va se transformer et va commettre de plus en plus de crimes pour se maintenir au pouvoir, et il deviendra fou... »⁴⁸⁵.

Les caricatures publiées dans la presse française à la suite du coup d'État au Chili sont une autre expression artistique qui a fortement participé à la diabolisation du régime pinochétiste. Le dessinateur Plantu a fait d'Augusto Pinochet un général à l'allure débonnaire qui porte une paire de lunettes noires et une moustache. Devenu un personnage allégorique, il incarne depuis les dictateurs ou les responsables de violation des droits de l'homme du monde entier⁴⁸⁶. Les dernières pages du roman d'Antonio Skármeta orientent également l'œuvre vers une démarche à la fois informative, dénonciatrice et porteuse d'espoir. Car si elle se clôt sur l'image, simple en apparence, de la réconciliation entre deux adolescents de nationalité différente - une image qui peut d'ailleurs suggérer un éventuel début d'intégration - , s'y ajoute celle d'une lutte commune contre Pinochet et sa dictature à travers les propos de Michel qui demande au narrateur « s'il pouvait faire quelque chose pour emmerder Pinochet »⁴⁸⁷, ainsi qu'à travers l'évocation de sa participation à une réunion France-Chili. Le tiret qui sépare les noms

⁴⁸⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 31.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁸⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 160.

⁴⁸⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 87-88.

des deux pays traduit à lui seul ce nouveau lien et cette solidarité internationale. Toutefois, la réalité chilienne, à partir de l'année 1973, a été tellement dure et traumatique, qu'il est parfois difficile de la dire ou de la reproduire artistiquement. Face à la mise en scène par le personnage de Vitu de la figure d'un horrible Général nommé Peñaloza, Mateluna ne peut comparer la fiction à la réalité car ce « dictateur ne ressemble en rien au dictateur de là-bas »⁴⁸⁸. Cette remarque faite par le personnage principal de la pièce d'Oscar Castro souligne le caractère horrible et indicible, inimitable, des événements récents chiliens.

Si la production culturelle dénonce la dictature et ses exactions, c'est d'abord pour participer au mouvement de lutte et de soutien orchestré en France en faveur de la cause chilienne, mais aussi pour relancer cette dynamique solidaire qui tend à s'essouffler dans le contexte de la naissance de nouveaux débats nationaux et internationaux. Plus d'une centaine de représentations de *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* ont lieu en France à la suite de la création de la pièce par la troupe du théâtre Aleph en 1979-1980, alors que le général Augusto Pinochet et sa dictature ont toujours la main mise sur cette terre du bout du monde. Le général Peñaloza est un sympathique personnage de théâtre musical latino-américain et le lecteur-spectateur de ce théâtre subversif accepte de rire de ce qui devrait lui faire honte.

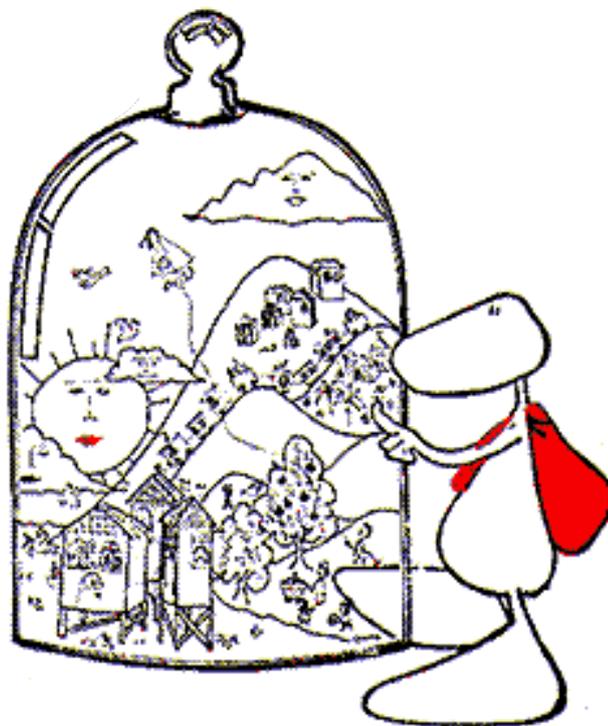
⁴⁸⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 34.

Démystifiée et ironisée chez Oscar Castro avec *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza*, admirée et chantée par le narrateur d'Antonio Skármeta dans *T'es pas mort !*, fraternelle et universelle dans les poèmes de la diaspora : l'expression des solidarités est au premier plan des récits sur l'exil chilien en France. Nous avons vu l'accueil favorable que la France a réservé à cette population venue d'ailleurs, au point même d'idéaliser pour un temps le combat politique qu'elle exporte dans une gauche pleine d'espoir. Mais, malgré la lutte solidaire multidimensionnelle contre l'autoritarisme et pour la liberté, le régime dictatorial chilien persiste pendant dix-sept ans.

Dix-sept longues années au cours desquelles il faut bien parvenir à vivre dans un ailleurs souvent incompréhensible. La confrontation avec une nouvelle réalité, celle de la terre d'accueil, inhérente à l'expérience de l'exil, est dépeinte dans tous les témoignages. Il s'agit ainsi d'examiner le type de barrières qui ont pu se dresser lors de l'arrivée des réfugiés chiliens sur le sol français afin de comprendre à quel genre de difficultés ils ont dû faire face pour vivre, libre, ailleurs.

PARTIE IV

*Des premières difficultés à une lente
insertion : les barrières dressées dans
le récit-parcours des Chiliens de France*



Dessin extrait de l'affiche « *El derecho a vivir en mi tierra* » (« Le droit de vivre dans ma terre »), créée par le Comité Pro-Retorno de Exiliados, fond du Musée de la Mémoire et des Droits Humains de Santiago du Chili.

Disponible sur : <http://www.archivomuseodelamemoria.cl/index.php/176177;isad>.

Le phénomène migratoire du Chili vers la France après l'événement du 11 septembre chilien permet aussi d'aborder et d'expliquer la dialectique de la rencontre des exilés originaires d'une société sud-américaine avec une société européenne. Il s'agit dès lors de se demander comment cette rencontre se déroule, par quels intermédiaires et de quelle manière cette confrontation à un nouvel environnement est vécue et traduite.

Du Chili à la France, c'est d'abord la langue dans laquelle les individus s'expriment qui n'est plus la même et dresse une frontière linguistique entre les réfugiés chiliens et les habitants du pays d'accueil, leurs institutions et leurs médias. L'exil bouleverse aussi obligatoirement la réalité socioprofessionnelle des individus dans une société d'accueil où tout est à reconstruire à l'âge adulte. Il s'agira donc ensuite d'examiner la façon dont les Chiliens exilés en France survivent matériellement au changement des réalités économiques et à une réinstallation progressive au sein d'une autre société. Finalement, nous constaterons que la confrontation avec la société d'accueil se fait d'abord pour des questions d'ordre administratif ; des questions que les réfugiés chiliens doivent obligatoirement aborder pour vivre en France.

Chapitre 1

La barrière de la langue : un thème central

« ¿ Soy ? », « Suis-je ? », « Am I ? »⁴⁸⁹ : la perte d'un pays, c'est également la perte d'une identité linguistique. L'interrogation devient l'un des traits distinctifs de l'écriture poétique de la diaspora. Elle constitue une preuve de la désorientation des sujets propulsés dans un monde qui n'est pas le leur⁴⁹⁰. Dans ce « Poème à trois rythmes », la voix poétique de Luis del Río Donoso recherche un langage par lequel s'exprimer. S'il pose en trois langues différentes - l'espagnol, le français et l'anglais - la question existentielle analysée par Descartes, c'est pour exprimer le déracinement subi par le poète-narrateur, perdu, au point qu'il ne sache plus quelle langue parler. C'est ici la langue, à défaut de la terre, qui tient lieu d'identité.

La méconnaissance du français de la part des réfugiés chiliens qui arrivent en France à partir de l'année 1973 constitue un handicap majeur dans des domaines divers de leur existence « exilique » et les conduit souvent à une situation de marginalisation dans le pays d'accueil. Cette ignorance de la langue de la terre d'asile génère également des situations qui infantilisent les exilés chiliens, lesquels nourrissent dès lors un sentiment de honte devant le peu d'autonomie qu'ils possèdent en France en comparaison de celle qu'ils avaient au Chili. Finalement, l'apprentissage du français afin de s'insérer progressivement dans la société d'accueil apparaît indispensable et il s'agit de voir comment cet apprentissage s'est déroulé et se traduit dans les œuvres étudiées.

A) Méconnaître le français : marginalisation et handicaps divers

Le refus de la langue de l'autre peut être une autre expression typique du refus de l'exil⁴⁹¹. En effet, les chercheurs, notamment Nicolas Prognon, ont remarqué que le « syndrome de l'exil » a souvent entraîné un refus de tout ce qui se rapprochait de la France, et en premier lieu, d'avoir à apprendre la langue⁴⁹². À cela on peut avancer plusieurs explications. Tout d'abord, pour certains, la nécessité d'apprendre la langue pouvait apparaître moins grande car,

⁴⁸⁹ Luis DEL RIO-DONOSO, « Poème à trois rythmes », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 82.

⁴⁹⁰ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990) », in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 141. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁴⁹¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 112.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 104.

regroupés dans des centres d'hébergement, les Chiliens pouvaient continuer de communiquer en espagnol entre eux. Toutefois, cette attitude était un obstacle majeur au processus d'intégration. Apprendre le français pouvait aussi être considéré, du point de vue de certains réfugiés, comme un renoncement à leur identité⁴⁹³. Enfin, l'acquisition d'une nouvelle langue totalement inconnue n'était pas sans difficulté, surtout lorsqu'il s'agit de reprendre des cours à un âge adulte.

L'incompréhension de la langue du pays dans lequel on vit devient pourtant immédiatement un handicap important, notamment pour des personnes qui ont besoin de s'informer de la situation politique du Chili, pour des personnes qui sont pour nombre d'entre elles militants et pour qui la communication orale représente un outil majeur d'expression. Dans ces conditions, il est difficile d'établir un dialogue, difficile de s'expliquer, difficile de défendre ses positions⁴⁹⁴. Lors d'un meeting organisé à la Mutualité à Paris afin de commémorer l'anniversaire de septembre, c'est le père de Lucas qui fait le discours mais « on lui avait tout de même donné une traductrice »⁴⁹⁵ car la barrière de la langue, là encore, se dresse lorsqu'il s'agit de combattre la dictature pinochétiste depuis l'extérieur et de rechercher l'aide des habitants du pays d'accueil.

Si c'est au niveau politique que l'ignorance de la langue française peut poser problème, elle sème aussi des embûches dans le bon déroulement de la vie personnelle, voire intime, des réfugiés. Le narrateur-adolescent de *T'es pas mort !* est amoureux d'une de ses camarades de classe, une certaine Edith. Lorsqu'il évoque ce pan intime de son parcours en France, le lecteur pense qu'il va entrer dans le récit d'une histoire d'amour mais le problème de la langue vient une fois de plus tout gâcher : « Je pense à des trucs que j'aimerais lui dire quand je la reverrai et à bien les tourner en français. Je regarde dans le dico comment ça s'écrit et comment ça se prononce. Il faut que j'apprenne à dire en français des trucs chouettes à Édith. »⁴⁹⁶, explique Lucas. Méconnaître le français empêche finalement de mener à bien ses activités quotidiennes. Le père de Lucas est par exemple obligé de lire son journal avec le dictionnaire⁴⁹⁷.

⁴⁹³ Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 69.

⁴⁹⁴ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 134.

⁴⁹⁵ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 54.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 14.

B) Infantilisation et sentiment de honte : les conséquences d'une barrière linguistique

Sur le plan culturel, l'exil signifie aussi la perte de la parole dans la mesure où la majorité des Chiliens qui ont quitté leur terre natale ne connaissaient pas les langues des pays d'accueil⁴⁹⁸. Avant le départ du Chili, seule une minorité aisée et éclairée maniait le français⁴⁹⁹. Pourtant, la langue apparaît comme un outil de communication indispensable, sans lequel l'exilé se trouve marginalisé. Davantage encore que marginalisé, il est infantilisé, comme pour Nancy Huston qui pose le problème de l'exil comme un fait de langage : « À l'étranger, on est enfant à nouveau, et dans le pire sens du terme : infantilisé. Réduit à l'*infans*, c'est-à-dire au silence ; privé de parole. »⁵⁰⁰.

Cette infantilisation, on la retrouve dans le personnage du père de Lucas dans le récit de *T'es pas mort !* qui « faisait ses exercices de français et se concentrait sur des phrases débiles comme : " M. Dupont a acheté une carte routière et une carte de métro." Alors [son] père devait se poser la question : " Qui a acheté une carte routière ? " ; et il répondait : " C'est M. Dupont qui a acheté une carte routière... ". »⁵⁰¹. Ces exercices de langue française auxquels se livre le père du narrateur sont ceux que l'on donnerait à de jeunes enfants. L'adjectif « débile » utilisé par le narrateur pour les qualifier révèle le décalage que crée l'exil par rapport aux logiques habituelles : c'est lui l'enfant, et pourtant c'est lui qui domine la situation, comme le ferait normalement un père ou une mère, alors qu'à l'inverse ses parents sont dépendants de lui, comme le souligne notamment le rapport de la famille avec le téléphone. Finalement, cet adjectif souligne à la fois le caractère infantile de celui qui est ignorant et à qui il faut tout apprendre, ainsi que le sentiment de honte ; un sentiment expérimenté par les parents de Lucas : « Quand je n'étais pas à la maison, papa et maman laissaient sonner parce qu'ils avaient honte de répondre. »⁵⁰².

La honte n'est toutefois pas seulement ressentie par les personnages adultes de *T'es pas mort !* ; Lucas, lui aussi, au début de l'exil, se retrouve confronté à la barrière de la langue à l'école. Le narrateur reprend l'adjectif « débile » pour caractériser l'attitude des enfants exilés

⁴⁹⁸ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 134.

⁴⁹⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, 2002, p. 105.

⁵⁰⁰ Nancy HUSTON, citée par Albert BENSOUSSAN, « Littératures de l'exil », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 octobre 2015. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/litteratures-de-l-exil/>.

⁵⁰¹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 64-65.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 11.

face à leurs camarades français : « Les types de l'école étaient gentils au fond et ils venaient nous poser des questions, mais nous, la seule chose qu'on pouvait faire c'était sourire comme des débiles »⁵⁰³. Ce sentiment de malaise expérimenté par les exilés à leur arrivée en France est un thème repris par Oscar Castro dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* mais de façon plus dérisoire qu'honteuse, lors de l'initiation à la cuisine française par les Dames de la Charité, au sujet de laquelle Mateluna ironise : « Pardon Madame, mais pour le dîner, vous croyez qu'on va se comprendre. Je le dis seulement pour le problème de la langue »⁵⁰⁴.

Le mutisme engendré par l'exil est également mis en scène en poésie. La voix poétique de José Maria Memet se perd quant à elle « parmi les rires / et les salutations en français » qui surviennent au cours d'un dîner, au point d'affirmer qu' « on [lui] a ôté le droit de manger / le pain en castillan »⁵⁰⁵. L'opacité entre deux mondes linguistiques conduit également la poète-narrateur de « Bonne année » à un sentiment de honte : « Je reconnais la blessure / que je suis à cette table ». Dans « Conversations en Solitaire », Luis del Río Donoso la formule davantage comme une barrière que comme un sentiment de honte : « [...] J'ai écouté / toutes les voix étrangères, les langues et les gestes... / J'étais plus gestes que langue. / Tout mon corps devenait rythme pour m'expliquer, / pour dire d'où je venais... [...] Surpris, calmes, ils écoutaient, et généralement, / comprenaient... Je ne parlais pas, à ce moment-là, / leur langue : c'était le cœur qui parlait. »⁵⁰⁶. Le mime apparaît ici comme une langue plus universelle, unique moyen de se faire comprendre au début de l'exil - la situation récente symbolisée par l'expression « à ce moment-là » -, tout comme l'est l'émotion à travers l'image du cœur qui parle. L'utilisation du pronom « leur » pour attribuer la langue à un pays instaure une distinction très nette entre la langue du pays natal et celle du pays d'accueil, la France.

Même si « c'est [Lucas qui a] appris le français le premier dans la famille »⁵⁰⁷, le trouble causé par une situation stressante lui fait perdre la parole et montre la fragilité de l'apprentissage de la langue, son caractère récent, qui font que ce n'est pas encore un automatisme de parler français. Ainsi, lorsque le frère de Jean menace Lucas de lui faire la peau, le narrateur transcrit dans ses mots cette perte soudaine du langage et de nouveau le sentiment de honte, à travers

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁰⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 38.

⁵⁰⁵ José Maria MEMET, « Bonne année », Annexe 1, p. 198.

⁵⁰⁶ Luis DEL RIO-DONOSO, « Conversations en Solitaire », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 58.

⁵⁰⁷ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

une auto-qualification d'idiote : « Soudain j'avais oublié tout mon français. C'était comme au début quand je n'y comprenais rien et que je répétais oui, oui, comme un idiot. »⁵⁰⁸.

C) Apprendre le français : une nécessité

Si aucune œuvre étudiée n'y fait référence, les réfugiés chiliens ont en effet eu accès à des cours d'alphabétisation, gérés par la Cimade et subventionnés par le Fonds d'Action Sociale pour les travailleurs migrants (F. A. S.) sur un cycle de trois mois, soit 240 heures au total. Il apparaît que le succès de ces cours fut inégal dans la mesure où il existait un manque d'assiduité et de motivation des Chiliens de France. Toutefois, la Cimade constate qu'après un an d'exil, les réfugiés changent d'attitude à l'égard de cette aide linguistique, et ceux qui arrivent ensuite, d'une manière individuelle, sont plus rapidement demandeurs de cours, plus acharnés et constants⁵⁰⁹. En ce qui concerne le cas des réfugiés chiliens en Suisse, Claudio Bolzman remarque que, si certains n'ont pas pu suivre de cours, la plupart d'entre eux y ont eu droit, mais leur durée et leur qualité fut fort variable⁵¹⁰. Force est de constater qu'après plusieurs années d'exil, le niveau de français des réfugiés chiliens n'était pas très élevé. À part quelques exceptions dans la population étudiée par les sociologues et les historiens, l'accent était fort, les expressions directement empruntées de l'espagnol nombreuses et le débit verbal peu assuré⁵¹¹.

Cette insuffisance apparaît dans différentes situations mises en scène dans la pièce d'Oscar Castro. Lorsque les personnages de Mateluna et de Vitu sont ivres et veulent créer un nouvel ordre de chevalerie, Mateluna commence sa phrase en français et la termine par un mot espagnol parce qu'il n'a pas trouvé le terme correspondant dans la langue du pays d'accueil. Vitu, en France depuis deux ans déjà, en fait la remarque et explique à son ami, en en donnant une définition, comme à un enfant, que « la table *runra* » se dit table « ronde » en français⁵¹². Le même phénomène s'était déjà produit lorsque Mateluna avait précédemment essayé d'exprimer ses impressions au sujet de la pièce inventée par Vitu. Ne trouvant pas ses mots en français, il utilise une expression espagnole pour la qualifier : « Tu sais Vitu, je trouve la pièce "*como las huevas*" »⁵¹³ ; un commentaire qui contrarie le metteur en scène et entraîne un vif débat, écrit en espagnol, car la colère, comme la peur, fait oublier la langue du pays d'accueil.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 44.

⁵⁰⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 105.

⁵¹⁰ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 134.

⁵¹¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 106.

⁵¹² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 36.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 34.

L'apprentissage de la langue française par les réfugiés chiliens est donc aléatoire notamment du fait de leur âge au moment de leur arrivée dans le pays d'accueil⁵¹⁴. Dès les premières pages du roman d'Antonio Skármeta, cette difficulté est pointée du doigt. Le narrateur explique qu'aucun des membres de sa famille ne savait le français au moment de leur arrivée en France⁵¹⁵, comme cela était le cas de la grande majorité des réfugiés en provenance du Chili. « C'est moi qui ai appris le français le premier dans la famille »⁵¹⁶, dit Lucas. Cela s'explique par le fait qu'il est plus facile d'apprendre une nouvelle langue lorsque l'on est enfant ou adolescent comme Lucas, que lorsque l'on est parent ; même si l'on sait que le petit-frère du narrateur l'embête parce qu'« il ne comprend pas beaucoup le français. »⁵¹⁷. Au frein imposé par l'âge dans l'apprentissage du français s'ajoute celui de la subsistance et du manque de temps. À leur arrivée en France, les exilés doivent rapidement trouver un moyen de gagner de l'argent pour vivre. Ainsi « l'ennui avec [le père de Lucas] c'est qu'il passe toute la journée à donner des leçons en espagnol et évidemment il n'apprend pas beaucoup le français, alors chaque fois qu'on donne des nouvelles de l'Amérique latine à la télé il brame pour que [Lucas] aille les lui traduire. »⁵¹⁸.

D'ailleurs apprendre le français, Lucas dit que c'est « ce qui [lui] manquait le plus »⁵¹⁹. La forme superlative présente dans cette expression indique à quel degré la connaissance de la langue d'un pays est nécessaire pour s'y intégrer. Un des vecteurs pour l'apprentissage d'une nouvelle langue peut être la production culturelle d'un pays, notamment musicale. C'est parce qu'il est adolescent que Lucas connaît et utilise les radios portatives : « j'ai su bientôt toutes les paroles de tous les hit-parades de la semaine. C'est comme ça que j'ai appris mes premières phrases en français. Je me baladais boulevard des Italiens avec mon truc dans l'oreille et quand j'arrivais à attraper un mot au vol, j'ouvrais mon mini-dico de poche et je le répétais jusqu'à ce que je le retienne »⁵²⁰.

Ce sont ses deux camarades de classe grecs, Homère et Socrate Koumidès, qui lui ont cependant appris le français. L'école, en tant que lieu de sociabilité, facilite grandement l'apprentissage de la langue, et apparaît donc dans l'exil comme un vecteur d'intégration essentielle à un nouveau pays, à une nouvelle culture, avec toutes les activités qui en découlent.

⁵¹⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 106.

⁵¹⁵ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 8.

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 15.

⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 18.

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 27.

C'est en jouant au football pendant la récréation que le jeune personnage du roman d'Antonio Skármeta a commencé à apprendre le français. Les premiers mots qu'il mémorise sont « salaud », « ducon », « la vache »⁵²¹ : comme beaucoup d'enfants, le narrateur semble d'abord retenir les insultes du registre vulgaire français.

Que l'auteur ait choisi d'écrire « ducon » en un seul mot, et non en deux comme cela est la règle, rappelle encore une fois que le français n'est pas la langue maternelle de son personnage en cours d'apprentissage, comme l'indique le genre du roman. Antonio Skármeta utilise d'ailleurs ce procédé de reproduction typographique qui imite la langue parlée à plusieurs reprises dans l'œuvre, comme lorsque Lucas raconte qu'il va ramasser des cartons à « Prisunic »⁵²². La typographie même du mot révèle le fait que le français n'est pas la langue d'origine du narrateur et qu'il retranscrit littéralement le mot entendu à l'oral. Cet effet de style mis en place par l'auteur rend le récit davantage susceptible d'exprimer une réalité concrète, comme si c'était le narrateur lui-même qui écrivait son témoignage, en même temps que cela ajoute une pointe d'humour qui fait sourire le lecteur et lui rend l'adolescent sympathique.

La question du langage est donc centrale dans le « vécu exilique »⁵²³ des réfugiés chiliens qui arrivent en France à l'annonce de l'instauration d'un gouvernement dictatorial dans leur pays d'origine. À la frontière territoriale matérialisée entre le Chili et la France par un immense océan s'ajoute donc une frontière linguistique. Ainsi l'exilé devra se choisir un idiome propre pour raconter son parcours, comme Antonio Skármeta l'a mis en forme avec son narrateur adolescent, le jeune Lucas. La langue des réfugiés chiliens n'est alors ni celle d'avant, ni celle d'après ; c'est une troisième langue, celle de la réalité de l'exil⁵²⁴. Au-delà de la confrontation à une langue qui leur est souvent totalement étrangère, les Chiliens qui arrivent en France doivent également réenvisager leur devenir professionnel.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 16.

⁵²² *Ibid.*, p. 41.

⁵²³ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 35.

⁵²⁴ *Ibid.*, p. 36.

Chapitre 2

La question socioprofessionnelle

L'identité des exilés chiliens passe également par leur statut socioprofessionnel. Il s'agit ici de savoir quelles professions les Chiliens qui ont pris la direction de la France exerçaient dans leur pays d'origine avant l'instauration de la dictature militaire, quelles incidences cette dernière a eu sur l'exercice de certaines professions, et quelles professions exerce cette population à son arrivée en France, puis après quelques années d'installation. L'objectif de cette analyse est de pouvoir juger si les réfugiés se sont insérés dans des catégories socioprofessionnelles équivalentes en France, ou non.

L'émigration chilienne est d'abord celle d'une population active qui dessine des itinéraires socioprofessionnels divers. L'arrivée en France a forcément eu des conséquences sur ces itinéraires et il s'agit donc ensuite de connaître leur degré dans le cadre du marché du travail français. Finalement, on constatera que les difficultés socioprofessionnelles des réfugiés chiliens sont à relativiser dans la mesure où la solidarité française en faveur des Chiliens s'est aussi exercée dans le domaine socioprofessionnel.

A) Des intellectuels aux ouvriers : l'immigration d'une population active et hétérogène

C'est une population chilienne fortement active qui immigre dans l'Hexagone au lendemain du putsch du 11 septembre 1973. L'analyse d'un échantillon de cette population a pu remettre en cause l'image donnée par les réfugiés chiliens et par les grandes personnalités de cet exil, fortement véhiculée par les médias, qui laissait entrevoir une population d'intellectuels et d'artistes⁵²⁵.

S'il est vrai que les intellectuels ont bien été les plus nombreux à arriver en France au début de l'exil chilien alors que les ouvriers furent, eux, proportionnellement moins nombreux à immigrer dès les premières années de la dictature⁵²⁶, l'observation des professions exercées au Chili reflète une population d'appartenance socioprofessionnelle beaucoup plus mélangée,

⁵²⁵ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 48.

⁵²⁶ *Ibid.*, p. 50.

et dans laquelle on note l'importance de la catégorie socioprofessionnelle des ouvriers⁵²⁷. Finalement, autant d'ouvriers et d'employés subalternes que de cadres moyens et universitaires migrent vers la France⁵²⁸. Ce constat révèle donc que chaque catégorie socioprofessionnelle a été touchée par la répression au Chili. Dans la pièce d'Oscar Castro, le personnage de Vitu, un ami de Mateluna, représente cette catégorie socioprofessionnelle des cadres moyens avec son titre d' « ingénieur en construction navale »⁵²⁹.

Toutefois, les catégories socioprofessionnelles les plus touchées ont bien été les intellectuels car ils ont proportionnellement été les plus nombreux à arriver au début de l'exil, même si leur migration a ensuite progressivement diminuée les années suivantes. Cela s'explique d'une part par le fait que la répression mise en place par la Junte chilienne a, au départ, été massive, puis qu'elle est ensuite devenue plus sélective et organisée. D'autre part, les voix divergentes des intellectuels étaient considérées comme les plus dangereuses car elles représentaient une opposition politique idéologique contraire à celle du gouvernement récemment mis en place. C'est pourquoi la Junte s'est d'abord chargée de remplacer les universitaires de gauche par des personnes qui arpentaient les mêmes lignes politiques qu'elle⁵³⁰. Antonio Skármeta n'a donné à son histoire aucun cadre temporel. Si on ne sait pas si les parents du personnage principal de son roman sont arrivés à Paris au début de l'exil chilien ou plus tardivement, on connaît toutefois la profession qu'ils exerçaient au Chili ; ils étaient tous deux professeurs et ne reflètent donc qu'une des catégories socioprofessionnelles en exil⁵³¹. Enfin, si les flux d'ouvriers et d'employés ont davantage été secondaires dans la chronologie de l'exil, c'est peut-être parce qu'ils reflètent une autre logique migratoire que celle de l'exil politique. En effet, la difficile situation au Chili – perte d'emploi, hausse des prix, ... -, associée à l'espoir d'un avenir meilleur à l'étranger, ont incité certaines personnes, qui ne craignaient pas forcément de persécutions, à partir⁵³².

Les différentes œuvres que nous étudions ne représentent pas à elles seules toutes les catégories socioprofessionnelles de l'exil chilien installées en France. Si les poèmes n'abordent pas cette question davantage matérielle au profit de problèmes plus métaphysiques, le roman d'Antonio Skármeta et la pièce d'Oscar Castro n'oublient pas de mentionner, même

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 48.

⁵²⁸ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 97.

⁵²⁹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 27.

⁵³⁰ Alice MEDIGUE, *Mémoires latino-américaines... op. cit.*, p. 93.

⁵³¹ Antonio SKÁRMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

⁵³² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 50.

brièvement, cette problématique de l'exil chilien loin d'être doré, et dressent à l'inverse un portrait assez réaliste de ces catégories socioprofessionnelles dans la mesure où les deux auteurs ont choisi d'aborder cette question et de donner à leurs personnages une identité professionnelle qui témoigne d'une diversité dans les professions exercées par les exilés.

Il s'agit désormais de savoir si ces professions exercées au Chili sont les mêmes qui furent exercées en France durant la période d'exil, d'abord à travers l'étude générale des catégories socioprofessionnelles en exil, agrémentée ensuite par l'analyse de cas concrets présents dans *T'es pas mort !* et *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*.

B) Itinéraires socioprofessionnels des exilés : surclassement, équivalence ou déqualification ?

On peut affirmer que, globalement, une tendance à la déqualification a touché l'ensemble des catégories socioprofessionnelles de la population chilienne en France⁵³³. Cette tendance à la déqualification peut être expliquée par le biais de différents facteurs.

Premièrement, peu de qualifications étaient directement exportables du Chili à la France⁵³⁴. Plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus les professions sont protégées par des règles corporatistes comme pour les professions libérales, ou confrontent les migrants à des barrières de nationalité, tel que cela est le cas dans la fonction publique. En conséquence, les réfugiés sont, de manière générale, souvent victimes d'un déclassement par rapport à leur position antérieure⁵³⁵ ; même s'il existe un petit nombre de réfugiés chiliens qui a profité des largesses de certaines administrations, notamment pour exercer des emplois publics, sans pour autant disposer du statut de fonctionnaire. C'est dans le domaine de la santé que la déqualification a été la plus forte dans la mesure où l'accès aux professions de la santé est réglementé. Ainsi il n'existait pas d'équivalence des diplômes chiliens en France pour les médecins, les infirmières ou encore les psychologues ; ils n'ont pu exercer leur profession qu'après avoir repris un cycle d'étude⁵³⁶.

⁵³³ *Ibid.*, p. 52.

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 83.

⁵³⁵ Gérard NOIRIEL, *Population, immigration et identité nationale en France au XIX^{ème} siècle et au XX^{ème} siècle*, Paris, Hachette supérieure, coll. « Carré Histoire », 1992, p. 76.

⁵³⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 107.

Le contexte économique et social de la France à partir de 1974 à la suite du premier choc pétrolier a également pu aggraver la situation des Chiliens. Le chômage les touche encore plus que les Français car, en plus de la difficulté d'être un étranger qui ne maîtrise pas correctement le français, il existe une obligation administrative de présenter un contrat de travail pour obtenir le droit de travailler. Or, une fois ce contrat signé, les réfugiés chiliens doivent encore attendre quelques semaines ou plus pour pouvoir enfin se mettre au travail. Dans ce contexte général, les petits fonctionnaires de l'Unité populaire, moyennement formés, n'ont pu trouver d'emploi équivalent et ont dû accepter des emplois davantage réservés en France aux migrants économiques tels que manœuvre, ouvrier, stagiaire, ou intérimaire⁵³⁷.

Outre la déqualification professionnelle qui touche les Chiliens de France à cause d'une non-reconnaissance des diplômes, il y a chez certains exilés la nécessité de subvenir de manière autonome à leurs besoins et à ceux de leur famille⁵³⁸. On constate alors que la population chilienne accepte assez facilement cette déqualification dans la mesure où ils doivent gagner leur vie⁵³⁹. « J'ai travaillé / la pioche, la pique, la pelle / mille outils / pour gagner le pain des miens / pour gagner le pain de la liberté... »⁵⁴⁰, explique la voix poétique de Luis Del Río Donoso, qui essaie de survivre à la précarité de la vie en exil. Aider des proches restés au Chili en leur envoyant de quoi survivre à la répression militaire a également été une des raisons de l'acceptation du premier travail qui s'est présenté⁵⁴¹. Ces éléments expliquent pourquoi Vitu, au Chili, avait un titre d' « ingénieur en construction navale », alors qu'en France, il exerce de multiples petits travaux.

Sur un ton sarcastique, Oscar Castro décrit cette situation de déqualification professionnelle à laquelle se confrontent les exilés par des paroles qu'il fait prononcer à Vitu, lequel répond à la question qui lui a précédemment été adressée par Mateluna, « qu'est-ce que tu fais ici ? » : « Avec mon titre d'ingénieur en construction navale ici je peins des appartements, je répare des voitures, des chauffe-eau, des chaussures, des sonnettes. »⁵⁴². Vitu représente donc la figure type de l'exilé diplômé mais qui se retrouve à exercer diverses activités professionnelles qui n'ont rien en commun et qui ne nécessitent pas son haut degré d'étude. D'ailleurs, l'association de ces deux types d'activité dans la même phrase – le « ici » étant le

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁵³⁸ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 139.

⁵³⁹ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 75.

⁵⁴⁰ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 34.

⁵⁴¹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 139.

⁵⁴² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 27.

point de jonction entre le passé et le présent – semble dérisoire. Par ce procédé, l’auteur souhaite caractériser une autre conséquence identitaire de l’exil à travers la mise en scène d’un personnage qui a fait des études et possédait un titre glorifiant dans son pays afin de démontrer que, peu importe ce que les réfugiés chiliens étaient avant, ils ne le sont désormais plus. N’importe lequel d’entre eux peut se retrouver à travailler dans un domaine qui n’a rien à voir avec celui dans lequel il exerçait auparavant dans son pays d’origine, un travail la plupart du temps dégradant par rapport à son précédent statut.

Ces situations sont cependant à relativiser pour toutes les raisons que nous avons évoquées précédemment, et aussi parce que, dans les premiers temps de l’exil, nombreux ont été ceux qui ont considéré que les allocations chômage, dont ils bénéficiaient, étaient une alternative intéressante au travail, d’autant plus qu’elles leur permettaient de continuer leur action politique⁵⁴³. Le cas de Vitu semble ainsi plus exceptionnel que ce qui s’est en général produit. Un travail d’insertion a pu optimiser certaines aptitudes individuelles⁵⁴⁴.

C) Relativiser le problème de la déqualification

Anne-Marie Gaillard constate, au sein de l’échantillon de population chilienne qu’elle a étudié, que ce sont les artisans, les commerçants et les chefs d’entreprise qui n’ont pas réussi à se maintenir dans leur profession et qui ont ainsi subi la plus importante déqualification professionnelle durant l’exil en France⁵⁴⁵. Si une rupture professionnelle a pu être entraînée par l’expérience de l’exil dans cette catégorie socioprofessionnelle, il apparaît à l’inverse que les cadres et les professions intellectuelles supérieures, ainsi que les ouvriers, sont ceux chez qui la continuité professionnelle a été la plus importante durant l’exil⁵⁴⁶. Dans *T’es pas mort !*, les parents de Lucas exercent la même profession qu’ils avaient auparavant au Chili, à la différence que « donner des leçons d’espagnol »⁵⁴⁷ sous forme de cours particuliers à domicile n’est pas la même chose que de donner des leçons dans un établissement scolaire ; c’est encore un travail d’appoint et le salaire final est bien différent. Pour le narrateur, cela représente tout de même une évolution positive parce que, au début, « [son] père et [sa] mère n’avaient pas de travail. »⁵⁴⁸. « Comme ils sont profs tous les deux c’était pas dur pour eux de donner des cours. Moi, je leur écrivais sur une feuille l’adresse que les élèves me donnaient par téléphone et le

⁵⁴³ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 91.

⁵⁴⁴ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 109.

⁵⁴⁵ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 55.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 53.

⁵⁴⁷ Antonio SKARMETA, *T’es pas mort... op. cit.*, p. 11.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 10.

jour où ils voulaient la leçon »⁵⁴⁹ : ce fonctionnement a été une solution de survie pour un certain nombre d'exilés. Le point positif de leur situation est qu'ils sont restés dans le même domaine de compétences que celui dans lequel ils exerçaient au Chili. Toutefois, si quelques Chiliens ont pu trouver un véritable poste d'enseignant, cela a surtout concerné l'enseignement de la langue hispanique. Certains établissements privés ont ouvert leur porte à ces enseignants en guise de solidarité⁵⁵⁰.

Pour les autres professions, comme les professions libérales, une formation initiale complète en France a été nécessaire. Précédés d'une phase d'apprentissage de quelques mois, les emplois de bureau ont souvent été soit de comptables, soit de dactylographes. Les personnes qui travaillaient dans le secteur social et dans celui de la santé, touchées par la déqualification, ont pu, par le biais d'accords avec le ministère des Affaires sociales, obtenir des formations et travailler dans des établissements publics⁵⁵¹. Certains organismes, comme la Cimade, ont eux aussi essayé de limiter les déqualifications. Au départ, les réfugiés chiliens hébergés dans des centres pouvaient par exemple bénéficier de formation socioprofessionnelle d'une durée de 520 heures en moyenne, afin de s'insérer plus facilement sur le marché du travail français. Pour les Chiliens qui ne sont pas passés par des centres d'hébergement, des enseignements destinés à l'adaptation socioprofessionnelle ont été assurés par deux associations en Ile-de-France, l'A. D. A. P. (Association pour la Diffusion des Aides Pédagogiques) et le C. E. F. E. P. (Centre d'Études sur la Fiscalité des Entreprises de Paris)⁵⁵². Ces éléments ne concernent cependant qu'une partie de la population chilienne exilée, celle déjà insérée dans le monde du travail avant le départ du Chili.

Pour les jeunes exilés, pour les étudiants débutants ou en cours de cycles, est fait un travail d'orientation de la part des organismes chargés de l'accueil. Le mode de fonctionnement du système français, le contenu des formations et la recherche de filières susceptibles de répondre à leurs aspirations tout en prenant en compte leurs possibilités, notamment financières, leur sont expliqués⁵⁵³. Pour ceux à qui il ne manque qu'un ou deux ans pour achever leur formation débutée au Chili, le choix est plus facile, une fois les problèmes d'équivalence du diplôme et de la langue résolus, puisqu'une entraide universitaire est née à la fin des années 1970 : des systèmes de bourses sont mis en place pour les étudiants au statut de réfugié ou,

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁵⁵⁰ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 107.

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 107.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 108.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 108.

lorsqu'ils n'ont pas ce statut officiel, la Cimade recherche des fonds afin de leur apporter une aide financière similaire. Pour les plus jeunes réfugiés, l'accès à l'enseignement est assuré dans les mêmes conditions que pour les enfants de nationaux ou de travailleurs migrants, c'est-à-dire selon les mêmes démarches et les mêmes règles⁵⁵⁴. Cette question scolaire n'est cependant pas abordée dans nos œuvres, malgré le fait que le personnage principal de *T'es pas mort !* soit un garçon de 14 ans. L'école y apparaît mais comme lieu de sociabilité et de rencontre avec des camarades français, non comme une barrière à surmonter.

Dans la mesure où les exilés chiliens espèrent rentrer rapidement dans leurs contrées natales, Nicolas Prognon avance l'hypothèse selon laquelle ils supporteraient mieux les mauvaises conditions de vie et la déqualification professionnelle⁵⁵⁵. Mais, alors que l'exil perdure et que les Chiliens envisagent moins le retour comme immédiat ou proche, ils deviennent de plus en plus convaincus qu'ils doivent trouver une autre solution professionnelle que ces emplois de survie. Ces derniers ne leur apportaient ni satisfaction ni qualification et ne permettaient pas de maintenir les compétences et les savoir-faire acquis précédemment au Chili mais, bien au contraire, les anéantissaient. C'est à partir de ce moment-là que les réfugiés mettent largement à profit les formations qui leur sont proposées afin de ne plus seulement se contenter de professions d'appoint et d'accéder à un niveau correct dans le marché du travail français⁵⁵⁶.

Avec la pérennisation de l'exil, les réfugiés chiliens ont donc modifié leurs trajectoires professionnelles⁵⁵⁷. Si les parents de Lucas donnent des cours particuliers d'espagnol à de jeunes français, ce n'est seulement parce qu'ils se situent au début de leur exil ; on peut supposer que, dans la perspective du temps, ils rechercheraient une activité plus stable. Quant au personnage de Vitu, en France « depuis deux ans », il commence à élaborer d'autres projets en parallèle aux petits travaux qu'il effectue. Ainsi il explique à Mateluna que, à côté de tout cela, « le plus important et [sa] principale activité c'est le théâtre » et qu'il a « formé une petite troupe »⁵⁵⁸. L'élaboration d'un projet personnel dans le pays d'accueil est le signe d'un début de processus d'intégration. Sa troupe, Oscar Castro l'a lui-même transportée des camps de concentration de la dictature au Chili à la Cartoucherie de Vincennes, invité par Ariane

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 109.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 112.

⁵⁵⁶ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 87.

⁵⁵⁷ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 108.

⁵⁵⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 27.

Mnouchkine, qui collabore au montage de sa première création, *L'Exilé Mateluna*, présentée plusieurs mois au Théâtre du Soleil en 1980⁵⁵⁹.

À travers l'examen de cette question de la déqualification professionnelle qui a pu toucher les réfugiés chiliens installés en France à la suite du coup d'État, il apparaît que les artistes chiliens, dont les œuvres s'attachent à retranscrire l'expérience de l'exil, l'aient traité d'un point de vue différent, voire l'aient occultée. Cette dimension de l'exil n'est pas abordée dans les poèmes étudiés qui se concentrent sur la question de l'identité et du déracinement mais à travers un moi poétique plus psychologique que matérialiste. Dans son théâtre subversif, rempli d'humour et de dérision, Oscar Castro souligne la question professionnelle dans la mise en scène du personnage de Vitu, ancien ingénieur en construction navale, actuellement peintre et réparateur du dimanche, passionné de théâtre. Il démystifie l'humiliation de la déqualification professionnelle que peut vivre un étranger qui arrive dans une terre d'accueil par le caractère satirique du jugement que son personnage porte sur sa propre situation. Antonio Skármeta évoque cette question à travers deux de ses personnages pour lesquels la situation de déqualification n'est pas décriée mais prise en compte dans la mise en scène d'une vie relativement précaire à laquelle est confrontée la famille de son roman à son arrivée en France. Car, parallèlement à ce parcours d'insertion, les Chiliens ont dû résoudre rapidement d'autres questions matérielles comme celles de l'argent ou du logement.

⁵⁵⁹ Nicolas PROGNON, « La culture chilienne en exil en France : une forme de résistance à la junte (1973-1994) », GRHI (Groupe de Recherche en Histoire Immédiate), Toulouse-le-Mirail, p. 10. Consultable sur : <http://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/2925983.pdf>.

Chapitre 3

La précarité d'une existence « exilique »

« C'est ça le problème : *No money, no woman, only tristesse !* »⁵⁶⁰ : voici la conclusion à laquelle arrive Mateluna lorsque, en compagnie de son ami Vitu, ils n'ont pas d'argent pour s'acheter à boire. Le personnage principal de la pièce d'Oscar Castro résume ici trois points essentiels de l'exil vécu par les Chiliens à leur arrivée en France : le manque d'argent pour vivre (« *no money* »), la séparation avec sa famille restée au Chili (« *no woman* »), et la solitude qui engendre un certain mal-être (« *only tristesse* »), conséquence des deux réalités précédentes, comme si l'argent et la famille suffisaient à faire le bonheur d'un homme. C'est au premier aspect, celui de la précarité, que nous voulons nous intéresser ici.

Le caractère précaire de la situation des exilés chiliens, c'est d'abord celui du logement. Les Chiliens n'ont pas accès aux mêmes modalités d'installation en France que dans leur pays natal, et il leur faut s'adapter aux nouveaux codes de leur pays d'accueil. Le caractère précaire de la situation des exilés chiliens, c'est donc aussi celui de la question financière en général. Il faut aux réfugiés subvenir à leurs besoins dans un environnement économique différent de celui dans lequel ils vivaient au Chili.

A) Se loger en France

À leur arrivée en France, les réfugiés chiliens ont dû reconstruire une quotidienneté différente de celle du Chili, et notamment résoudre rapidement le problème du logement⁵⁶¹. Le premier accueil s'est fait principalement dans différents centres d'hébergement qui ont été ouverts à l'occasion de l'arrivée des Chiliens en France, au moment où s'est constituée l'association France Terre d'Asile (F. T. D. A.) à l'initiative d'intellectuels et de militants de gauche français qui soutenaient la cause chilienne. Mais la vie en centre d'accueil est une expérience difficile à affronter : les personnes qui y étaient rassemblées n'avaient rien d'autre en commun que l'exil mais étaient pourtant obligées de vivre dans une proximité inattendue⁵⁶². En 1975, 19 centres d'hébergement fonctionnent dans la région parisienne mais leur capacité d'accueil est rapidement dépassée. Des centres sont alors ouverts en province, en liaison avec

⁵⁶⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 37.

⁵⁶¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 109.

⁵⁶² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 77.

les comités locaux, à Orléans, Grenoble, Lyon, Nîmes, Montpellier, Poitiers et Rouen⁵⁶³. D'autres réfugiés se sont cependant débrouillés seuls à leur arrivée en France pour trouver un logement, par le biais de la communauté chilienne déjà installée ou de réseaux associatifs français où des bénévoles œuvrent à la recherche d'un logement provisoire⁵⁶⁴. Ni la famille chilienne du roman d'Antonio Skármeta ni les personnages de la pièce d'Oscar Castro ne semblent être passés préalablement par un centre d'hébergement mis en place par un organisme d'aide aux réfugiés. Au début de l'œuvre, la situation de la famille de Lucas est posée : ils vivaient « tous les quatre dans une seule pièce chez un ami français »⁵⁶⁵. En centre ou non, c'est à une vie teintée par la promiscuité à laquelle se confronte cette population à son arrivée en France. Cette proximité dans laquelle ils sont obligés de vivre témoigne du manque de moyens des exilés pour pouvoir matériellement s'installer dans leur pays d'accueil.

« C'était en 1987 / Je vivais à Barcelone sans le sou / Même si j'étais lecteur chez Balcells [...] Je fis un détour par Sète, / Je pris un coup de vent à Narbonne / Et deux mois après j'étais installé à Paris / Comme il convient, dans une chambre de bonne »⁵⁶⁶ : dans ce poème de Mauricio Electorat, intitulé « Panne sèche ou pourquoi je n'ai pas écrit depuis que je suis à Paris », les références spatio-temporelles et la précarité de la situation du moi à travers la question du logement renvoient à une douloureuse réalité vécue par le poète lui-même. Les temps du passé transportent le poète-narrateur au début de son exil, marqué par l'errance difficile en terre étrangère⁵⁶⁷. Ce manque de moyens pour vivre dans un nouveau lieu où il faut tout reconstruire, Oscar Castro le met en scène dans un passage sur l'installation en France de l'exilé Mateluna, en le poussant à un paroxysme impossible qui crée une situation à la fois dérisoire et comique. Un dialogue entre la concierge de l'immeuble et Mateluna permet d'exposer la difficile quête du logement du nouvel arrivant. Au départ, il cherchait un appartement à louer, « quelque chose de pas trop grand, un deux pièces »⁵⁶⁸. La concierge de l'immeuble lui propose alors d'en visiter un, mais ce que veut savoir avant tout le personnage, c'est à combien s'élève le prix du loyer. Cette priorité donnée au montant à payer pour se loger montre que la question de l'argent est fondamentale. Trois éléments peuvent expliquer une telle

⁵⁶³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 89.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 88.

⁵⁶⁵ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 10.

⁵⁶⁶ Mauricio ELECTORAT, « Panne sèche ou pourquoi je n'ai pas écrit un seul poème depuis que je suis à Paris », in *Autre départ. Cinq poètes, cinq peintres chiliens à Paris*, Joinville-le-Pont, éd. GrilloM, coll. « Poésie bilingue », 1990, p. 17-21.

⁵⁶⁷ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990) », in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 138. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁵⁶⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 20.

hiérarchie des priorités. Tout d'abord, la vie n'a pas le même coût sur les deux continents, en France et au Chili. Les exilés ont également, lorsqu'ils ont quitté leur pays sans aide humanitaire quelconque notamment, déjà dû trouver les moyens financiers pour le voyage de l'autre côté de l'équateur. Enfin, beaucoup sont partis dans la précipitation, sans se poser la question de l'argent, et se retrouvent sans un sou à leur arrivée dans un pays d'accueil.

Pour les Chiliens qui arrivent en France, le problème est que l'espace français est plus réduit et plus réglementé ; les grands espaces d'habitation sont rares et chers. En France, dans les années 1970, on compte 96 habitants par kilomètre carré contre le chiffre de 14 au Chili⁵⁶⁹. Le montant du loyer énoncé par la concierge à Mateluna apparaît déjà élevé mais à ce dernier s'ajoute le fonctionnement du système du logement français qui impose au futur locataire d'avoir en sa possession un capital équivalent à trois fois le montant du loyer, pour les deux mois de caution et le mois payé d'avance. Ce n'est alors plus « mille-cinq cent francs »⁵⁷⁰ que Mateluna doit déboursier pour se loger à Paris mais 4 500. D'un deux pièces on passe alors à un studio d'une pièce encore trop cher, pour finir avec un escabeau pour 1 200 francs en tout. Mateluna accepte ce prix dérisoire pour vivre percher sur une échelle pliante à quelques marches. « C'est pas mal, c'est pas très petit. »⁵⁷¹ : ce jugement dérisoire exprimé par le personnage principal de la pièce au sujet de la qualité de son logement montre à quel point les exilés doivent se contenter de peu et suscite un sentiment d'empathie de la part du lecteur-spectateur. Il contraste par ailleurs avec l'énumération des jugements qui suivent sur les différentes parties de l'« appartement » : « c'est pas très petit », et pourtant Mateluna indique paradoxalement que s'y trouvent un « petit water-closet » et une « petite fenêtre ». Du Chili à la France, d'une société d'économie dépendante à une société capitaliste développée, les exilés sont confrontés à des formes d'organisation sociale et économique inconnues, à des valeurs et à des normes différentes⁵⁷². Le changement de vie d'un pays à un autre est alors d'autant plus brutal que les conditions de vie diffèrent et provoquent une dégradation du niveau de vie pour des raisons purement économiques. Alors qu'ils pouvaient avoir beaucoup dans leur pays, les Chiliens de France se retrouvent avec très peu, le minimum pour vivre mais non dignement.

Ce décalage entre deux niveaux de vie d'un pays à un autre est souligné de manière dérisoire dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, au

⁵⁶⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 117.

⁵⁷⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 20.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 20.

⁵⁷² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 79.

cours de la scène dans laquelle le personnage de Mateluna descend de son mini-espace de vie sur son escabeau pour aller relever son courrier. Les gros titres des prospectus qu'il y trouve constituent ses répliques. Leur contenu est totalement en décalage avec la situation du personnage qui a à peine de quoi vivre. Ainsi les 2 000 francs par mois pour habiter en Méditerranée ou une machine à laver dernière génération qui fait tout apparaissent dérisoires par rapport à la situation financière de Mateluna⁵⁷³. Dans *T'es pas mort !*, la mère de Lucas vit très mal ce décalage car, si en France la famille entière vit « dans une seule pièce », au Chili, « à Santiago elle avait une grande maison avec un patio et beaucoup de pièces »⁵⁷⁴. Mais le jeune narrateur de *T'es pas mort !* espère que les conditions de vie précaires, ce peu d'intimité du fait de vivre les uns sur les autres, cesseront. Cet espoir, il l'exprime au futur presque à la fin de son récit où il explique que « quand les parents auront plus d'argent, [il demandera] une chambre pour [lui] tout seul dans un nouvel appartement »⁵⁷⁵. Cette image de la chambre unique représente un luxe que les réfugiés chiliens ne peuvent s'offrir à leur arrivée sur le sol français. Si certains ont avancé l'hypothèse selon laquelle ce genre de mauvaises conditions de vie, comme les situations de déqualification professionnelle, seraient mieux supportées par les Chiliens au début de leur exil dans la mesure où ils imaginent la situation temporaire et le retour au Chili proche⁵⁷⁶, Lucas ne semble pas de cet avis et est certain, du moins il en entretient l'espoir, que les choses vont s'améliorer.

Pour améliorer le quotidien de Mateluna, chacun des comédiens de la troupe de son ami Vitu - faute de pouvoir le reconforter du vide ressenti à cause de la distance que l'exil a instauré avec sa femme et ses enfants - propose d'essayer de lui adoucir un peu l'existence en pourvoyant un minimum à son confort matériel. Ainsi ils lui donnent un réfrigérateur, un matelas mousse, trois chaises et un camping gaz⁵⁷⁷, soit du mobilier de première nécessité dont l'énumération souligne encore davantage la précarité dans laquelle vivent les exilés, au point qu'ils ne possèdent rien du minimum vital. De même, lorsque Mateluna et Vitu, ivres, se plaisent à imiter d'un ton moqueur « les Dames de la Charité », Vitu répète le discours de ces femmes d'un certain âge à l'arrivée d'un réfugié : « Le comité paroissial d'aide aux réfugiés a décidé de vous donner les choses suivantes : une paire de draps, un dictionnaire, une radio à piles »⁵⁷⁸. Ces objets offerts par l'association caritative démontrent une nouvelle fois le fait que

⁵⁷³ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 23.

⁵⁷⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 10.

⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 63.

⁵⁷⁶ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 112.

⁵⁷⁷ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 33.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 37.

les réfugiés n'ont rien ou très peu lors de leur installation française. D'ailleurs, à la famille de Lucas, il manque aussi « beaucoup de choses à la maison »⁵⁷⁹.

Le problème du logement et l'absence de confort n'apparaissent finalement que comme une des nombreuses conséquences d'une vie précaire menée en exil. Au-delà du lieu où vivent les exilés, il faut désormais s'interroger sur la manière dont ils y vivent, ou plutôt dont ils parviennent à vivre.

B) « *No money* » ou comment subvenir à ses besoins

L'élan de solidarité des comédiens envers Mateluna évoqué précédemment prend fin à cause de cette question de l'argent sur laquelle revient Vítu qui met un terme à la conversation parce qu'il rappelle qu'« il faut partir, puisqu'il y a la salle à payer »⁵⁸⁰. Constamment dans sa pièce, Oscar Castro présente cette question de l'argent comme quelque chose qui vient dresser des barrières dans la vie quotidienne des exilés.

Le problème de la subsistance marque également une bonne partie du récit de *T'es pas mort !*. Lucas explique par exemple à ce propos que « ça dépendait du téléphone qu'[ils aient] de quoi manger »⁵⁸¹. Cette dure réalité quotidienne vécue par les exilés chiliens qui arrivent dans un pays où tout a un coût trop élevé pour leurs moyens est également perceptible à travers le genre même de nourriture consommée par la famille. La viande est une denrée chère ; c'est pourquoi « pendant six mois, [la famille de Lucas] n'a pas vu l'ombre d'un bifteck, juste un ou deux saucisson égarés »⁵⁸². Cette précarité est accentuée lorsque les réfugiés chiliens se sont installés dans la capitale – ce qui concerne 18 % environ de cette population selon les estimations d'Anne-Marie Gaillard⁵⁸³ – où tout est au-dessus de leurs moyens, au point que les personnages du roman d'Antonio Skármeta n'aient « jamais eu assez d'argent pour acheter des rideaux »⁵⁸⁴. Selon Lucas, le soleil « à Paris c'est la seule chose gratuite mais il n'y en a pas des masses »⁵⁸⁵. Ainsi la poète-narrateur d'« Encore est le temps » constate qu'« aujourd'hui /

⁵⁷⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 22.

⁵⁸⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 33.

⁵⁸¹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

⁵⁸² *Ibid.*, p. 24.

⁵⁸³ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 56.

⁵⁸⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 37.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 24.

n'est plus le temps d'hier / mais / celui d'un temps de fureur / [...] avec ses pensions bon marché »⁵⁸⁶.

Tout est cher, jusqu'à l'appel téléphonique de la France vers le Chili pour que Mateluna puisse contacter sa famille restée « là-bas », et prendre des nouvelles de sa femme et de ses enfants. « Cent francs les trois minutes ! »⁵⁸⁷ ; les comédiens se cotisent pour que Mateluna puisse leur téléphoner seulement quelques très courtes minutes. D'ailleurs, dès qu'il dit « allô », il faut compter les trois minutes ; le fait qu'ils soient à la minute près reflète la précarité dans laquelle vivent les exilés chiliens. Cette image est renforcée par l'empressement dont fait preuve Mateluna lorsque la communication est établie avec le Chili, lorsqu'il demande à sa grand-mère, jusqu'à l'insulter pour qu'elle se dépêche, d'aller chercher Sonia, sa femme. L'empressement se traduit dans le texte par des phrases très courtes, exclamatives, avec de nombreuses répétitions. Cet appel téléphonique ne reconforte cependant pas Mateluna, qui n'a même pas eu le temps de dire à Sonia qu'il l'aimait⁵⁸⁸.

C'est la tristesse qui domine alors le corps émotionnel des exilés. Le jeune Lucas se définit même comme « l'enfant le plus triste de Paris », notamment parce que la situation de sa famille était « très dur[e] » et donc « il n'était plus question de réclamer des choses parce qu'[ils avaient] à peine de quoi manger »⁵⁸⁹. Puis le narrateur se corrige quelques pages plus loin : « c'était pas l'enfant le plus triste de Paris que j'étais, mais d'Europe, parce qu'être triste à Paris dans le quartier où j'habitais, je le souhaite à personne. ». Il résume alors ainsi sa vie : « être triste et sans le sou ». Ce désespoir est également mis en avant dans les répliques de Mateluna à qui les six comédiens de la troupe de Vitu adressent la même question : « Qu'est-ce qui t'arrive Mateluna ? »⁵⁹⁰ ; une interrogation qui induit qu'au préalable quelque chose n'aille pas et qui permet à Oscar Castro d'énumérer les difficultés des exilés chiliens en France et leurs conséquences. À cette question qui scande ce passage, le personnage principal de la pièce répond au travers de six répliques qui représentent six problèmes que les Chiliens rencontrent à leur arrivée, dont le thème de la précarité, voire de la pauvreté, à travers les expressions « je suis au chômage » et « je n'ai pas d'argent ». Toutes ces difficultés qui s'accumulent lui font conclure son énumération sur un « je n'en peux plus. ». Ce sentiment d'épuisement est compréhensible étant donné que les exilés se retrouvent face à la nécessité de vivre dans un

⁵⁸⁶ Luis DEL RIO DONOSO, « Encore est le temps », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 24.

⁵⁸⁷ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 32.

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁵⁸⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 23.

⁵⁹⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 40.

contexte nouveau sans avoir eu le temps de surmonter les expériences traumatisantes, les événements violents qu'ils viennent à peine de vivre. Ils doivent affronter une situation inédite, et assumer la rupture brutale avec leur vie quotidienne précédente⁵⁹¹.

« Il n'a pas d'ami », « il n'a pas d'habit »⁵⁹² : cette anaphore en « il n'a pas » des deux premiers vers de la chanson inventée par Vitu et Mateluna comme si elle était chantée par ces « Dames de la Charité », répétant une formule négative, souligne encore davantage le manque social et matériel de l'exil. Les amis et les habits constituent deux éléments essentiels qui permettent l'insertion d'un individu dans une société. Ainsi le troisième vers de la chanson – « il se sent seul dans la grande ville » – peut apparaître comme une conséquence de ce manque. Les conditions matérielles peuvent donc rendre difficile l'insertion des exilés. Il apparaît cependant que, au fil de leur installation en France, les conditions de vie des Chiliens s'améliorent. C'est en tout cas ce que suggère Lucas au sujet de l'existence de sa famille : « Maintenant, papa et maman travaillent et ils ont même de quoi se payer des côtelettes »⁵⁹³ ; ce qui contraste avec l'absence de viande dans les repas de la famille au début de l'exil. Avant cela, leur niveau de vie était bas, au point que les quatre-heures de l'adolescent soient alimentés par les dégustations gratuites des magasins d'alimentation. Son père, beaucoup plus fier, n'accepte pas de profiter de ces moyens de s'alimenter un peu gratuitement.

La famille recréée par Antonio Skármeta dans *T'es pas mort !* a tellement peu de quoi manger que le père, après une prise de sang à l'hôpital, « ne tenait plus debout ». Lucas était, dans les premiers temps, « le seul à ne pas être un navet ». Finalement, son père accepte d'aller manger « au buffet campagnard gratis tous les soirs jusqu'à vingt-deux heures des Galeries Barbès »⁵⁹⁴. Cet épisode démontre la fierté des exilés d'être autonomes, jusqu'au moment où ils ne peuvent plus faire autrement et la mettent de côté. Car il ne suffit pas de proposer une aide aux exilés, faut-il encore qu'ils l'acceptent. Lucas, plein d'astuce, apparaît comme un adolescent débrouillard : il profite du fait qu'il y ait du chauffage dans la maison de presse pour aller y lire ses revues, il « travaille » à la sortie de l'école au Prisunic pour ramener de l'argent à ses parents, « empile des cartons et [...] balaie toutes les cochonneries que les gens jettent par terre »⁵⁹⁵. Avec cet argent, il espère bien pouvoir rejoindre ses amis Homère et Socrate en

⁵⁹¹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 132.

⁵⁹² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 37.

⁵⁹³ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 25.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 23.

Grèce. Si même les enfants sont obligés de faire des petits boulots pour nourrir leur famille, c'est dire le niveau de vie que doivent mener ces familles chiliennes en exil.

Toutefois, parmi les échantillons de réfugiés chiliens étudiés par les chercheurs, cette question de la précarité n'est que très peu évoquée. Peut-être la situation de nos personnages est-elle rare, peut-être l'accueil réservé par la France trop valorisé. Ce qui est certain, c'est que des barrières financières se sont dressées face à la population chilienne qui s'est installée en France à partir de 1973. La vie précaire a pu être relative ou de courte durée, mais la quotidienneté fut dans tous les cas à reconstruire entièrement. Chercher un logement, un travail, et vivre en France a donc été une épreuve pour cette population déracinée. La confrontation avec l'administration française a d'ailleurs pu constituer une des autres épreuves engendrées par un départ en l'exil.

Chapitre 4

La confrontation avec l'administration française

La plupart des Chiliens ont constaté leurs relations souvent conflictuelles avec la société d'accueil. Parmi les motifs principaux de conflit, au-delà de la question de l'insertion professionnelle et de l'apprentissage d'une langue étrangère, se trouve aussi le poids de l'administration. Si c'est à la question de la légalité que se limitent les préoccupations de la famille recréée par Antonio Skármeta dans *T'es pas mort !*, notamment lorsque le père ordonne à ses enfants de bien se tenir dans leur société d'accueil pour ne pas qu'ils soient expulsés⁵⁹⁶, Oscar Castro fait de la confrontation des exilés chiliens avec l'administration un thème central de son travail théâtral.

Si la confrontation initiale des réfugiés chiliens avec les institutions françaises est d'abord conflictuelle à cause d'un décalage entre le Chili et la France, des impératifs de régularisation les obligent cependant à aborder des questions administratives et statutaires pour mener leur exil sur le territoire français. Les Chiliens doivent donc surmonter les impasses administratives auxquels ils sont confrontés, sans qu'elles soient forcément comprises ou acceptées.

A) Des premiers contacts conflictuels...

Les premiers contacts avec le pays d'accueil se font à travers les institutions. C'est pourquoi Oscar Castro aborde dès le début de sa pièce la question des papiers et de la régularisation des réfugiés chiliens en France. Alors que son personnage de Mateluna venait précédemment d'être questionné par deux policiers à ce sujet⁵⁹⁷, une scène à la préfecture est organisée. On apprend d'ailleurs que c'est pour que Mateluna aille « arranger ses problèmes de papiers »⁵⁹⁸. Selon le niveau de développement du pays d'accueil, le poids de ces institutions dans la vie quotidienne diffère. Ainsi, il faut noter que les sociétés civiles latino-américaines sont moins structurées que les sociétés européennes et donc moins soumises à la pression

⁵⁹⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 24.

⁵⁹⁷ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 23.

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 24.

administrative⁵⁹⁹. Pour retrouver une identité dans le pays d'accueil, le migrant dépend donc de machines administratives qui lui sont totalement étrangères⁶⁰⁰. Cela explique l'attitude du personnage de la pièce d'Oscar Castro qui suit ce schéma d'une confrontation avec une société française où la pression administrative est plus grande qu'au Chili. La confrontation avec des structures très organisées en France a souvent été perçue comme une persécution. La police des frontières est la première institution à laquelle les réfugiés chiliens sont confrontés lors de leur arrivée dans le pays d'accueil. À sa suite, le pouvoir préfectoral sert de relais en ce qui concerne l'identité administrative des Chiliens en France. Ces derniers ont donc craint d'être surveillé ou fiché car la préfecture ressemblait à l'institution la mieux organisée en Amérique latine, soit l'armée. On peut donc également penser que la population chilienne arrivée en France a eu tendance à assimiler le pouvoir administratif à l'appareil répressif chilien⁶⁰¹ et cette barrière psychologique a créé un réel rejet des institutions françaises.

À leur arrivée, les premiers contacts des Chiliens avec la France s'avèrent donc compliqués. Cette situation initiale de confrontation à un nouvel environnement dans lequel de multiples barrières se dressent, Mateluna la vit principalement à travers l'administration française. La première chose qu'il veut savoir c'est quels papiers il doit avoir ; une interrogation qui révèle l'angoisse ressentie par les réfugiés chiliens de ne pas être en règle. La réponse de Madame Leroy, la dame de l'organisation humanitaire qui le prend en charge à son arrivée en France, constituée d'une longue liste de papiers, énumérés les uns après les autres par des voix de comédiens différents, contraste avec ses premiers mots : « Monsieur Mateluna, pour les papiers, c'est très très simple »⁶⁰². Oscar Castro révèle sur scène le foisonnement de normes administratives et la complexité de l'administration française. On peut voir derrière ces répliques une sorte de satire du fonctionnement administratif de la société française par rapport à la simplicité de l'administration chilienne, ainsi que le désarroi que l'auteur lui-même a pu éprouver à son arrivée en France devant le nombre important de documents à fournir. Le fait qu'une chanson reprenne ensuite les éléments de la liste ne fait que renforcer cet effet ironique et satirique. Mais, au vu des différences dans le développement institutionnel entre le Chili et la France, il convient de nuancer cet effet satirique de la pièce qui révèle plus une incompréhension des exilés chiliens à leur arrivée en France qu'une critique.

⁵⁹⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 102-103.

⁶⁰⁰ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 39.

⁶⁰¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 103.

⁶⁰² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 19.

B) ...aux impératifs institutionnels

En tant qu'étrangers, les immigrés chiliens sont régulièrement confrontés à l'administration française, notamment pour renouveler leurs titres de séjour temporaires tous les trois mois, ou pour trouver un emploi⁶⁰³. Lors de la scène dans les bureaux de la préfecture, les personnages de Mateluna et de Vitu sont tous deux présents, et viennent respectivement s'occuper de leur carte de séjour et de leur carte de travail. Mais les nouveaux papiers temporaires des exilés chiliens étaient obtenus après de longues et pénibles démarches. Ce temps d'attente des papiers de régularisation de situation est suggéré par Oscar Castro dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* à travers la confrontation de ses personnages aux secrétaires de la préfecture. Mateluna expose son attente dans la réplique qu'il adresse à la secrétaire qui vient de le rejeter sous prétexte qu'il n'avait pas les bons papiers afin que la préfecture lui délivre sa carte de séjour : « Madame c'est la deuxième fois que je viens vous voir et vous me donnez toujours la même réponse »⁶⁰⁴. À cette réplique de Mateluna fait immédiatement écho celle de Vitu qui commence à s'énervier auprès de la secrétaire qui ne veut pas lui délivrer sa carte de travail sous prétexte qu'il n'a pas sa carte de séjour : « Ça fait déjà trois fois que je traîne de bureau en bureau et sans aucun résultat. Je commence à en avoir assez ! ». Les expressions « deuxième fois » et « troisième fois » traduisent ici la complexité et la lenteur de l'administration française.

Lors d'une immigration en France, les choses se déroulent habituellement ainsi : l'exilé reçoit d'abord un récépissé pour trois mois à la préfecture de police, souvent après y avoir subi un interrogatoire. Puis l'Office Français pour la Protection des Réfugiés et Apatrides (OFPRO) délivre au nouvel arrivant sa carte de réfugié. La carte de séjour ne sera obtenue qu'après six ou neuf mois, voire un an, après en avoir fait la demande⁶⁰⁵. Lorsqu'ils sortent de la préfecture après s'être reconnus, les personnages de Vitu et de Mateluna ne sont donc toujours pas en possession de leurs nouveaux papiers temporaires. C'est également l'attente de ces papiers qui est critiquée lorsque, au cours de son imitation du personnel de la préfecture, Vitu annonce à Mateluna qu'il doit revenir dans quinze jours ; une attente soulignée de nouveau dans la réponse de l'exilé Mateluna qui s'insurge de ce que le secrétaire Vitu vient de lui répondre : « Comment

⁶⁰³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 103.

⁶⁰⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 25.

⁶⁰⁵ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 103.

revenez dans quinze jours ? Il y a trois mois que vous me dites ça ! »⁶⁰⁶.

C) Surmonter les impasses administratives

Le sentiment d'incompréhension et de méfiance à l'encontre du monde dans lequel les exilés Chiliens viennent d'immigrer se traduit par l'imitation que Vitu et Mateluna font de la situation conflictuelle avec les secrétaires de la préfecture qu'ils ont vécu plus tôt dans la journée. Après qu'il ait imaginé les propos des Dames de la Charité sur un ton dérisoire, une didascalie nous informe que « Vitu est au devant de la scène, tapant sur la valise de Mateluna comme si c'était une machine à écrire »⁶⁰⁷. Les deux amis, ivres, essaient ainsi de recréer l'univers des bureaux administratifs qu'ils ont pu observer lorsqu'ils sont allés à la préfecture. Le lecteur-spectateur est introduit dans cet univers par l'interjection stéréotypée déjà utilisée précédemment, « le suivant », qui sert à appeler une personne au guichet lorsque ce dernier vient de se libérer. Dans la scène parodique qui s'ouvre ici, le metteur en scène commence par dénoncer ce qui ressemble à une incohérence de l'administration française. La secrétaire incarnée par Vitu demande d'abord les papiers à l'étranger joué par Mateluna qui lui répond qu'il ne les a pas puisqu'il vient justement les chercher.

Précédemment, dans la scène réellement vécue par les deux personnages, cette incohérence réside dans la situation grotesque et absurde au cours de laquelle les deux secrétaires de la pièce ne réussissent pas à s'accorder sur l'ordre dans lequel les papiers sont délivrés aux étrangers. La première demande à Mateluna sa carte de travail afin de pouvoir lui délivrer sa carte de séjour ; la seconde explique à Vitu qu'il lui faut sa carte de séjour pour qu'il puisse obtenir une carte de travail. Cette incohérence des réponses apportées par deux représentantes de l'administration du pays d'accueil est relevée par le personnage de Vitu lui-même lorsqu'il perd patience et s'adresse à elles ainsi : « Accordez vos violons tout de même ! »⁶⁰⁸. Puis ce sont les personnages des secrétaires elles-mêmes qui traduisent inconsciemment dans leurs répliques cette incohérence. La secrétaire n° 1 demande à la secrétaire n° 2 la confirmation de l'ordre dans lequel les papiers doivent être délivrés : « Corinne ! Dis donc, c'est d'abord la carte de séjour et ensuite la carte de travail ? » ; « Mais non tu te trompes. C'est d'abord la carte de travail et ensuite la carte de séjour ».

⁶⁰⁶ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 38.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 25.

Pour savoir laquelle d'entre elles à raison, les secrétaires se lancent dans une compétition ridicule concernant le nombre d'années depuis lequel elles travaillent à la préfecture. Finalement, leur querelle est interrompue par la prise de conscience de l'heure qu'il est, midi, et sa conséquence : elles doivent s'en aller, peu importe si elles n'ont pu apporter de réponse aux deux étrangers devant elles. Les secrétaires de la préfecture sont donc présentées comme des personnes étrangères à la dure réalité des exilés, qui n'accordent aucune importance à la détresse de Vitu et de Mateluna, au point de se préoccuper davantage de l'heure qu'il est. Parallèlement, dans la scène recréée par les deux amis et qui imite cette dernière, alors que les étrangers, à la façon d'un retournement carnavalesque, prennent le pouvoir sur les secrétaires en se rebellant et en décidant de les renvoyer, les personnages transposent l'indifférence du personnel administratif français à leur situation dans l'indifférence du licenciement qu'ils orchestrent. Ainsi la secrétaire incarnée par Vitu se plaint, pour pouvoir conserver son emploi, d'avoir une famille à s'occuper, des traites à payer, une assurance. Mais, à toutes ces plaintes, le personnage de l'exilé joué par Mateluna répond : « Je m'en fous. Renvoyé. À la porte ! »⁶⁰⁹. Dans cette scène, Oscar Castro se moque des fonctionnaires, très attentifs à leurs horaires et à leur personne, et non aux autres qu'ils doivent aider. L'ignorance du fonctionnement administratif qui concerne les exilés, associée à leur remarque sur le grand nombre d'années depuis lequel ces secrétaires exercent ce même métier, crée un paradoxe qui suscite le rire du lecteur-spectateur et souligne davantage leur incompetence.

Face à la reproduction de l'entêtement des secrétaires à ne pas vouloir délivrer les papiers aux personnages, la dérision du système administratif français est poussée encore plus loin lorsque, faute d'avoir obtenu ni sa carte de séjour, ni sa carte de travail, ni sa carte orange, l'exilé Mateluna demande un crayon. Mais la secrétaire imitée par Vitu est encore dans l'incapacité d'aider l'étranger en prétextant que « les crayons sont à l'État »⁶¹⁰. L'humour qui réside dans la demande suivante de l'exilé Mateluna - « Donnez-moi un vélo » - infantilise le personnage de la secrétaire imitée, qui répond cette fois que « le vélo est à [son] papa ». Oscar Castro renverse donc ici la réalité de l'exil : si ce sont les exilés qui se sentent souvent comme infantilisés lors de leur confrontation au pays d'accueil dont ils ne maîtrisent pas la langue ni les codes⁶¹¹, c'est à l'inverse, au cours de cette scène, les fonctionnaires de l'administration française qui sont infantilisés dans leur propre pays et dans leur propre travail, pour dénoncer

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 39.

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 39.

⁶¹¹ Albert BENSOUSSAN, « Littératures de l'exil », in *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 octobre 2015. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/litteratures-de-l-exil/>.

leur incompétence, ainsi que la complexité et l'incohérence des institutions françaises. Le terme « incompétent » apparaît d'ailleurs de manière explicite dans la réplique de l'exilé Mateluna pour qualifier la secrétaire imitée par son ami, jusqu'à lui dire : « Vous ne faites pas votre travail. Vous êtes renvoyé. À la porte !! ». Finalement, la didascalie informe le lecteur-spectateur que « Vitu et Mateluna éclatent de rire », comme après avoir imités et tournés en dérision les aides des Dames de la Charité. C'est donc comme si ces exilés chiliens, face à ces barrières qui se dressent sur leur chemin à leur arrivée en France, n'avaient plus que la dérision de leur propre situation pour se changer les idées et survivre aux difficultés qu'ils rencontrent dans leur expérience de l'exil.

Le phénomène de confrontation avec l'administration française a beau être tourné en dérision par l'écriture d'Oscar Castro, elle reste une réalité de l'exil chilien des années 1970. L'absence de réponses administratives a pu être synonyme d'absence d'identité, notamment lorsqu'il s'agit d'obtenir l'autorisation de résider en France ou d'y travailler. Après la frontière de la langue, les difficultés professionnelles et la précarité, l'administration française constitue une autre barrière qui s'ajoute au phénomène d'incompréhension et de conflit à l'arrivée des réfugiés chiliens sur le sol français.

Finally, in a part of *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, the two characters, Vitu and Mateluna, take on another role in the play. The theatrical practice is put in abyme in order to mock the problems experienced by Chilean exiles in their host country: the silence imposed on them in their place of residence, the inappropriate responses of the organizations in charge of welcoming refugees, the language barrier, the difficulties of orientation in a new country, and the administrative complexity. Exiles therefore develop defense mechanisms to overcome their difficulties. If, in the play by Oscar Castro, this mechanism is the self-mockery of the exile situation, it can also be a refusal of the exile situation, as we have seen with the refusal to open his suitcases on the part of Mateluna.

Within the exile community, the valuation of certain aspects of Chilean life such as culinary habits...⁶¹²: these are the responses that can be brought to the identity conflicts of Chilean exiles. In general, it is therefore a reflection on the identity of Chilean refugees - geographical, cultural, linguistic... - that the exiled writers in France put into play in their fictional writings on exile. It is now a matter of seeing what forms this reflection takes and what methods are chosen to « say » this traumatic experience of exile from Chile to France.

⁶¹² Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 111.

PARTIE V

Où suis-je et qui suis-je ?

« Dire » l'exil



Dessin extrait de la première de couverture de la pièce de Pierre DEBAUCHE,

Quelle heure peut-il être à Valparaiso ?,

Théâtre des Amandiers, Paris, Editions Pierre Jean Oswald, 1975.

Si « la migration peut se donner en chiffres, l'exil exige des mots »⁶¹³. Cette considération d'Alexis Nouss traduit le caractère nécessaire de la mise en récit afin de pouvoir dire l'expérience de l'exil. Les formes narratives étudiées témoignent bien plus que d'une expérience exilique ; elles disent l'exil et l'identité de l'exilé, en tentant de répondre à la question « où suis-je et qui suis-je ? ». Il s'agit d'étudier dans cette partie les mécanismes psychologiques et narratifs mis en œuvre dans les récits-témoins pour dire l'exil chilien vécu en France à la suite du coup d'État des militaires.

Dans l'exil, les réfugiés chiliens doivent d'abord faire face à une situation de déracinement, symbolisée par l'errance et la perte des repères habituels. De Santiago à Paris, ils adoptent alors un fonctionnement analogique qui tente de faire communiquer un « ici » et un « ailleurs ». Mais, le poids de la nostalgie et le désir de retrouver un Chili synonyme de paradis perdu ne disparaissent pas avec la prolongation de l'exil dans la longue durée.

⁶¹³ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 34.

Chapitre 1

Du Chili à la France :

dessiner l'expérience du déracinement

« Que reste-t-il de mon identité dès la suppression des attaches sociales, communautaires, tribales, quand je me retrouve seul, ou presque, dans un environnement sinon hostile, du moins inquiétant, troublant, angoissant ? »⁶¹⁴. Cette interrogation de Michel Onfray sur l'expérience du voyageur pourrait s'appliquer à l'exil des Chiliens après le 11 septembre 1973. Leur environnement « hostile », « inquiétant », « troublant » et « angoissant », c'est la France ; une terre inconnue, différente, sur laquelle ils errent sans repères.

C'est d'abord l'expression d'une perte des repères, à la fois géographique, sociale et psychologique, qui marque les récits-parcours des Chiliens en exil en France. Pour pallier à cette absence, les auteurs cherchent donc à recréer de nouveaux repères à leurs personnages afin qu'ils puissent devenir autonomes dans leur société d'accueil. Mais les individus exilés oscillent entre une errance qui perdure et les nouvelles identités qu'ils doivent acquérir. Finalement, l'exil est l'expérience d'une fragmentation identitaire induite par une double existence menée à la fois dans le souvenir du Chili et dans la découverte de la terre d'asile.

A) L'expression d'une perte des repères

Cette perte des repères est d'abord géographique. C'est pourquoi Abdellatif Chaouite définit l'exil comme une sortie brutale ou un arrachement douloureux au lieu⁶¹⁵. L'exilé a perdu sa place dans le monde et ne sait pas si, et quand, il en retrouvera une autre⁶¹⁶. Cet égarement est formulé dans la pièce d'Oscar Castro par le personnage de Mateluna qui se demande la chose suivante : « Où suis-je » (« *Donde estoy* »⁶¹⁷). Le personnage répond à cette première question dans le second couplet de sa chanson par un « je suis ici » (« *estoy aqui* »⁶¹⁸), en France, à Paris, l'hiver. La répétition de l'adverbe de lieu « où » fait écho au « ici » (« *aqui* »)

⁶¹⁴ Michel ONFRAY, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Le Livre de poche, 2007, p. 82.

⁶¹⁵ Abdellatif CHAOUITE, « Leçons d'exil. L'accueil des réfugiés chiliens à Grenoble. », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 46.

⁶¹⁶ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 74.

⁶¹⁷ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 39.

⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 40.

et traduit cette perte des repères géographiques : « je ne sais pas où aller », « où je serai », « où je rirai ». Toute la chanson met en scène cette quête spatiale puisqu'on trouve par exemple dans le second couplet le terme « lointains » (« *ajenos* ») ou le substantif « endroit ». Le personnage tente de comprendre le lieu dans lequel il se trouve et cherche à prendre conscience de sa présence dans ce nouveau monde, parce que l'exilé a l'impression de vivre dans un irréel, au point qu'il explique à son destinataire qu'il voudrait lui crier que tout cela est vrai, qu'il est « ici », à Paris, comme pour s'en convaincre lui-même. Finalement, Mateluna souligne l'étrangeté et l'inconnu que représente la ville de Paris. L'adjectif « vide » qui lui est associé peut qualifier à la fois l'absence de repères spatiaux chez l'exilé qui se retrouve sur un nouveau territoire, en même temps que son vide intérieur. L'exilé apparaît dès lors comme désorienté, au point de ne pas savoir où aller.

Le souci de destination apparaît également dans *T'es pas mort !*, mais dans un sens inverse. Si la famille de Lucas est en France, ce qui est en jeu, c'est l'endroit où elle serait allée dans le cas où Jean, le frère de Michel, aurait dénoncé le narrateur pour l'avoir frappé. Michel exprime au conditionnel les conséquences d'une telle situation à Lucas : « On t'aurait expulsé de France, taré ! Toi et toute ta famille, imbécile ! Et où vous seriez allés ? Vous êtes comme des gitans, vous n'avez même pas de pays ! »⁶¹⁹. Ces propos résument la situation des Chiliens de France, mais également des Chiliens du monde entier. La comparaison aux gitans est très révélatrice parce que c'est un peuple qui n'a pas de terre propre, définie et délimitée, mais qui vit dispersé dans plusieurs États qui n'ont pas des coutumes identiques à celles de sa population, tout comme cela est le cas pour la diaspora chilienne, dispersée à travers le monde, et dans l'impossibilité d'être sur sa terre d'origine. À son arrivée en France, l'exilé chilien perd une part de son identité par l'éloignement d'avec l'espace géographique qui l'a vu naître. Si le pays fait identité, être sans pays c'est alors être sans une partie de ce qu'est un individu. Dans les « Conversations en Solitaire »⁶²⁰, la patrie du poète-narrateur est alors sans frontières. S'il tente de se définir auprès des nouvelles personnes qu'il côtoie au sein du pays d'accueil - « Je suis du Chili ! Sud-Américain ! Corps de danseur, sang Araucan, voix de poème exilé, cri de lutte » -, il finit par laisser de côté ses caractéristiques individuelles pour affirmer qu'il est de toutes les races.

⁶¹⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 68.

⁶²⁰ Luis DEL RIO DONOSO, « Conversations en solitaire », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 58.

Parfois, ce n'est cependant pas tant la perte d'un lieu qui blesse mais la perte du sens du lieu⁶²¹. Dans les communautés juives du delta du Nil, une coutume voulait que, lorsqu'un enfant commençait à se tenir debout, une des femmes de sa famille lui apprenne à marcher. Il passait ensuite le seuil de la porte avec sa « marraine » devant le regard de ses parents. Cette épreuve initiatique était fondatrice dans la mesure où elle autorisait l'enfant à mesurer et à s'aventurer dans l'espace⁶²². Se déplacer, marcher, conquérir l'espace, se présentent alors comme autant de performances auxquelles l'individu sera confronté durant sa vie. D'ailleurs, au-delà de toutes les définitions du verbe « marcher », l'étymologie du mot traduit l'idée de fouler au pied, puis marquer, imprimer le pas. Dans le fait même de marcher, l'individu se trouve constamment confronté au désir d'imprimer la marque de ce passage ; un désir de mettre ses pas dans le chemin tracé par les ancêtres⁶²³. Lorsque l'individu est expulsé de ce chemin, qu'il prend la route de l'exil, expulsé de son pays natal pour aborder d'autres rives inconnues, ses repères fondateurs lui font alors défaut et, dans l'errance, il doit chercher ailleurs des marques, reconstituer des repères nouveaux⁶²⁴. C'est pourquoi le personnage de Fernando Mateluna cherche à inscrire ses pas dans les rues de Paris et sur les Champs-Élysées⁶²⁵.

À leur arrivée en France, les exilés chiliens sont donc confrontés à l'absence de traces, à la peur de l'inconnu. Cela peut expliquer pourquoi certains Chiliens ont préféré rester sur place, quitte à en mourir, après le coup d'État, plutôt que de se séparer de leurs repères et des chemins battus par leurs ancêtres⁶²⁶. Pour ceux qui ont pris la voie de l'immigration, il faut recommencer à zéro. La migration induit d'abord un déplacement dans l'espace géographique, c'est-à-dire l'occupation d'une nouvelle place dans l'échelle spatiale, mais elle induit également un déplacement d'une société à une autre, soit une nouvelle place dans l'échelle sociale⁶²⁷. À trois reprises, à la fin de la pièce d'Oscar Castro, le personnage principal se demande ce qu'il va faire « ici », à Paris⁶²⁸. La répétition de cette interrogation renforce le sentiment d'égarement dans lequel se trouve l'exilé lorsqu'il s'installe en France. Par des répliques débutant par un « mais » d'opposition à la société d'accueil, Mateluna expose aux autres comédiens toutes les barrières qui l'empêchent d'ouvrir sa valise : « je ne parle pas la langue », « je ne connais

⁶²¹ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 37.

⁶²² Corinne ALEXANDER-GARNER et Isabelle KELLER-PRIVAT (dir.), *Migrations, exils, errances et écritures*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, p. 19.

⁶²³ *Ibid.*, p. 20.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁶²⁵ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 21.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁶²⁷ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 85.

⁶²⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 42.

personne », jusqu'à ce qu'il soit à court d'argument valable, comme l'induisent les points de suspensions avant le « je n'aime pas la Tour Eiffel », « et les fromages ».

À ces répliques dressées par Mateluna comme des obstacles infranchissables s'enchâssent les propos des autres comédiens qui cherchent à aider le personnage errant à recréer son quotidien : « Ici tu peux sortir », « dans les rues », « dans les cafés », « dans les parcs », « sur les quais de la Seine », « tu n'as pas besoin de parler la langue pour aller dans les cafés. En plus ça viendra », « tu connaîtras des gens ». Tout, donc, est à reconstruire. Mais les autres comédiens apparaissent comme optimistes ; ce qui transparaît dans les solutions qu'ils apportent, énoncées au futur proche. Cette transition entre les verbes au présent de l'indicatif énoncés par Mateluna et ceux au futur proche prononcés par les autres comédiens symbolise l'idée qu'une intégration dans le pays d'accueil est possible. Le mécanisme est similaire dans la chanson précédente, à laquelle s'ajoute une transition de langue dans laquelle sont prononcées les différentes paroles. Dans les premier et second couplets, le personnage principal évoque, en espagnol, son souhait d'être, de parler, de rire, trois facultés humaines essentielles : « *quiero ser, quiero hablar, quiero reir* »⁶²⁹. Si Mateluna les désire, c'est qu'il ne les a pas ou plus à Paris ; elles s'opposent donc au « je ne veux pas vivre ici » (« *no quiero vivir aqui* ») précédent. Ces trois verbes - être, parler, rire - renferment trois réalités : la question de l'identité, celle du langage pour être et penser, et le désir d'être heureux. Ce sont trois réalités accessibles pour un homme libre. Mais la répétition du verbe « vouloir » démontre que le personnage de la pièce ne l'est pas puisque les barrières identitaires, langagières et le droit au bonheur l'empêchent de vivre, tout simplement. Ce refrain à trois verbes connaît toutefois une évolution dans le dernier couplet de la chanson. Être, parler, rire sont désormais exprimés en français et conjugués au futur de l'indicatif : « je m'ennuie d'attendre / cet endroit / où je serai / je parlerai / où je rirai »⁶³⁰. L'exilé essaie alors de se projeter dans un avenir où ses souhaits pourront peut-être se réaliser. Cette projection symbolise en même temps un moment d'introspection pendant lequel le personnage de Mateluna cherche à retrouver des repères pour pouvoir exister.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 39-40.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 40.

B) De la terre natale à la terre d'accueil : l'élaboration complexe de nouveaux repères

Au cours des premières minutes de *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, lors de son arrivée en France, le personnage principal cherche et attend la personne qui doit l'accueillir. Mme Leroy apparaît alors avec une pancarte marquée « Mateluna ». Avant d'enfin la trouver, l'exilé essaie de lui téléphoner. Dans les mots prononcés derrière un combiné téléphonique, il répète, dans une réplique pourtant brève, cinq fois le nom de Mme Leroy⁶³¹. Totalement perdu et paniqué, ces répétitions exposent le désarroi ressenti par le personnage qui a du mal à garder son calme. Au-delà de la difficulté de se faire comprendre et de la situation d'anxiété que cette incompréhension peut engendrer, la répétition excessive du nom de la femme de l'organisation humanitaire peut également démontrer le fait que l'exilé cherche à se créer de nouveaux repères et à les mémoriser. Ces repères passent donc d'abord par l'identité des personnes qu'il rencontre. De la même manière, dans la chanson « Paris est ici »⁶³², chacun des douze couplets débute par le nom de la capitale française. Le fait de répéter le nom de la ville peut permettre une prise de conscience du lieu dans lequel le personnage se trouve. Ce peut être là encore un moyen de se créer des repères nouveaux, cette fois géographiques.

Paris est d'ailleurs tour à tour qualifiée de « ma ville » (« *mi ciudad* »), puis de « mon pays » (« *mi pais* »). L'utilisation des possessifs traduit une tentative d'appropriation de ce nouvel espace de la part de l'exilé qui vient d'arriver en France, notamment dans la mesure où le lieu dans lequel vit un individu fait partie de son identité. Le terme « conquérir » (« *conquistar* ») peut également renvoyer à cette idée de création et d'appropriation d'une nouvelle identité. Un paradoxe réside cependant dans le fait que ce texte est écrit et chanté en espagnol, soit dans la langue symbole de l'ancien pays où vivait Mateluna, le Chili. Ce paradoxe traduit l'idée d'une transition lente et ambiguë entre deux cultures différentes. L'évocation de lieux, d'individus et d'emblèmes de la culture parisienne scande également cette chanson et participe à la quête de repères et d'identité de Mateluna. Ces éléments dessinent d'une part le nouveau cadre spatial du personnage exilé - avec la Seine, les rues parisiennes, les Champs Élysées, la rue Saint-Denis -, ainsi que son nouveau cadre culturel : l'évocation de Brigitte Bardot, Charles Aznavour et Alain Delon pour la culture populaire française, de Robespierre

⁶³¹ *Ibid.*, p. 18.

⁶³² *Ibid.*, p. 21-23.

pour l'histoire révolutionnaire, de Victor Hugo pour la littérature, de Léonard de Vinci et sa Joconde pour la peinture, le pastis de Marseille et le champagne pour les boissons typiquement françaises. La didascalie sur l'apparition des filles des Folies Bergères sur scène participe à cette création d'ambiance parisienne avec trois éléments typiques « le champagne, les lunettes noires, le porte-cigarettes »⁶³³.

Les premiers temps en France des exilés chiliens sont donc surtout dévolus à la mise en place de repères. Ils doivent chercher à reconstruire cette quotidienneté en dehors de tout ce qui faisait leur contexte antérieur⁶³⁴. Cependant, rien de cela n'est facile car, au-delà de la perte des repères géographiques, familiaux et culturels, c'est une perte d'autonomie que subissent les Chiliens durant les premiers mois de leur séjour dans le pays d'accueil⁶³⁵.

C) Entre errances et nouvelles identités

L'errance perdure parfois. Luis del Río Donoso la formule au début de ses « Conversations en Solitaire » : « J'ai cheminé de nombreuses fois, par des sentiers inconnus... »⁶³⁶. Cet inconnu, c'est la terre d'accueil sur laquelle arrivent les réfugiés chiliens. Toutefois cette errance du sujet exilé et son désarroi à son arrivée en France peuvent être nuancés. Si l'expérience exilique brise brutalement la vie quotidienne et les équilibres sur lesquels elle était construite, ces derniers pouvaient déjà avoir été remis en cause avant le départ du Chili. Force est de constater que l'exil n'a pas été un phénomène inattendu pour de nombreux Chiliens dans la mesure où le départ pour fuir la dictature s'est imposé comme une solution. Les premiers individus à quitter le pays ont donc pu avoir à surmonter une rupture totale avec leur existence précédente mais beaucoup sont restés au Chili durant les premiers temps du régime militaire en vivant des situations difficiles telles les persécutions, les arrestations arbitraires, les tortures ou la clandestinité⁶³⁷. À cela s'ajoute également le fait que certains, notamment des intellectuels - comme cela est le cas pour Antonio Skármeta, d'origine croate - ont déjà effectué un séjour plus ou moins long à l'extérieur du Chili, parfois dans ce qui devient ensuite leur terre d'accueil.

Les exilés chiliens se sentent également en permanence infantilisés par l'ensemble des petites choses de la vie courante qu'ils avaient jusqu'alors maîtrisé et qui sont soudainement

⁶³³ *Ibid.*, p. 22.

⁶³⁴ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 78.

⁶³⁵ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 136.

⁶³⁶ Luis DEL RIO DONOSO, « Conversations en Solitaire », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 58.

⁶³⁷ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 66.

incroyablement compliquées⁶³⁸. Fernando Mateluna apparaît comme un personnage égaré et paniqué lorsqu’il arrive, seul, à Paris. L’expression de son impatiente angoisse lorsqu’il prend le téléphone pour tenter de trouver Mme Leroy le démontre. Lors de la confrontation entre les deux personnages, celui de Mme Leroy est celui qui sait tout, qui a réponse à tout, et fait écho à une figure maternelle. L’invention des paroles d’une Dame de la Charité par Vitu crée le même sentiment d’infantilisation face à une image de mère. Le « on vous appellera »⁶³⁹ remet en cause l’identité de l’exilé pour lui en donner une nouvelle. Ce dernier est comme un enfant qui vient de naître et auquel il faut donner un prénom qui fera son identité civile, ce qui est le rôle des parents. C’est pourquoi Claudio Bolzman définit le déracinement des exilés chiliens à leur arrivée en Suisse comme le fait de naître adulte dans une autre société⁶⁴⁰. Ce remaniement ironique de l’identité civile de l’exilé mis en œuvre par le personnage de Vitu dans la pièce d’Oscar Castro fait écho à la perte du statut de citoyen par l’exilé sur le plan juridique. Cette perte va de pair avec celle des droits politiques ; ce qui est durement ressenti par les Chiliens car leur départ a été motivé précisément par des raisons politiques⁶⁴¹. L’exilé se retrouve donc dans une situation de « nudité civile ». Cependant, l’institution du pays d’accueil lui impose l’acquisition d’un nouveau statut qui exige l’intériorisation d’une nouvelle identité.

Nouveaux repères, nouvelles identités. Tel que le souligne Verónica Aravena Cortés, en terre d’asile, « le Chilien découvre qu’il est Chilien »⁶⁴². Dans son pays d’origine, il avait une identité dans la société chilienne. Il était ouvrier, étudiant, commerçant,... En France, il est simplement Chilien. C’est sa nationalité qui fait office d’identité. C’est pourquoi apprendre le français est considéré par certains réfugiés chiliens comme un renoncement à leur identité⁶⁴³. Dans le Chili raconté de *L’incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l’exilé Mateluna*, le personnage de Vitu explique qu’il était ingénieur en construction navale⁶⁴⁴. Dans sa pièce, Oscar Castro essaie de lui créer une nouvelle identité au sein de son environnement français : il fait de lui un homme à tout faire, qui enchaîne les « petits boulots ». Il n’est à aucun moment question de la nationalité dans la reconstruction de l’identité du personnage. Dans le roman d’Antonio Skármeta, à l’inverse, c’est justement la nomination des personnages par le

⁶³⁸ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 78.

⁶³⁹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 38.

⁶⁴⁰ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l’exil... op. cit.*, p. 133.

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 134.

⁶⁴² Verónica ARAVENA CORTÉS, « Chilenos y el mercado de trabajo en São Paulo : éxitos y fracasos », in José DEL POZO (dir.), *Exiliados, emigrados y retornados. Chilenos en América y Europa, 1973-2004*, Santiago du Chili, RIL, 2006, p. 95.

⁶⁴³ Marita FERRARO, « Les exilés latino-américains en Isère », in Olivier COGNE et Jacques LOISEAU (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère... op. cit.*, p. 69.

⁶⁴⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 27.

biais de leur nationalité qui modèle fortement leur identité. Lucas est le Chilien, tout comme Michel est le Français. Outre l'appartenance nationale, les réfugiés chiliens partagent aussi une défaite - la chute de la démocratie -, un espoir - celui de l'anéantissement du régime militaire de Pinochet -, et un objectif, le retour au Chili. Au cours de leur exil, ils poursuivent à distance depuis la France un important travail de dénonciation du pouvoir dictatorial en place. L'expérience de l'exil cimente alors une conscience collective, une « culture de l'exil », une identité « exil提高 », qui est entretenue par les activités partisans, solidaires ou artistiques. Les réfugiés s'identifient au sein de ce groupe⁶⁴⁵. L'exil anéantit le milieu social de référence du réfugié ; il est rare qu'il retrouve ses anciens amis dans l'exil. Mais ce sont de nouvelles amitiés qui se nouent sur d'autres bases communautaires et identitaires⁶⁴⁶. Cette expérience communautaire s'inscrit elle-même dans la recherche d'une identité, par une voix mêlée de révolte et d'espoir⁶⁴⁷.

Toutefois, il apparaît que c'est souvent l'incompréhension qui domine l'esprit des exil提高 lorsqu'il s'agit de leur attribuer une identité dans le cadre rassurant d'une nationalité étatique car cette dernière ne peut à elle seule encadrer tout un destin⁶⁴⁸. À l'image du personnage de Fernando Mateluna Rojas dont la première préoccupation à son arrivée en France est de savoir quels papiers il doit avoir⁶⁴⁹, ces nouveaux étrangers sont dans l'attente de retrouver une identité, tout comme ils sont dans l'attente des papiers qui la prouvent⁶⁵⁰. Mais les espoirs des réfugiés chiliens ne correspondent pas à la réalité de leur situation en France dans laquelle leur identité dépend de machines administratives ; pour celles du Haut Commissariat aux Réfugiés (H. C. R.), de l'Office des Migrations Internationales (O. M. I.) ou des institutions étatiques, ils deviennent soit des réfugiés, soit des refusés, soit des clandestins. La présence dans le pays d'accueil représente dès lors pour eux un danger pour préserver leur identité. C'est pourquoi la première attitude qu'ils adoptent à leur arrivée est souvent l'introspection, le refus, l'agressivité et l'incompréhension des mécanismes de la société d'accueil⁶⁵¹. Si l'exilé n'a pas de carte d'identité, il a par contre une carte géographique sur laquelle son itinéraire exil提高 vaut pour

⁶⁴⁵ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien... op. cit.*, p. 96.

⁶⁴⁶ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 66.

⁶⁴⁷ Yves AGUILA et Isabelle TAUZIN CASTELLANOS (dir.), *Les écritures de l'engagement en Amérique latine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2002, p. 182.

⁶⁴⁸ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 30.

⁶⁴⁹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 19.

⁶⁵⁰ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 32.

⁶⁵¹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 113.

identité. Son parcours d'immigrant peut donc marquer plusieurs générations par la suite et pourra être revendiqué comme construction identitaire⁶⁵².

D) Exil et fragmentation identitaire

Pour l'exilé lui-même, c'est la fragmentation identitaire qui marque son exil⁶⁵³. D'un côté, l'exilé n'oublie rien de son passé et, comme lorsque « l'état de peste » est officiellement déclaré à Oran, les exilés chiliens vivent « avec une mémoire qui ne sert à rien »⁶⁵⁴. Mais si le Chili habite encore le réfugié, ce dernier vit désormais en France. S'impose dès lors à lui une double distance induite par l'expérience de l'exil : celle de la réalité du lieu d'origine, c'est-à-dire le Chili qu'il connaît mais duquel il vit éloigné, et celle de la réalité du lieu d'accueil dans lequel il vit désormais mais qu'il ne connaît pas encore⁶⁵⁵. Dans « *Verano de exilio* », Waldo Rojas parle à ce titre d'une « réalité divisée en deux eaux, / comme le ferait une voile desséchée par le sel »⁶⁵⁶.

L'exilé mène finalement une double vie, marquée par une distance par rapport au réel : son cœur et son esprit sont restés au Chili alors que son corps est en France. Dans certains poèmes, les voix scindées et souffrantes, conséquences de l'éloignement et des manques qui empêchent parfois de nommer la ville ou le pays d'accueil, en témoignent. Certes le nom de Paris apparaît dans « *Sintonía* » mais l'expression « ville sombre » renverse la célèbre périphrase « Ville lumière » et fait de la capitale française un lieu ténébreux dans lequel la voix poétique se cherche et se perd. Ce poème témoigne du choc culturel vécu par une voie coupée de son monde. Construit sur des affirmations qui se succèdent sous forme d'anadiploses⁶⁵⁷, Gustavo Mujica se chante à lui-même ce qui fait la réalité du monde dans lequel il vit désormais, même si ce sont des choses toutes simples comme « La chaise, va avec la table », « La table, elle sert à s'y appuyer, manger, boire du vin, écrire et allumer la radio à piles »⁶⁵⁸. On retrouve ces images d'obscurité et de fragmentation dans le poème de Waldo Rojas. Un discours torturé parcourt « *Verano de exilio* », au point qu'il ne soit pas permis au poète-narrateur de nommer les pays d'accueil et d'origine, respectivement qualifiés de « pays-naufage » et de « Torse

⁶⁵² *Ibid.*, p. 39, p. 36, p. 65.

⁶⁵³ *Ibid.*, p. 32.

⁶⁵⁴ Albert CAMUS, *La Peste*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 72.

⁶⁵⁵ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 55.

⁶⁵⁶ Waldo ROJAS, « *Verano de exilio* », Annexe 2, p. 200.

⁶⁵⁷ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990), in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 139. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁶⁵⁸ Gustavo MUJICA, « *Sintonía* », Annexe 3, p. 202.

Mutilé »⁶⁵⁹. Adriana Castillo de Berchenko constate par ailleurs que cette métaphore du naufrage revient fréquemment dans les poèmes de l'exil pour évoquer « un moi égaré dans un monde inconnu, hostile et menaçant »⁶⁶⁰.

L'exil engendre scission et fracture du moi, au point que, dans certains cas, le moi poétique ne se reconnaisse pas, comme l'illustre l'image du reflet chez José Maria Memet dans « Bonne année » : « en regardant par hasard vers la fenêtre / j'observe des pupilles / dans lesquelles existe du déracinement, / je les regarde bien et en le faisant / je me rends compte que ce sont les miennes »⁶⁶¹. L'image du miroir dans laquelle l'exilé ne se reconnaît pas est également poétiquement mise en scène chez Waldo Rojas dans « Rue » : « c'est dans cette rue qu'habite - exilé - / "cet étranger qui à certaines heures vient à notre rencontre / dans un miroir". »⁶⁶² ; faisant référence aux célèbres propos d'Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*⁶⁶³. Le moi poétique oscille chez Luis del Río Donoso entre deux mondes qui symbolisent la fracture psychologique de l'exilé. « Aujourd'hui je ne sais pas / si je suis en Orient / ou en Occident // Je sais seulement que je suis... / Parfois. »⁶⁶⁴. Ces quelques vers de « Parfois » formulent eux aussi le trouble identitaire ressenti par un être exilé. Ce trouble découle encore une fois d'une perte des repères spatiaux, au point que la voix poétique ne sache plus se situer et ne se rende plus compte de la distance qui sépare un monde d'un autre. Le début du poème le suggérait déjà : « J'ai découvert le Sud / en cherchant mon Nord... ». Quête d'espace, quête d'identité : voilà ce qu'induit l'expérience de l'exil. Mais, si dans cette errance spatiale le poète-narrateur réussit à exister un peu, c'est parce que l'exilience, conceptualisée par Alexis Nouss, proclame que l'appartenance territoriale n'épuise pas toutes les possibilités identitaires. Un exilé peut dès lors être pleinement lui-même en dehors de son territoire, tout comme il peut pleinement lui appartenir en résidant ailleurs⁶⁶⁵. Partant de ce principe, il reste encore à savoir quelles sont ces possibilités identitaires pour les Chiliens installés en France.

⁶⁵⁹ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990), in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 140. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁶⁶⁰ Adriana CASTILLO DE BERCHENKO, « La métaphore du naufrage dans la poésie chilienne d'aujourd'hui », in *Cahiers d'études romanes*, n° 1, 1998, p. 126. Disponible sur : <http://etudesromanes.revues.org/3492>.

⁶⁶¹ José Maria MEMET, « Bonne année », Annexe 1, p. 198.

⁶⁶² Waldo ROJAS, « Rue », Annexe 4, p. 206.

⁶⁶³ Albert CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989, p. 31.

⁶⁶⁴ Luis DEL RIO DONOSO, « Parfois », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 76.

⁶⁶⁵ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 102.

« La philosophie inexistencielle sera la philosophie de l'exil »⁶⁶⁶, écrit Albert Camus en 1943, qui précise qu'il ne s'agit pas d'exprimer une négation mais une privation. Dès lors, l'exilé est « l'homme privé de... » ; privé d'un lieu, d'une communauté, d'une famille ; privé du droit de vivre sur le sol qui l'a vu naître, du droit d'exister, de vivre et d'être heureux. Telles sont les conséquences vécues lors d'un départ en exil par des centaines de réfugiés Chiliens qui ont fui l'imposition d'un régime autoritaire dans leur pays. À l'exclusion subie dans la société d'origine s'ajoutent les difficultés auxquelles les exilés chiliens ont à faire face dans la société d'accueil, ce qui les place dans une situation de déracinement. Ils sont tout à la fois dans un « dépayés »⁶⁶⁷ et dans un hors-temps. Les exilés sont des déracinés qui ont perdu leur passé. Ils ne vivent plus dans leur société et n'ont pas d'ancrage social dans la nouvelle à laquelle ils ne parviennent pas à s'identifier. Finalement, ils cessent d'être acteurs de leur propre vie pour devenir des étrangers, des marginaux, sans ancrage social réel. L'exil peut dès lors se définir comme une mort ; il est la disparition d'un certain être-au-monde et l'adoption d'un nouveau⁶⁶⁸. Pour effectivement compenser la perte de leurs repères antérieurs, les exilés chiliens cherchent à en créer de nouveaux dans une société nouvelle. Et pour compenser la perte d'identité, ils cherchent à préserver un lien avec le passé et la société d'origine⁶⁶⁹

⁶⁶⁶ Albert CAMUS, *Carnets. II, Janvier 1942 - mars 1951*, Paris, Gallimard, 2013, p. 106.

⁶⁶⁷ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 106.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁶⁹ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 141.

Chapitre 2

Santiago-Paris : des récits comparatistes

« L'ailleurs n'existe que dans sa relation à l'ici. Si l'ici est par définition l'endroit où l'on est, l'ailleurs est l'en dehors, l'autre part proche ou lointain »⁶⁷⁰. Dans la temporalité exilique s'ajoute à la césure entre un « ici » et un « là-bas », celle d'un avant et d'un après. Pour les Chiliens qui se sont installés en France à la suite du coup d'État du 11 septembre 1973, l'« ailleurs » devient paradoxalement le pays d'origine, inaccessible et lointain, là où le « ici » se déplace dans la terre d'accueil. Deux mondes qui se croisent et se rencontrent, voilà ce que produit l'expérience de l'exil.

Pour en témoigner, les auteurs exilés étudiés adoptent d'abord dans leur récit une démarche comparatiste qui confronte cet avant et cet après, cet « ici » et cet « ailleurs ». Leurs choix dessinent ainsi la représentation qu'ils peuvent avoir de leur terre d'accueil. Ils optent finalement pour une distinction systématique des lieux et des individus en France ; une distinction qui souligne encore davantage leur condition d'étranger. L'exil induit enfin une distance temporelle et suscite une conscience pour l'ailleurs qui ne marquait pas autant le quotidien des Chiliens avant leur départ.

A) Une démarche analogique : informer, valoriser, critiquer

Un des traits fondamentaux du roman *T'es pas mort !* d'Antonio Skármeta est cette démarche comparatiste adoptée dans la narration par le jeune Lucas qui découvre la France, sa culture, sa cuisine ou encore ses codes ; des éléments qui, par analogie, lui rappellent ceux de son pays, le Chili. La sociologue brésilienne Rosa Miriam Ribeiro constate que la comparaison est inévitable entre les logiques, les pensées, les comportements des pays d'origine et d'accueil⁶⁷¹. La première comparaison de l'œuvre faite par le narrateur est culturelle et sportive. En France, il avoue que « [son] joueur préféré c'est Rocheteau » ; « il [lui] rappelle beaucoup un Chilien qui s'appelle Cazelly et qui jouait au Colo du temps de l'Unité populaire »⁶⁷². Au fil du récit, les « ici, à Paris » s'entremêlent aux « là-bas, au Chili » pour retracer l'histoire de la

⁶⁷⁰ Dominique BERTHET (dir.), « Avant-propos » in *Visions de l'ailleurs*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 9.

⁶⁷¹ Jacques LEENHARDT et Pierre KALFON (coll. Michèle et Armand MATTELARD), *Les Amériques latines en France*, Paris, Gallimard, 1992, p. 141.

⁶⁷² Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 8.

découverte, induite par un départ en exil, d'un pays où il faut tout réapprendre et depuis lequel on idéalise ce que l'on connaissait auparavant.

On peut dégager dans nos œuvres plusieurs types de comparaison. Nous allons d'abord nous intéresser à celles qui sont neutres, informatives, et qui permettent de simplement découvrir les points communs et les différences entre le Chili et la France. Par exemple, Lucas compare le système scolaire français au système scolaire chilien à travers la question de l'alimentation des élèves : « Ici, au lycée, on ne distribue pas du lait aux récréations parce que les enfants sont bien nourris chez eux. » / « Au Chili, avant, il y avait des tas d'enfants qui mourraient de faim et quand Allende a été élu président il a décidé qu'on donnerait à tous les enfants du Chili un demi-litre de lait par jour »⁶⁷³. Au-delà de l'évocation d'une mesure politique réelle prise sous le gouvernement de l'Unité populaire, ces quelques lignes soulignent également les différences de niveau de vie des populations chiliennes et françaises et mettent en avant le fait que rien ne semble comparable entre les deux pays à cause d'un fossé culturel et économique très important⁶⁷⁴. D'où la constatation de Lucas qui suit : « Ici, les types de ma classe ne savent pas ce que c'est qu'un pays pauvre »⁶⁷⁵. De la même manière, la voix poétique de Gustavo Mujica constate simplement que « les maïs en France, seuls les cochons les mangent. »⁶⁷⁶, en sous-entendant que cette caractéristique est remarquée justement parce qu'elle ne correspond pas à une réalité chilienne équivalente. De même, lorsqu'il évoque, quelques vers plus loin, la question de la circulation, il établit une comparaison du Chili à la France : « Les « *Pacos* », on les appelle au Chili les *Carabineros*. / Les *carabineros* maintiennent l'ordre public dans la ville et guident la circulation. / La circulation d'ici, congestionnée, a pris naissance, quand / vous vous asseyez sur une chaise / une fois par jour, au moins ».

Sans être énoncée ni comme un avantage ni comme un inconvénient, la question des mouches est relevée dans deux des œuvres étudiées. Si dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, les comédiens affirment qu'au Chili « les mouches sont les plus grosses du monde »⁶⁷⁷, dans *T'es pas mort !*, le jeune Lucas constate qu'« ici, à Paris, il n'y a pratiquement pas de mouches, ça doit être à cause de l'hygiène » alors qu'à

⁶⁷³ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁷⁴ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 30.

⁶⁷⁵ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 12.

⁶⁷⁶ Gustavo MUJICA, « *Sintonía* », Annexe 3, p. 202.

⁶⁷⁷ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 41.

Santiago il y a « beaucoup d'insectes, des chiens en vadrouille et des mouches »⁶⁷⁸. L'expression « à cause de » ne peut apparaître ici comme un jugement de valeur. Il est cependant troublant que l'auteur n'ait pas choisi d'écrire « grâce à » car le fait qu'il y ait peu de mouches est un avantage. La dissemblance peut aussi être physiologique et tendancielle, comme le contraste dans le port de la moustache remarqué par le jeune Lucas qui constate que les Français l'emploient très peu, au regard « des moustaches terribles »⁶⁷⁹ de son père.

D'un hémisphère à l'autre, ce sont également les saisons qui sont bouleversées. Ainsi les comédiens de *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* constatent ce décalage : « Noël dans mon pays, c'est l'été »⁶⁸⁰ ; alors qu'en France cette fête a lieu en hiver. Ce bouleversement des repères a pu être déstabilisant pour les populations exilées et contribue à la déstructuration des repères quotidiens assimilés au Chili. Le système d'ouverture d'une porte se faisait par exemple en France dans le sens inverse de celui du Chili ; le fonctionnement de l'autoroute était inconnu pour les exilés car elle n'existait alors pas dans leur pays d'origine... Toutes ces différences rappellent constamment au réfugié sa condition d'étranger. Il lui fallait s'adapter sous la contrainte à un fonctionnement non homologué à celui connu précédemment ; ce qui a pu être mal vécu par une grande partie des Chiliens de France qui continuent alors à différencier systématiquement les deux pays entre « ici » et « là-bas »⁶⁸¹.

Les comparaisons établies par les auteurs entre la France et le Chili sont donc rarement neutres et se dégagent, parallèlement à la valorisation d'un passé révolu, celle d'un paradis perdu. Dans un passage de *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, une série de répliques est consacrée à ce type de comparaison orientée et dresse, en commençant systématiquement par un « tu sais », « dans mon pays », un tableau informatif et différenciatif sur les deux pays des exilés. La liste des avantages et des inconvénients dans différents domaines est ainsi esquissée. Après avoir énuméré les points « positifs » du Chili par le biais de superlatifs relatifs de supériorité tels que « les oranges sont *les plus* grosses du monde », « les couchers de soleil sont *les plus* beaux du monde », les éléments négatifs apparaissent au fil des répliques suivantes.

⁶⁷⁸ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁸⁰ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 41.

⁶⁸¹ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 31.

Le premier inconvénient du Chili énoncé est le fait que « quand il pleut [...] tous les ponts s'écroulent et ça inonde toute la ville ! »⁶⁸². L'adjectif indéfini « tout », utilisé à deux reprises dans cette proposition, et associé à deux verbes de destruction - s'écrouler et inonder - marque le degré absolu du Chili mais dans un domaine cette fois négatif, celui des catastrophes naturelles. Ce thème est également mis en avant par Antonio Skármeta qui fait remarquer à son personnage principal que les Français ne connaissent pas les tremblements de terre alors qu'au Chili, il en survient souvent. Le sol chilien se caractérise par de hautes montagnes qui recouvrent presque la moitié du territoire avec, à l'est, la Cordillère des Andes et, à l'ouest, la Cordillère de la Côte. Du fait de leur caractère volcanique, le Chili connaît des secousses sismiques, qui prennent parfois l'importance de tremblements de terre⁶⁸³. Si Lucas regrette d'avoir quitté le Chili pour ces derniers, son père le ramène à la raison en affirmant que « le seul avantage d'être loin du Chili, justement, c'était d'être à l'abri des tremblements de terre »⁶⁸⁴. La différence se voit également dans la réaction des enfants français et chiliens lors d'une sortie entre amis « au Kinopanorama voir *Tremblement de terre* » : « quand le théâtre s'est mis à trembler ils se sont mis à rigoler mais moi pas »⁶⁸⁵. Cela démontre une nouvelle fois le fossé culturel entre les individus de ces deux pays qui vivent dans des milieux naturels divers. L'avis sur l'absence des tremblements de terre est également partagé dans les répliques des comédiens de *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* car si « en un seul tremblement de terre, une province entière a disparu », ils s'exclament tous que « ça c'est des tremblements de terre ! »⁶⁸⁶.

Les Chiliens remarquent également qu' « ici [en France] l'océan ne fait pas de vagues ». Cette affirmation, d'abord neutre, introduit l'énoncé d'une série de catastrophes naturelles regrettables au Chili qui soulignent encore une fois le fait que la France et le Chili sont deux univers naturels très hétérogènes, dont le fait qu' « une seule vague a emporté une famille entière et la maison avec ! »⁶⁸⁷. L'adjectif « seul » contraste avec l'adjectif « entière », et la disposition de la phrase accentue davantage le caractère grandiose des éléments naturels de la terre chilienne, comme l'avait déjà soulignée la taille des mouches ou encore celle des oranges. Cette dernière réplique est prononcée dans cette scène par Mateluna, comme s'il commentait les vérités énoncées par les autres comédiens au travers de ses souvenirs personnels dans

⁶⁸² Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 41.

⁶⁸³ Raymond AVALOS, *Le Chili*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1957, rééd. 1992, p. 7-9.

⁶⁸⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 12-13.

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁸⁶ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 42.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 41.

lesquels ces affirmations sur le Chili sont en jeu. Le Chili a également « le record mondial d'accidents de la route ». Le groupe nominal « record mondial », habituellement associé à des victoires ou à des événements heureux, est ici paradoxalement et sarcastiquement employé pour démontrer le taux de mortalité sur les routes chiliennes, ce qui accentue davantage l'idée du grand nombre d'accidents. De même, « les morts prématurés sont les plus prématurés du monde » : de nouveau l'auteur a utilisé un superlatif relatif de supériorité mais pour désigner un inconvénient ; ce qui en fait quelque chose d'encore plus inconvénient. Ainsi « la pauvreté » atteint au Chili son paroxysme et devient la « misère ». La forme de la réplique suivante suggère un changement de ton : « Et le dictateur de mon pays, ce n'est pas le plus fasciste du monde, peut-être ? ». Cette question rhétorique, agrémentée d'un nouveau superlatif relatif de supériorité, se veut acerbe et critique vis-à-vis du gouvernement instauré au Chili et renforce le degré d'extrémisme politique de Pinochet car « oui, là-bas on torture ! »⁶⁸⁸.

Tout au long de cette série de répliques, Oscar Castro a voulu brièvement dressé un portrait caricatural du Chili à travers l'énoncé quelque peu enfantin de ce qu'il considère comme ses avantages et ses désavantages, dans des domaines divers tels celui des catastrophes naturelles, de l'économie, pour terminer sur une critique politisée au sujet de la Junte militaire car c'est son gouvernement, et non les autres traits caractéristiques du Chili, qui a contraint les Chiliens à le fuir. Ce ton de critique politique est moins caractéristique des propos de Lucas qui constate tout de même que « là-bas, au Chili, les juges condamnent les gens pauvres pour un oui, pour un non, tandis que les riches ils peuvent même tuer en toute tranquillité. Là-bas, au Chili, les juges sont de vrais pantins. En France, je sais pas. »⁶⁸⁹. Dans ce passage, la répétition des groupes nominaux « là-bas, au Chili » sonne comme le refrain d'une chanson. Même si le narrateur ne connaît pas suffisamment le système judiciaire français pour le comparer à celui du Chili, il esquisse tout de même une tentative analogique qui démontre la démarche comparatiste des auteurs de ces récits. S'il remarque que ses connaissances chiliennes sont « [toutes] pour les Verts et [toutes] antifascistes »⁶⁹⁰, le jeune narrateur de *T'es pas mort !* s'en tient cependant le plus souvent à des comparaisons plus pragmatiques, qui peuvent intéresser un exilé de son âge : « Ici, en hiver, c'est marrant, la nuit tombe très vite. [...] À Santiago, les nuits sont courtes et il y a cent fois plus de soleil qu'à Paris et mille fois plus d'oiseaux, et puis il y a aussi une chaîne de montagne très belle à l'horizon, la Cordillère, qui a toujours de la

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 41.

⁶⁸⁹ Antonio SKÁRMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 39.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 9.

neige au sommet »⁶⁹¹. On retrouve dans ces propos de l'adolescent des jugements de valeur sur l'environnement de son pays natal à travers l'utilisation de comparatifs de supériorité (« cent fois plus », « mille fois plus »), de superlatif absolu (« très ») et de l'adverbe « toujours ». Lucas établit donc une hiérarchie entre sa vie passée, à Santiago, et sa vie actuelle, à Paris, où le sommet est à la nostalgie d'un paradis perdu. D'ailleurs, « ici, il est tout le temps mort de froid »⁶⁹².

B) La représentation de la France dans l'imaginaire chilien

Aux caractéristiques de la terre natale délaissée pour un pays d'accueil « étrange » s'ajoute également dans ces œuvres l'esquisse d'un portrait de la France qui permet de savoir quelle vision en ont les réfugiés chiliens, ce qu'ils jugent positif ou non, commun ou étonnant, logique ou incompréhensible. Le contraste climatique du Chili à la France, nombreux sont les exilés à le faire remarquer, dessinant un ici et un ailleurs climatique au fil de leurs propos. La rigueur du climat parisien déclenche un discours de rejet qui confirme la difficile adaptation de l'individu exilé dans la capitale française⁶⁹³. « J'ai froid »⁶⁹⁴, s'exclame Mateluna, après avoir dressé, dans une courte chanson, le portrait d'un Paris hivernal morose dans lequel il ne veut pas vivre et où il voit se dessiner la mort⁶⁹⁵. Du nord au sud, le climat varie relativement peu au Chili et, malgré son étendue, l'ensemble du territoire connaît un climat tempéré, où la température moyenne est comprise entre 6 et 20°⁶⁹⁶. Finalement, c'est surtout le changement brutal de saison d'un hémisphère à l'autre plus qu'une différence extrême de climat du Chili à la France qui perturbe les exilés. Au moment de la période estivale au Chili, c'est l'hiver qui règne de l'autre côté de l'équateur. Waldo Rojas exprime ce contraste induit par l'exil dans son poème « *Verano de exilio* » :

« L'été s'intensifie ici sur la terre du Torse Mutilé
Pendant qu'un nouveau retour de brouillard sur le pays-naufage tord mon exil.
La mémoire entrevoit l'hiver de ma terre abîmée
Notre patrie du long échafaud sur la longitude de la mer. »⁶⁹⁷

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 11.

⁶⁹² *Ibid.*, p. 12.

⁶⁹³ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990) », in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 136. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁶⁹⁴ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 40.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 39.

⁶⁹⁶ Raymond AVALOS, *Le Chili... op. cit.*, p. 14.

⁶⁹⁷ Waldo ROJAS, « *Verano de exilio* », Annexe 2, p. 200.

Trois termes font explicitement référence à la question du climat dans ces quelques vers : « été », « brouillard », « hiver ». Les deux pays sont donc mis face à face à travers un contraste climatique. Ainsi le « Torse Mutilé » serait le Chili, qui effectue un chemin de croix depuis 1973, supplicié par la Junte militaire et Augusto Pinochet, et le « pays-nauffrage » représenterait la France, terre d'accueil sur laquelle s'échouent les exilés. Le discours du moi poétique est ici meurtri et assombri par le « brouillard », auquel s'ajoute le verbe « tordre »⁶⁹⁸. À leur arrivée en France, les parents de Lucas se plaignaient aussi du froid⁶⁹⁹, son petit-frère était même tombé malade « avec beaucoup de fièvre à cause du changement de climat »⁷⁰⁰. Dans la pièce d'Oscar Castro, la rigueur du climat est même avancée comme la cause du départ de Vitu de son premier pays d'accueil, le Canada⁷⁰¹. À Santiago, il y a beaucoup plus de soleil qu'à Paris et Lucas est « le meilleur preneur de soleil du monde »⁷⁰². De là-bas jusqu'ici, le problème est qu'il n'a pu emmener le soleil qui venait des Andes, cuisant, clair, haut.

Au-delà de la question du climat, les comédiens de la pièce d'Oscar Castro dressent un portrait de la France qui traduit le rejet de leur pays d'accueil. Parce que « c'est pas beau les Français », « c'est pas bon le vin ! », « c'est pas bon le pain ! », « la cuisine française est très mauvaise », « et les fromages », « beurk »⁷⁰³. La critique est donc d'abord physionomique, mais surtout culinaire. Le vin, le pain et le fromage sont trois éléments essentiels de la culture française. Les caractéristiques alimentaires font partie de l'identité d'une population. Rejeter la gastronomie française, c'est rejeter le mode de vie des Français, et refuser de l'assimiler. Lucas s'étonne d'ailleurs qu'un vin nouveau doux et pétillant ainsi que les *empanadas* ne soient pas connus à Paris, pourtant capitale d'un pays développé⁷⁰⁴. Le verbe « étonner », qui exprime cette incompréhension, montre encore une fois que les cultures chilienne et française sont deux cultures différentes, et qu'il n'est pas si évident pour l'exilé de comprendre ces différences. Cette caractéristique que le narrateur retient de la France, celle d'un pays développé, et qui semble la différencier du Chili, on la retrouve avec la question de l'argent et des banques. Si les Français utilisent ce système, Lucas, quant à lui, n'a pas confiance et préfère garder son argent dans sa chaussette ; ce que son nouvel ami Michel trouve « passé de mode »⁷⁰⁵. Ce détail

⁶⁹⁸ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990) », in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 140. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁶⁹⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 25.

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p. 10.

⁷⁰¹ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 27.

⁷⁰² Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 11.

⁷⁰³ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 40.

⁷⁰⁴ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 60.

⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 86.

témoigne une nouvelle fois du passage d'une société d'économie dépendante à une société capitaliste développée. La population française méconnaît également la vie au Chili, au point que les Dames de la Charité imitées par Vitu demandent aux deux réfugiés chiliens s'il y a de l'électricité dans leur pays⁷⁰⁶. Oscar Castro traduit ici, sur un ton sarcastique, le fossé économique entre les deux pays, mais un fossé exagéré, agrémenté d'une vision de sous-développement de la France sur le Chili.

Après les caractéristiques des milieux naturels, ce sont également les éléments matériels de la ville parisienne, élaborés par l'homme, qui sont critiqués. « Je n'aime pas la Tour Eiffel ! », « L'Arc de Triomphe me gêne ! », « Le Louvre me dérange ! »⁷⁰⁷ : trois monuments historiques, emblèmes de Paris, qui en font son identité. C'est finalement presque une mise à mort énoncée dans un esprit révolutionnaire qu'élaborent les exilés chiliens de la pièce, qui rejettent cette identité matérielle française : « À bas la Seine ! », « Mort à la Seine ! ». À ces critiques s'opposent les louanges du paysage chilien au sujet duquel ils s'exclament : « Vive la Cordillère des Andes ! », « la plus belle du monde ! ». Raymond Avalos remarque que, lorsque les Chiliens vont à l'étranger, ils se demandent où est la nature car le Chili est un don de la Cordillère. À l'inverse, l'étranger qui arrive au Chili se demande quant à lui où sont les habitants derrière ces beautés naturelles⁷⁰⁸. Deux milieux, deux niveaux de développement : un sentiment d'hostilité à l'intégration dans le paysage français semble dominer le discours des exilés chiliens qui ont immigré en France ; au point que le moi poétique de Luis del Río Donoso a emmené avec lui, dans son parcours exilique, et pour surmonter l'inconnu, un peu de cet univers chilien qui lui manque tant : « J'ai cheminé de nombreuses fois, par des sentiers inconnus... À mes côtés, vêtue de lune et de fleurs, la terre d'Arauco m'accompagnait... »⁷⁰⁹.

C) Distinguer l'autre ou le regard de l'étranger

Au-delà de la distinction faite par les récits étudiés entre les deux pays, entre « ici » et « là-bas », les personnages continuent également à différencier systématiquement les individus. Cette différenciation s'exprime d'abord à travers l'opposition d'un « nous » et d'un « vous »⁷¹⁰. Lorsque le narrateur de *T'es pas mort !* utilise l'expression « chez moi »⁷¹¹, c'est encore pour faire référence à son pays d'origine car l'exil de sa famille en France est récent. Cela témoigne

⁷⁰⁶ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 37.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁷⁰⁸ Raymond AVALOS, *Le Chili... op. cit.*, p. 10.

⁷⁰⁹ Luis DEL RIO DONOSO, « Conversations en Solitaire », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 58.

⁷¹⁰ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 31.

⁷¹¹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 9.

d'une difficile assimilation des réfugiés chiliens à leur pays d'accueil ; malgré leur présence géographique et physique en France, leur esprit, tout comme leur système de référence, est resté au Chili. Par exemple, après la comparaison implicite d'une situation de solidarité envers les Grecs, Lucas fait également un parallèle entre les éléments de la manifestation pour le Chili et celle faite pour les Grecs. S'il ne connaît pas le chanteur grec et les instruments de ses acolytes, l'événement lui rappelle des groupes de musique chiliens, *Quilapayun* et *Inti-Illimani* ; un souvenir qu'il présente ainsi : « Nous aussi on a des ensembles drôlement bien »⁷¹². Malgré le comparatif d'égalité qui suggère un point commun entre les deux peuples, le pronom personnel « nous » montre à quel point la réalité de ce qu'il vit est éloignée du narrateur, en dépit de sa proximité spatiale immédiate.

Ce qui concerne le Chili, malgré la longue distance qui l'en sépare, apparaît beaucoup plus concret, précis, et plus proche de lui. Cet effet est renforcé dans les lignes suivantes par la remarque d'une différence entre les exilés chiliens et les exilés grecs sur l'attitude des spectateurs dans le concert, au sujet de laquelle l'adolescent remarque « là où nous c'est pas comme les Grecs »⁷¹³. Ce pronom personnel au pluriel renvoie à l'idée de communauté chilienne très forte au sein de la population exilée. Même s'ils ne se connaissaient pas auparavant, les Chiliens de France partagent au moins une identité géographique et culturelle commune, voire un passé commun, notamment lorsqu'ils ont été militants. Cette idée de communauté chilienne est également présente dans la pièce d'Oscar Castro mais dans une moindre mesure. Les comédiens ne soulignent pas ces différences explicitement au niveau des individus, seulement celles qui concernent les deux pays. Toutefois, c'est bien une image de communauté chilienne en exil qui se dégage de la scène au cours de laquelle le personnage de Mateluna retrouve celui de Vitu, qu'il connaissait au Chili, ainsi que les comédiens chiliens de la nouvelle pièce de son ami, prêts à aider le nouvel arrivant parce qu'ils partagent une expérience commune, celle de l'exil.

Alors qu'il est en France depuis quelques temps déjà, Lucas se considère comme Chilien. Le « chez nous »⁷¹⁴ énoncé dans le récit est associé à la ville de Santiago, non à la capitale française. Cet attachement au pays d'origine est également lisible à travers l'exposition d'événements vécus en France qui renvoient directement à des événements similaires vécus précédemment au Chili. Le narrateur de *T'es pas mort !* voit, par exemple, dans la préparation

⁷¹² *Ibid.*, p. 18.

⁷¹³ *Ibid.*, p. 18.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 38.

de la manifestation française de solidarité envers le Chili un écho aux manifestations d'Allende⁷¹⁵, ou encore se rappelle ses huit ans à Santiago lorsque le frère de Jean le menace au téléphone et qu'il a envie de pleurer dans les bras de sa mère⁷¹⁶. Le souvenir apparaît parfois plus réel que le présent vécu dans le pays d'accueil. Ainsi le poète-narrateur des « Conversations en Solitaire » se rappelle « d'une nuit particulière, à Aix-en-Provence, au sud de la France »⁷¹⁷. Son sommeil sur le sol français l'emporte sur ses terres natales et il croit traverser la Pampa, dormir au bord de la lagune de Trupán, chanter sur un grand tonneau de vin à Talcahuano, cueillir des fruits de Cachapoal. Finalement, il déclare : « J'aimai les seins vierges de la Cordillère ». Si la comparaison entre le sud de la France et la Pampa chilienne n'est pas explicite, la juxtaposition de ces deux espaces géographiques révèle encore une fois le fait que les exilés chiliens vivent davantage dans le souvenir de leur pays d'origine que dans la réalité de leur pays d'accueil.

Le même phénomène est chanté par la voix poétique de José Maria Memet dans « Bonne année ». Il met en scène un repas pris en France pendant l'exil et au cours duquel le poète-narrateur, « parmi les rires et les salutations en français » qu'il ne comprend pas, se met à repenser à son Chili natal. Ainsi, comme par magie, « sur la nappe surgit / la forêt / et dans la cuillère qui s'approche de [sa] bouche, / il y a un volcan qui fume doucement »⁷¹⁸. Une fois l'environnement naturel esquissé, ce sont les « lumières de [son] peuple » qu'aperçoit le poète-narrateur, avant que « des tapes dans le dos » le ramènent à la réalité du repas pris en France. Le rêve est ainsi un moyen de retrouver leur Chili natal, de même qu'il empêche l'intégration à la France. C'est pourquoi dans son « Poème à trois rythmes », Luis del Río Donoso chante, « au bord de la Seine », et se rend compte que « dans [ses] images d'aujourd'hui / le concret / n'est qu'un moment parmi le souvenir. »⁷¹⁹. L'opposition entre le « aujourd'hui » au début du vers et le « souvenir » de la fin illustre cette confrontation entre deux mondes hétérogènes, où règne la nostalgie de la terre récemment fuie.

La différenciation systématique des individus est aussi exprimée au travers de la mise en avant des nationalités. Cela est frappant dans le roman d'Antonio Skármeta. Au-delà de la scission du « nous » et du « vous », c'est une dissociation très nette qui est faite entre la population du pays d'accueil, les Français, et celle du pays d'origine, les Chiliens. À l'inverse,

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁷¹⁶ *Ibid.*, p. 42.

⁷¹⁷ Luis DEL RIO DONOSO, « Conversations en Solitaire », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 58.

⁷¹⁸ José Maria MEMET, « Bonne année », Annexe 1, p. 198.

⁷¹⁹ Luis DEL RIO DONOSO, « Poème à trois rythmes », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 82.

les Français, comme nous l'avons vu précédemment, « emploient très peu la moustache »⁷²⁰, par exemple. De même, lorsque Lucas résume sa situation après son altercation avec un certain Jean, il évoque notamment le Français qu'il a envoyé à l'hôpital⁷²¹. Le fait qu'il ne fasse pas le choix de simplement parler d'un garçon de son âge mais de le qualifier par sa nationalité, révèle d'une part que, lui, ne se considère pas comme Français mais comme Chilien, même s'il vit actuellement en France, et, d'autre part, que la caractéristique importante des personnes qui l'entourent passe par leur identité nationale. On imagine facilement que ce sentiment national est suscité par la situation de déracinement provoquée par l'exil.

Les personnages français du roman sont d'ailleurs dans la même logique face à l'étranger. De retour chez ses parents, le narrateur apprend que quelqu'un a essayé de le joindre toute la journée, « qu'il ne parlait que le français et qu'il demandait le Chilien »⁷²². De même, quelques lignes plus loin, alors que le téléphone sonne à nouveau, l'interlocuteur demande « allo ! c'est toi le Chilien ? »⁷²³. Si le frère de Jean utilise l'adjectif défini « le » pour s'adresser à Lucas en tant que Chilien, le narrateur parle quant à lui d'« un » Français. Le choix de l'article indéfini suggère le fait que Lucas réside en France où la nationalité française est donc majoritaire. Michel n'est qu'un Français parmi beaucoup d'autres, alors que Lucas est un individu clairement identifiable par sa singularité identitaire par rapport à la population majoritaire. Mettre un article défini devant le substantif « Chilien » démontre que la présence d'un individu de cette nationalité sur le territoire français est plus exceptionnelle, malgré la présence d'environ 15 000 ressortissants chiliens en France à compter du 11 septembre 1973⁷²⁴.

Ce choix dans la narration rappelle constamment la condition d'étranger du personnage. Toutefois, l'appellation choisie pour rapporter les paroles de Michel n'a rien de discriminatoire ou raciste. Les Chiliens sont évidemment perçus en France comme des étrangers, mais leur nationalité est positivement connotée⁷²⁵. La présentation qu'Édith, amie du narrateur, fait à son père de Lucas par le biais de sa nationalité également en est une preuve⁷²⁶. Ce n'est pas l'identité

⁷²⁰ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort...* op. cit., p. 21.

⁷²¹ *Ibid.*, p. 40.

⁷²² *Ibid.*, p. 41.

⁷²³ *Ibid.*, p. 41.

⁷²⁴ Franck GAUDICHAUD, « Le poids de la défaite. Retour sur les origines de l'exil politique chilien (1970-1990) », in « L'exil chilien en France », *Hommes et migrations*, n° 1305, 2014, p. 9. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2707>.

⁷²⁵ Yvette Marcela GARCIA, *Les femmes de l'exil chilien...* op. cit., p. 48.

⁷²⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort...* op. cit., p. 58.

nationale qui est un obstacle majeur, dans le cas de la population chilienne exilée en France, à son intégration.

Après les personnages, ce sont également les lieux qui sont par exemple désignés par le biais d'un attribut national. Ainsi Lucas, qui a rendez-vous pour dîner chez Édith, imagine sa « première visite dans une maison française »⁷²⁷. Il remarque « qu'ici on a l'habitude d'apporter des fleurs ». Cet *habitus* social français relevé contribue de nouveau à creuser le fossé culturel qui existe entre le Chili et la France dans la mesure où il suggère implicitement que cette manière de faire n'est pas dans les coutumes chiliennes. Le seul fait d'en faire la remarque établit directement la dissemblance entre ces deux sociétés. Ce n'est donc pas facile de vivre à Paris pour les étrangers qui ne savent pas toujours qu'elle conduite est la plus appropriée aux différentes situations auxquelles ils sont confrontés. Lucas en fait l'expérience en même temps qu'il grandit. De même, dans l'imitation qu'en fait Vitu, les Dames de la Charité ont préparé un dîner pour leur montrer « la cuisine française »⁷²⁸ ; une cuisine qu'ils ne connaissent pas et qui doit donc être différente de la cuisine chilienne.

Finalement, cette distinction identitaire, le jeune narrateur de *T'es pas mort !* l'applique aux multiples personnages de son histoire, en leur attribuant des caractéristiques propres à leurs origines géographiques et à leurs cultures. Parmi eux, on trouve les Italiens de la pizzeria Napoli où se déroule le repas de réconciliation entre Lucas et Michel, qui « sont tout ce qu'il y a de perspicace »⁷²⁹, les Anglais⁷³⁰, les Grecs, représentés par les premiers amis du narrateur, Homère et Socrate, et leur logique d'Aristote⁷³¹, et enfin les Chiliens que Lucas définit notamment comme « drôlement courageux » lorsque Michel pense que ce sont des « trouillards »⁷³². Ce qui est avant tout relevé dans la pièce d'Oscar Castro, ce n'est pas tant la différence de nationalités entre Chiliens et Français, mais la condition d'étranger qui colle constamment à la peau des personnages. Ainsi, lors du dîner imaginaire préparé par les Dames de la Charité, sont présents un Cambodgien, un Iranien et un Afghan⁷³³, soit des individus d'autres nationalités, tous étrangers de France, mais non Français. Ce regroupement de diverses identités nationales suggère le fait que tous les non Français sont rangés dans la même catégorie,

⁷²⁷ *Ibid.*, p. 62.

⁷²⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 38.

⁷²⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 83.

⁷³⁰ *Ibid.*, p. 41.

⁷³¹ *Ibid.*, p. 83.

⁷³² *Ibid.*, p. 72.

⁷³³ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 38.

celle d'étrangers à la France. Ce n'est pas leur identité propre qui compte ici, mais leur condition d'immigré.

D) « Quelle heure est-il là-bas ? » : la distance temporelle de l'exil

« Quand dans certaines régions il fait jour, dans d'autres il fait nuit, lorsque dans l'une le jour se lève, dans d'autres la nuit tombe, si bien que lorsqu'il est midi à Mexico, à nos antipodes, chez ceux qui habitent droit sous nos pieds, il est pour eux minuit, et au moment où ici le soleil se lève, chez eux il se couche. »⁷³⁴

Ce propos, datant de 1606, extrait du *Répertoire des temps* de Heinrich Martin, est cité par Serge Gruzinski dans l'introduction de son ouvrage *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*. Dans ce dernier, cet historien, spécialiste du monde colonial ibérique, met en miroir deux livres et deux auteurs qui, à Mexico et à Istanbul aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, se sont interrogés sur l'univers mystérieux de l'autre. Pour Gruzinski, cette interrogation, cette inquiétude pour l'ailleurs - « Et là-bas quelle heure est-il ? » -, c'est déjà penser le monde. Le titre de son ouvrage, « Quelle heure est-il là-bas ? », s'inspire d'un film taïwanais réalisé en 2001 par Tsai Ming-Liang, *Et là-bas, quelle heure est-il ?*.

Dans le film, un jeune homme taïwanais est obsédé par la jeune femme qui lui a acheté une montre avant de partir pour Paris. Il entreprend de réduire les distances entre les deux villes en mettant les horloges de Taïpei à l'heure de la capitale française. On le voit passer un coup de téléphone pour demander quelle heure il est à Paris. D'abord, il change l'heure de sa montre ; puis celle de la pendule de la maison ; et ensuite cela va crescendo, du magasin de montres et pendules à une station de transports en commun, jusqu'à la grande horloge urbaine. Ce film raconte donc la distance impossible entre un homme et une femme, de Taïwan à Paris, et l'on y découvre, selon Serge Gruzinsky, « le surgissement inopiné d'autres univers, la préoccupation soudaine pour l'ailleurs, le raccourcissement brutal des distances, la confrontation des mondes, mais aussi, et tout autant, l'irréductibilité des temporalités, l'étanchéité des passés et des mémoires »⁷³⁵.

Si le passage d'un monde à l'autre était une épreuve et une initiation aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, il le reste encore aujourd'hui, même si nous disposons de nouveaux moyens qui

⁷³⁴ Serge GRUZINSKI, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 11.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 12.

permettent de réduire la distance et le temps⁷³⁶. L'existence du téléphone permet de communiquer plus facilement mais ne réduit pas pour autant les distances temporelles. « *Que hora es allá ??? ...* »⁷³⁷ : ainsi, parmi le peu de choses qu'il a le temps de demander à sa femme lors de leur courte conversation téléphonique chronométrée, le personnage de Mateluna s'inquiète notamment de savoir l'heure qu'il est « là-bas », là où se trouve sa femme Sonia et leurs enfants, au Chili. Pour établir une comparaison avec ce que vient de lui répondre sa femme, il répète à deux reprises que, à Paris, c'est le soir. Les adverbes de lieu sont nombreux en espagnol et sont utilisés pour exprimer une distance différente, allant du plus proche au plus éloigné de celui qui parle. Ainsi le « *aquí* », utilisé pour exprimer ce qui est proche de soi, s'oppose au « *allá* », utilisé pour exprimer ce qui est proche de lui ou elle. Le trouble de Mateluna est dû au fait que Sonia n'est pas proche de lui. La conscience de la distance temporelle du Chili à la France a d'ailleurs été mise en scène dans un « opéra d'exil et de lutte » en 1975 à Nanterre par Pierre Debauche - *Quelle heure peut-il être à Valparaiso ?* - , dont les textes chantés sont de Pablo Neruda, sur une musique composée par Sergio Ortega⁷³⁸. Le décalage horaire entre le Chili et la France est différent selon les saisons. Durant la période estivale en France, du mois de mars au mois d'octobre, il y a six heures en moins avec le Chili parce que le pays se situe à l'ouest par rapport à la France. Alors que pendant l'hiver français, d'octobre à mars, il n'y a que quatre heures de décalage. Enfin, autour des équinoxes, cinq heures séparent la France du Chili⁷³⁹. Les protagonistes ne vivent donc plus sur le même continent, et donc plus dans le même temps, ce qui renforce la distance et la rupture entre les deux pays. La réplique de Mateluna cherche à les comparer sur un plan temporel pour les opposer encore une fois.

De la même manière que l'historien Serge Gruzinski cherche à mesurer les complémentarités et les dissonances de l'Islam et de l'Amérique afin d'approcher une lecture chorale du monde, les écrivains de l'exil font se confronter les regards sur le monde, du Chili à la France, de la France au Chili, à travers une démarche comparatiste qui constitue un des enjeux fondamentaux de l'histoire globale. L'étendu du désir de rentrer au Chili, envahit par une attitude nostalgique, révèle cependant le choix que les réfugiés chiliens font entre leur société d'accueil et leur société d'origine.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 215.

⁷³⁷ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 33.

⁷³⁸ Pierre DEBAUCHE, *Quelle heure peut-il être à Valparaiso ?*, Théâtre des Amandiers, Paris, Editions Pierre Jean Oswald, 1975.

⁷³⁹ <http://www.chilivoyages.com/quel-decalage-horaire-chili-france/>.

Chapitre 3

Le chant nostalgique d'un Chili mythifié : le récit comme voie / voix du retour

« Nous vivons dans un monde où les frontières s'abolissent, se transforment et se reforment dans d'incessantes fluctuations. Une totale recomposition de la géographie politique, économique et culturelle est en cours. Les chemins s'ouvrent et se multiplient pour les errances comme pour les exils sans qu'il y ait toujours de retour possible »⁷⁴⁰.

L'idée de retour induit celle d'un déplacement. Effectuer un retour, c'est d'abord revenir vers l'endroit d'où l'on est venu, soit se mouvoir dans l'espace en sens inverse du mouvement précédent. Le retour, c'est aussi le fait d'évoquer, de revivre ce qui appartient au passé. Le retour est enfin le fait de revenir à un état antérieur, le fait d'être de nouveau quelque part, après une absence. À ces trois définitions du retour correspondent trois réalités de l'expérience de l'exil chilien.

Premièrement, les réfugiés formulent de manière presque obsessionnelle leur espoir d'un retour proche au Chili, leur pays d'origine ; ils souhaitent prendre le chemin de l'exil du Chili à la France en sens inverse. L'absence de la terre natale entraîne donc un sentiment de nostalgie d'un pays lointain, celui d'un lieu dont on rêve et que le rêve nous fait revivre. Mais le retour traduit également l'objectif des exilés chiliens, celui de retrouver une existence souvent idéalisée, surtout dans le contexte de bouillonnement politico-social des années 1970 - 1973 au Chili.

A) La formulation de l'espoir d'un retour proche

Parmi ses multiples définitions, l'exil peut être défini par la perspective du retour, qu'il soit possible ou impossible⁷⁴¹. Il est dès lors conçu comme une mise entre parenthèses dans l'attente d'un retour imminent⁷⁴². Dans l'imaginaire chilien, la figure d'Ulysse a pu nourrir ce rêve du retour. De la même manière que ce personnage mythologique a retrouvé Ithaque, sa

⁷⁴⁰ Corinne ALEXANDER-GARNER et Isabelle KELLER-PRIVAT (dir.), *Migrations, exils, errances et écritures*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, p. 15.

⁷⁴¹ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 93.

⁷⁴² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 59.

patrie d'origine, les réfugiés chiliens espèrent rejoindre prochainement leur pays natal, et ce dès la décision de leur départ en exil prise. Si une partie de la population chilienne part en dehors des frontières de sa terre natale, c'est d'abord, comme nous l'avons précédemment exposé, pour se protéger des exactions de la dictature, mais aussi surtout pour lutter et permettre un retour rapide de la démocratie au Chili⁷⁴³. L'exil est donc vu comme une période transitoire qui prendra fin avec la chute du régime pinochétiste et le retour prochain au Chili ; une conception de l'exil perçue comme évidente⁷⁴⁴. « Mon père il est sûr qu'un gouvernement comme celui de la junte militaire au Chili ne peut pas durer longtemps parce que personne ne l'aime et que les gens là-bas souffrent beaucoup »⁷⁴⁵ : comme le père de Lucas, tous les réfugiés chiliens présents dans différentes aires géographiques partagent cet espoir de la chute prochaine de la junte et l'objectif du retour au pays. Le fait qu'Antonio Skármeta est inséré ce propos, cet espoir, dès les premières pages de son œuvre, traduit la place que cette conviction occupe dans l'esprit des Chiliens qui arrivent en France après le coup d'État d'Augusto Pinochet.

Les réfugiés chiliens sont donc persuadés qu'ils seront rapidement de retour chez eux. Ainsi le père du narrateur de *T'es pas mort !* et ses amis, au cours d'une soirée festive chez la famille de Lucas, « disaient que l'an prochain ils fêteraient le 18 septembre au Chili »⁷⁴⁶. L'espoir du retour ne disparaît donc pas du début à la fin du récit imaginé par Antonio Skármeta ; ce qui révèle d'autant plus son haut degré. Cet espoir est transmis aux enfants des Chiliens exilés eux-mêmes. Ainsi, lorsque le nouvel ami français du narrateur, un certain Michel, lui demande quand il repartira au Chili, Lucas répond « dès que Pinochet sera liquidé, par le premier avion » et « ça va pas tarder »⁷⁴⁷, ajoute-t-il. La hâte de rentrer dans leur pays d'origine que ressentent les réfugiés chiliens au cours de leur exil en France est illustrée par l'expression « par le premier avion ». Cet empressement est également mis en scène par Oscar Castro dans les répliques qu'il fait tenir à son personnage de l'exilé Mateluna dans une scène au cours de laquelle les autres comédiens essaient de le convaincre d'ouvrir sa valise. Lorsqu'ils lui conseillent avec insistance de le faire, la première chose que le personnage principal de la pièce répond, c'est que « dès que le régime tombe, où qu'[il soit], [il] file à l'aéroport »⁷⁴⁸. C'est ici le verbe familier « filer » qui traduit l'idée de fuite et de rapidité avec laquelle les Chiliens de la diaspora envisagent de quitter leur pays d'accueil. Ce départ immédiat et précipité

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 75.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 119.

⁷⁴⁵ Antonio SKÁRMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 9.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 60.

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 83.

⁷⁴⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 42.

s'explique par le fait que, dans l'imaginaire chilien, la réalisation du retour se superpose avec le recouvrement d'une forme de liberté dont les exilés étaient privés⁷⁴⁹.

Le fait que l'expérience de l'exil soit contrainte matérialise la faillite d'un projet individuel et collectif dans la mesure où le retour des réfugiés chiliens depuis la France leur est interdit⁷⁵⁰. Paradoxalement, au début de l'exil, ce n'est pas à eux de décider de retourner ou non au Chili alors que l'unique projet qu'ils formulent est celui du retour dans leur « étroite et longue Patrie »⁷⁵¹. L'impossibilité du retour provient principalement des deux décrets-lois que la junte militaire a édictés en réaction au phénomène d'exil massif amorcé après le coup d'État. Ces décrets-lois - l'un datant du mois de novembre 1973, l'autre d'août 1974 - soumettent dès lors le retour des Chiliens partis à l'étranger à une autorisation spéciale du ministère de l'Intérieur chilien. C'est dans ce contexte que sont établies des listes comportant les noms de plusieurs milliers de Chiliens de l'extérieur non autorisés à rentrer dans leur pays d'origine. Ces listes sont composées des noms d'individus jugés indésirables sur le territoire chilien par la junte, tels que les réfugiés sans statut, les personnes expulsées ou qui commuent leur peine de prison en bannissement⁷⁵². Ces listes matérialisent la violation de l'article 13, paragraphe numéro 2, de la Charte des droits de l'homme, selon lequel « toute personne a le droit de quitter son pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays »⁷⁵³.

Le poète-narrateur des « Chemins du vent » de Luis del Río Donoso se dit « toujours attentif au retour » car « [il vit] / et [il] désire ardemment revenir »⁷⁵⁴ au Chili. Cette attention consacrée à l'annonce tant espérée de la possibilité du retour dans le pays natal, nous l'avons déjà constatée à travers le thème des valises, toujours prêtes à être refermées pour un départ en sens inverse. Dans ce poème, le caractère attentif des Chiliens implique également l'achat des « journaux / jour après jour / pour savoir... ». Loin de la réalité chilienne, la presse est un moyen de communication indispensable aux exilés chiliens installés en France, et qui leur permet de s'informer sur la situation politique au Chili. C'est même souvent une obsession pour nombre d'entre eux. « Oh Terre... Terre ! / quand je reviendrai... quand je reviendrai / ouvre-moi / tes bras de blé »⁷⁵⁵ : les répétitions, celles du mot « terre » et du verbe « revenir » conjugué au futur de l'indicatif, temps du possible, du réalisable, traduisent cette obsession. Alors que

⁷⁴⁹ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 19-20.

⁷⁵⁰ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 110.

⁷⁵¹ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 38.

⁷⁵² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 12.

⁷⁵³ Déclaration universelle des Droits de l'Homme, 1948, Article 13. 2.

⁷⁵⁴ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 36.

⁷⁵⁵ Luis DEL RIO DONOSO, « Poèmes d'absences », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 54.

l'apprentissage de la langue du pays d'accueil n'apparaît pas toujours nécessaire aux Chiliens puisque leur retour ne saurait tarder, le père du narrateur de *T'es pas mort !* fait l'effort de prendre un dictionnaire de français afin de pouvoir lire les journaux du pays d'accueil⁷⁵⁶. Le père de Lucas écoute également la radio quotidiennement pour s'informer de la situation politique au Chili, et de celle du reste du monde⁷⁵⁷. Le poète-narrateur de « *Sintonía* » recrée dans ses vers l'environnement dans lequel il vit, et où il écoute lui aussi les informations grâce à sa « radio à piles »⁷⁵⁸. Les lettres sont enfin un autre moyen de communication pour connaître l'évolution des événements chiliens. Si la mère du narrateur de *T'es pas mort !* « répétait qu'elle voulait rentrer au Chili, qu'il fallait aider les copains sur place », « tout de suite après, elle se rendait compte que c'était faire du sentiment parce que dans toutes les lettres qu'ils recevaient, toutes, on leur apprenait la mort ou la disparition d'un de leurs amis ou connaissances »⁷⁵⁹.

L'exil est donc également marqué par l'incertitude. Les Chiliens arrivés en France après l'annonce du putsch ignorent à quel moment ils pourront revenir dans leur pays d'origine. Ils font donc un « pari sur l'avenir » qui correspond à l'idée du temps passé en France qu'ils se font⁷⁶⁰. La voix poétique de Luis del Río Donoso lit aussi les journaux « pour apprendre qu'ils sont morts / que les frontières sont ouvertes... / que reviennent ceux d'ailleurs... »⁷⁶¹. L'espoir du retour au Chili se traduit ici par une projection dans un futur proche dans laquelle le poète-narrateur imagine que ses souhaits se sont réalisés ; autrement dit que les militaires dissidents ont été assassinés, qu'ils n'existent plus de listes-barrières pour retourner au Chili, et que les exilés peuvent désormais rentrer. Cependant, la fin de ce poème exprime la déception et l'anéantissement des espoirs des Chiliens exilés en France lorsqu'ils lisent quotidiennement les journaux ou écoutent les nouvelles à la radio : « Jour après jour / renaît l'espérance / pour mourir chaque matin / quand je finis de lire ». Le doute s'installe dans l'idée d'un retour proche avec la prolongation imprévue de l'exil. La septième partie des « Chemins du vent » de Luis del Río Donoso n'apparaît plus si enthousiaste et catégorique au sujet du fait que la dictature sera bientôt remplacée par une démocratie et que tous les individus de la diaspora chilienne pourront rentrer : « Les chemins du vent / reviennent / avec l'espérance / que peut-être... un jour... / là où ils sont / ils retourneront / oui... / ils retourneront... / dormir en ton sein / mon étroite et

⁷⁵⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 14.

⁷⁵⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁵⁸ Gustavo MUJICA, « *Sintonía* », Annexe 3, p. 202.

⁷⁵⁹ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 17.

⁷⁶⁰ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 295.

⁷⁶¹ Luis DEL RIO DONOSO, « Chemins du vent », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 36.

longue Patrie »⁷⁶². Ce doute n'a pas encore gagné l'esprit des membres de la famille de Lucas puisque, à la fin du roman, après déjà un an d'exil, l'espoir de la chute de la dictature chilienne et du retour imminent est toujours aussi présent.

Même si les réfugiés chiliens ne savent pas quand ils rentreront, cela n'affecte pas ou peu leur conviction du retour. Ce n'est qu'en 1982 que les listes établies par le gouvernement dictatorial sont divulguées et que la junte, sous la pression internationale, rend publique la première liste des personnes autorisées à rentrer, soit après presque dix ans d'exil pour ceux qui sont partis du Chili dans les premiers mois qui ont suivi le putsch ; même si un mouvement de retour pour ceux qui n'en étaient pas officiellement interdits s'était timidement amorcé à compter de l'année 1978⁷⁶³.

B) « *Vivir sin Chile* » ou l'omniprésence de la nostalgie

L'espoir confiant dans un avenir de retrouvailles avec le Chili s'accompagne de nostalgie. Ainsi les poèmes de l'exil expriment la nostalgie d'une espace et d'un passé perdus au sein de textes tourmentés. Les souvenirs ou les rêves que les exilés ont du Chili confirment leur manque⁷⁶⁴. La nostalgie « embrasse / [la] vie de tous les jours » de Luis del Río Donoso : « Aujourd'hui je suis envahi / d'absences... / d'étreintes et de larmes... / de regards sans fin... / de pluies d'autrefois... »⁷⁶⁵. Le poète-narrateur se met à imaginer et à recréer sa présence au Chili lors d'« une nuit particulière à Aix-en-Provence » : il se met alors à traverser la Pampa⁷⁶⁶. La voix poétique de José Maria Memet élabore le même mécanisme psychique lorsqu'elle voyage un bref instant dans un ailleurs grâce à un jeu de distance et de temporalité, au cours d'un dîner pris en France, et aperçoit les lumières de son peuple⁷⁶⁷. Ces souvenirs et ce sentiment mélancolique engendrés par le manque du pays natal sont exprimés par le narrateur de *T'es pas mort !* au cours des premières pages du roman : « J'étais triste parce que je pensais au Chili »⁷⁶⁸. Au début de l'exil, les Chiliens continuent donc de vivre avec le cœur et leurs intérêts attachés à leur pays d'origine⁷⁶⁹. Cette barrière psychologique engendre un sentiment

⁷⁶² *Ibid.*, p. 38.

⁷⁶³ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 12-13.

⁷⁶⁴ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990) », in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 137. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁷⁶⁵ Luis DEL RIO DONOSO, « Nostalgies », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 56.

⁷⁶⁶ Luis DEL RIO DONOSO, « Conversations en Solitaire », in *Anthologie poétique... op. cit.*, p. 58.

⁷⁶⁷ José Maria MEMET, « Bonne année », Annexe 1, p. 198.

⁷⁶⁸ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 12.

⁷⁶⁹ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 111.

de tristesse dû à l'éloignement. Ainsi, lors de son discours à la Mutualité à Paris, le père de Lucas est « incapable de dire trois mots sur le Chili sans perdre les pédales, ce qui fait qu'au bout de deux minutes il gueulait et qu'au bout de cinq les larmes lui tombaient jusque dans les poches »⁷⁷⁰.

« Je flottais sur la mer d'Autogafaste, toute bleue, en vacances dans le nord du Chili »⁷⁷¹ : telles sont les images qui emplissent l'esprit du narrateur de *T'es pas mort !* lorsqu'il s'évanouit après s'être battu avec Michel. Elles correspondent aux souvenirs merveilleux du pays natal de l'adolescent. Le mot « nostalgie » - qui dérive du grec « *nostos* » signifiant « retour » et « *algie* », « douleur » - sert d'abord à qualifier un état qui peut atteindre l'homme parti de chez lui. Le terme français a quant à lui pris le sens commun d'un regret du passé associé à un malaise dans le présent⁷⁷². Dans le cas des exilés chiliens, ce malaise, c'est l'expérience traumatisante du départ en exil et de la séparation du pays qu'induit l'arrivée dans une société d'accueil. Le regret est celui de la vie passée, vécue dans le pays d'origine. Dans la réaction nostalgique des Chiliens de France, la séparation spatiale signifie l'interruption d'un contact avec les objets de référence primaires, soit la famille, de référence secondaires, c'est-à-dire les amis proches, et tertiaires, qui concernent la communauté et les institutions. Ces objets de références constituent ce qu'Anne-Marie Gaillard nomme « le contenu de l'imagerie nostalgique »⁷⁷³ des exilés.

Un certain nombre de facteurs déterminés par Charles Zwingmann⁷⁷⁴, et repris par la sociologue, s'avèrent susceptibles d'influencer le sentiment de nostalgie de la communauté diasporique chilienne, tels les circonstances de la séparation, c'est-à-dire son caractère volontaire ou forcé. Dans le cas chilien, elle fut la plupart du temps « forcée », comme nous avons pu le voir précédemment. Un second facteur est le type de séparation, suivant qu'il s'agisse d'une séparation des objets de référence primaires, plus traumatisante, ou d'une séparation avec les objets de référence secondaires⁷⁷⁵. C'est d'abord de sa femme et de ses enfants dont Mateluna se retrouve séparé après son départ en exil ; c'est pourquoi ce sont eux qui sont évoqués dans les lettres qu'il reçoit, dans les paroles des chansons de la pièce ou lors de l'appel téléphonique en direction du Chili. C'est un sentiment de manque affectif fort qui

⁷⁷⁰ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 54.

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 76.

⁷⁷² Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 22.

⁷⁷³ *Ibid.*, p. 23.

⁷⁷⁴ Charles ZWINGMANN, *Uprooting and After*, New York, 1973.

⁷⁷⁵ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 24.

caractérise l'exil du personnage. En revanche, tous les membres de la famille recréée par Antonio Skármeta dans son roman sont partis en exil ensemble. Les lettres qu'ils reçoivent et qui engendrent leurs pleurs ne concernent donc pas des objets de référence primaires mais secondaires, c'est-à-dire leurs « amis », et des objets de référence tertiaires, des « connaissances »⁷⁷⁶.

La nostalgie peut également être influencée par l'affectation plus ou moins grande par l'émigration d'un projet personnel de l'individu exilé. Les réfugiés chiliens sont à ce titre écartés d'un projet de société inédit engendré par l'élection à la présidence du Chili de Salvador Allende et doivent faire face à la fin de l'effervescence révolutionnaire, à la fois collective et individuelle, caractéristique des années 1970-1973. À un niveau plus individuel, on a vu que, du Chili à la France, les professions des exilés ne pouvaient pas toujours se maintenir de manière équivalente dans l'immigration, et cela a pu affecter des projets professionnels. Les possibilités de communication depuis la France jusqu'au Chili peuvent également influencer le sentiment de nostalgie⁷⁷⁷. Le personnage de Mateluna est très affecté par ce sentiment dans la mesure où la communication avec ses proches à son arrivée en France apparaît difficile. D'une part, « les lettres se perdent »⁷⁷⁸, et le coût d'un appel téléphonique vers le Chili est élevé, donc cette méthode de communication peu employée. La communication dans la langue du pays d'accueil constitue également un obstacle pour la plupart des Chiliens qui ont trouvé asile en France. L'attitude de ce nouvel environnement vis-à-vis de l'individu exilé influence lui aussi la nostalgie, dans la mesure où elle est différente de son ancien environnement et qu'elle n'apporte pas forcément des nouvelles positives⁷⁷⁹. La question administrative relevée par Oscar Castro dans *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna* en est un exemple. Enfin, le fait que la situation soit réversible ou non, c'est-à-dire la possibilité du retour à la situation existentielle précédente, joue un rôle dans le ressenti nostalgique des immigrants. Il est d'autant plus fort dans le cas chilien car le retour est impossible dans le contexte de la dictature pinochétiste, alors qu'il est possible à tout instant pour les migrants économiques. Dès qu'un individu bénéficie de la protection internationale accordée par la Convention de Genève, il ne peut alors réclamer la protection de son pays d'origine. En cela, l'entrée sur le territoire

⁷⁷⁶ Antonio SKARMETA, *T'es pas mort... op. cit.*, p. 17.

⁷⁷⁷ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 24.

⁷⁷⁸ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 32.

⁷⁷⁹ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 24.

national de l'exil irait de pair avec la perte du statut de réfugié accordé par les institutions françaises⁷⁸⁰.

Cette mélancolie, associée à la perte d'un lieu ou d'un objet aimé, n'est toutefois pas forcément liée à un passé heureux et regrettable⁷⁸¹. Le sentiment nostalgique a pour conséquence le fait que les exilés chiliens se sentent plus proches de leur pays natal que de leur pays d'accueil et ils considèrent alors leur passé comme plus actuel que leur présent⁷⁸². Les exilés chiliens croient que leur souffrance est uniquement liée à l'absence de leur terre natale. Or elle est surtout la représentation d'un passé mythique ou mythifiée⁷⁸³.

C) L'idéalisation du pays natal face à la durée de l'exil

Les réfugiés chiliens ont tendance à percevoir leur situation dans le pays d'accueil comme négative en tous points et refusent d'accepter cette nouvelle réalité, notamment en idéalisant le passé et le pays d'origine⁷⁸⁴. L'effervescence révolutionnaire qui caractérise la période de l'Unité populaire conduit les exilés, notamment les militants, à idéaliser l'expérience chilienne de la voie pacifique et légale au socialisme, et les conduit à la présenter comme un modèle pour l'Amérique latine. L'éloignement qu'induit un départ en exil, auquel s'ajoute les discours des partis politiques recréés en France, les ont amenés à figer la période qu'ils ont vécu au Chili jusqu'à leur départ et à mythifier l'image de ce Chili qu'ils ont le sentiment d'avoir abandonné⁷⁸⁵.

C'est le plébiscite du 11 septembre 1980 - qui conduit à l'élaboration d'une nouvelle constitution et à la reconnaissance juridique d'Augusto Pinochet à la Présidence du Chili en toute légalité - qui anéantit l'espoir de l'écroulement rapide du régime militaire et donc d'un possible retour dans un contexte démocratique⁷⁸⁶. Cette institutionnalisation du régime militaire ébranle donc les espoirs des Chiliens exilés en France et l'appréhension de leur pays d'origine comme un Chili « idéal ». Les illusions se ternissent et les exilés prennent à ce moment-là conscience du fait qu'ils ne sont plus en mesure de comprendre la nouvelle situation chilienne⁷⁸⁷. Dès lors, si les exilés décidaient de retourner au Chili malgré le contexte politique

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 19.

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 25.

⁷⁸² Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 142.

⁷⁸³ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 26.

⁷⁸⁴ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 142.

⁷⁸⁵ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 74.

⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 69.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 74.

autoritaire, ils vivraient l'expérience du « désexil », c'est-à-dire « le réapprentissage de la vie dans leur propre pays »⁷⁸⁸. La souffrance ressentie par les exilés chiliens ne trouvera donc pas forcément son apaisement dans la réalité du retour au Chili⁷⁸⁹. Dans ce contexte, des réfugiés chiliens acceptent l'idée de ne pas pouvoir vivre dans leur pays car leur retour ne se ferait pas dans un Chili « libre »⁷⁹⁰. S'ajoute au contexte politique général le fait que celui qui revient dans son pays d'origine n'est jamais celui qui est parti, à l'image d'Ulysse qui n'est pas reconnu lors de son retour à Ithaque. Il ne lui suffit pas de regagner Ithaque pour redevenir lui-même et retrouver sa place ; il doit encore se battre contre les prétendants⁷⁹¹. Cette identité précédente est également refusée aux Chiliens qui rentrent de leur exil. Il leur faut faire un deuil d'eux-mêmes.

Cette mise en doute d'un Chili mythique traduit en même temps un début d'intégration en France. Les exilés chiliens entrent alors dans la troisième étape de l'exil, commencent à vivre dans le temps et dans l'espace réel du pays d'accueil, et pensent alors à structurer leur vie et à forger des projets individuels, indépendamment du Chili⁷⁹². Leur séjour en France n'est alors plus seulement envisagé comme une parenthèse.

C'est à partir de 1983 que la junte militaire autorise le retour d'un nombre significatif d'exilés. Quant à celui de tous les exilés, il est publiquement autorisé par le gouvernement d'Augusto Pinochet au cours du mois d'août 1988 ; date à laquelle un décret lève légalement l'exil de la majorité des Chiliens, sauf pour ceux qui ont commué leur peine de prison en bannissement et ceux toujours considérés comme dangereux. Il faut donc attendre l'année 1990 et la création d'un programme spécifique de retour afin que tous les obstacles soient levés et les retours favorisés⁷⁹³. Cependant, lorsque le retour devient enfin possible, c'est le réfugié qui ne peut ou qui ne veut plus repartir parce qu'il s'est engagé dans de nouveaux projets en France. Le départ du Chili a principalement été, comme nous l'avons vu précédemment, le résultat de pressions politiques. Or, la décision du retour, après de longues années d'exil passées en France, d'autres facteurs sont à prendre en compte, qu'ils soient économiques, culturels ou affectifs⁷⁹⁴.

⁷⁸⁸ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 297.

⁷⁸⁹ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 26.

⁷⁹⁰ Claire DEVERINE, *L'exil chilien à Lyon... op. cit.*, p. 76.

⁷⁹¹ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 94 ; p. 136.

⁷⁹² Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 119.

⁷⁹³ Anne-Marie GAILLARD, *Exils et retours... op. cit.*, p. 14-15.

⁷⁹⁴ Claudio BOLZMAN, *Sociologie de l'exil... op. cit.*, p. 302.

« Les années passent » et « l'impossible devient réalité »⁷⁹⁵ : telles sont les paroles de la chanson qui clôt *L'incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*. Même s'il prendra « le chemin du retour / peut-être quelque fois », la didascalie finale de la pièce informe le lecteur que « les comédiens installent des cordes à linge entre les escabeaux et y accrochent des vêtements de bébé »⁷⁹⁶ pour suggérer le fait que Fernando Mateluna Rojas a refait sa vie en France. Le retour au Chili n'est plus à envisager dans un futur proche, et la nostalgie laisse progressivement place à la reconstruction de vies individuelles dans le pays d'accueil.

⁷⁹⁵ Oscar CASTRO, *La plume du corbeau... op. cit.*, p. 43.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 44.

Contraint à l'exil, loin de leur patrie d'origine, loin des leurs, les réfugiés chiliens colmatent leur « ici » par leur « ailleurs » dans des récits nostalgiques engendrés par l'impossibilité du retour. Ainsi l'usage de la fiction ne sert pas seulement à témoigner de l'expérience de l'exil ; il permet de revenir au Chili sans y retourner⁷⁹⁷. La mise en intrigue permet de figer la situation, au contraire instable, des exilés. Les écrivains réfugiés dans un pays d'accueil ont témoigné de la réalité de leur expérience dans leurs récits fictionnels et se sont ainsi construit une identité narrative, faute d'avoir retrouvés leur identité nationale.

⁷⁹⁷ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 125.

CONCLUSION

Mener une lecture historique d'œuvres littéraires sur le thème de l'exil chilien en France nous a permis de découvrir le parcours exilique du Chili vers la France, du départ contraint à l'accueil solidaire français, en passant par l'étude des traits caractéristiques de la migration chilienne. Que les traumatismes collectifs, tels l'insurrection armée, la détention, les disparitions massives ou l'exil, aient eu un impact très fort sur les productions culturelles chiliennes en France, c'est ce que nous a finalement permis l'examen des quelques œuvres littéraires choisies pour cette étude. Oscar Castro, actuel directeur du théâtre Aleph à Paris, va même jusqu'à affirmer qu' « avec l'exil est née une nouvelle culture latino-américaine, grâce aux nombreux intellectuels qui ont été dans l'obligation de faire de la poésie, du théâtre et des chansons bilingues »⁷⁹⁸.

Ce bilinguisme, ou plus largement cette biculture que l'immigration dans une nouvelle aire géographique et culturelle impose, nous avons pu l'observer à travers les différentes créations artistiques de notre corpus dans lesquelles l'espagnol se mélange au français pour témoigner de ce choc linguistique. À la question de savoir quelle vision de l'exil offrent les productions des écrivains chiliens installés en France à la suite du coup d'État d'Augusto Pinochet, force est de constater que ce n'est pas celle de l'exil doré véhiculé par la junte et désormais ancrée dans la réalité chilienne ; c'est davantage celle d'un parcours chaotique du Chili à la France, au cours duquel les réfugiés se confrontent à une nouvelle réalité, administrative, linguistique, ou encore culinaire. On a d'ailleurs pu observer qu'un récit pouvait être nécessaire pour penser ensemble les deux pôles⁷⁹⁹, l'émigration du Chili vers la France. L'écrivain exilé doit donc se choisir un idiome propre pour raconter son parcours. Oscar Castro, à travers son *Incroyable et triste histoire du général Peñaloza et de l'exilé Mateluna*, a choisi de démystifier l'expérience de l'exil en introduisant dans son récit dramatique grotesque et ironie. L'itinéraire de l'exil s'y profile dans un espace-temps où les identités individuelles se confondent à un présent incompréhensible face à un passé revivifié par la clarté du souvenir nostalgique. Au sujet de sa pièce, Oscar Castro a d'ailleurs expliqué, dans un entretien accordé à un quotidien du nord de la France, que *L'exilé Mateluna*, « ce n'est pas une pièce sur l'exil,

⁷⁹⁸ Oscar CASTRO, cité par Nicolas PROGNON, in « La culture chilienne en exil en France : une forme de résistance à la junte (1973-1994) », *Pandora*, Revue d'études hispaniques du département d'espagnol, université Paris VIII - Saint-Denis, 2008, n° 8, p. 214. Disponible sur : <https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/2925983.pdf>.

⁷⁹⁹ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 34.

c'est l'exil qui est mis en scène » ; « tout le monde a déjà vécu cette expérience, car elle parle de l'exil de l'âme »⁸⁰⁰.

Le roman d'Antonio Skármeta permet quant à lui de poser quelques problématiques du Chili sous le régime militaire et sur la vie des exilés politiques depuis le point de vue d'un enfant. L'écrivain montre ainsi les circonstances particulières de l'installation de la famille de Lucas pour attirer l'intérêt du public afin qu'il collabore à la « libération chilienne », toujours soumise à la dictature au moment de la publication de l'œuvre en 1980⁸⁰¹. Les artistes exilés souhaitent donc d'abord que le temps n'efface pas des mémoires l'actualité chilienne. Ils s'occupent du contexte lui-même comme matériel d'élaboration littéraire et transposent dans leur écriture l'expérience de l'exil. Ces représentations culturelles ont pu jouer un rôle de relais entre les exilés et la résistance au Chili, notamment par le militantisme qui se dégage de ses créations. Les Chiliens en exil ont pour but de poursuivre la solidarité avec leur peuple opprimé et dénoncer la politique de la junte. Les mises en scène de la dictature contribuent à la diabolisation du régime pinochétiste.

L'expérience de l'exil peut mener à la théâtralisation du monde. Oscar Castro met la sienne à distance par le biais de l'humour. Du côté de Luis del Río Donoso et des autres poètes de l'exil, le lyrisme poétique sied parfaitement à l'expression de la condition exilique. On a vu que les poètes chiliens de la diaspora proposent eux aussi un traitement de la thématique de l'exil dans leur production depuis l'étranger. Séparés de leurs racines, c'est un sentiment d'abandon et de solitude qui est entrevu dans les textes qu'ils chantent depuis l'ailleurs. La situation d'entre-deux - deux pays, deux réalités, deux cultures - les conduit à concilier le lien qui les unit à la terre et le nouveau lien qui se crée dans le pays d'accueil. La poésie est donc un des outils de dénonciation du vécu des Chiliens en exil. Depuis la France, ils peuvent s'exprimer sur leur expérience de l'exil dans des revues publiées hors du Chili, telles la célèbre *Araucaria de Chile*, éditée à Madrid à partir de 1978, ou encore *Literatura chilena en el exilio*,

⁸⁰⁰ Oscar CASTRO, cité dans « Avec « L'Exilé Mateluna », Oscar Castro « rend hommage à tous les réfugiés » », in *La voix du Nord*, 24 novembre 2011. Consultable sur : http://www.lavoixdunord.fr/Locales/Dunkerque/actualite/Secteur_Dunkerque/2011/11/24/article_avec-l-exile-mateluna-oscar-castro-rend.shtml.

⁸⁰¹ María Cristina CAMPOS FUENTES, « No pasó nada de Antonio Skármeta : Exilio, identidad y adaptaciones de un texto », université Desales, *Céfiro : Enlace hispano cultural y literario*, 2008, vol. 8, n° 1-2, p. 36. Consultable sur : <https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/3005886.pdf>.

publiée en Californie dès 1977, avant de prendre le nom de *Literatura chilena, creación y crítica* lors de son transfert à Madrid au cours de l'année 1981⁸⁰².

Notre étude aurait également pu s'enrichir de la production cinématographique chilienne élaborée en France qui a filmé cette expérience de l'exil. Les cinéastes chiliens auraient produit plus de 178 films entre 1973 et 1984, dont 39 en France⁸⁰³. Des caractéristiques identiques se dégagent des premiers films qui relatent le parcours d'un personnage, un exilé, qui navigue entre fiction et réalité. Malheureusement, cette production a été ponctuelle et les exemplaires rares.

Face à une situation de déracinement, l'écriture de l'exil apparaît aussi comme une possibilité de reconstruction. Les artistes exilés dénoncent le non-dit de leur situation, la situation politique autoritaire et répressive de leur pays, et se libèrent du poids de cette existence exilique marquée par les difficultés grâce au langage, et à un humour parfois corrosif. Pour ces artistes exilés, et devant la réalité incompréhensible de la terre d'accueil, l'écriture, l'imaginaire, la parole, deviennent le dernier espace où s'ancrer. Faute de s'établir réellement dans le pays d'accueil, l'homme exilé fait dès lors « sa demeure dans le texte, trouve un abri dans la langue et se construit avec des mots »⁸⁰⁴. Selon les termes de Frantz Kafka qui a abordé la thématique de l'exil, « le vrai écrivain écrit pour agrandir le monde, pour en repousser les frontières »⁸⁰⁵. Pour les exilés chiliens, l'écriture est un processus pour exister, pour se reconstruire une identité, pour raconter afin de ne pas oublier⁸⁰⁶.

Les sources orales, collectées et analysées par les spécialistes - sociologues, anthropologues ou historiens -, combinées aux sources écrites, permettent donc enfin de reconstruire une mémoire collective de l'exil à partir d'une polyphonie de voix et de souvenirs. Au-delà des particularités des expériences vécues dans une diversité de situations qui caractérisent l'exil chilien, il a été possible de dégager des terrains de discussions communs, qui peuvent s'ériger en discours socio-historiques. Les productions culturelles chiliennes de l'extérieur se convertissent ainsi, de chroniqueurs ou témoins lettrés, en acteur de l'événement

⁸⁰² Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990), in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 135. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁸⁰³ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 154.

⁸⁰⁴ Corinne ALEXANDRE-GARNER et Isabelle KELLER-PRIVAT (dir.), *Migrations, exils, errances et écritures*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012 p. 17.

⁸⁰⁵ Frantz KAFKA, *Journal*, traduction de M. ROBERT, Paris, Grasset, 1954, p. 530.

⁸⁰⁶ Yves AGUILA et Isabelle TAUZIN, *Les écritures de l'engagement en Amérique latine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2002, p. 185.

historique ; celui de l'exil du Chili à la France à la suite du coup d'État d'Augusto Pinochet. Elles permettent de reconstituer une part de la mémoire historique du Chili de la fin du XX^{ème} siècle longtemps tue ou décriée.

On peut ainsi voir ce qu'on pourrait appeler le « pouvoir historique » de la littérature dans le sens où les productions culturelles de l'exil chilien élaborent, à leur manière, un travail de mémoire à la fois individuelle et collective, voire universelle, de l'émigration en France à la suite du 11 septembre chilien. L'écriture servirait à recréer un espace identitaire, mais surtout à ne pas oublier. Elle s'attache ainsi au déchiffrement des signes de l'exil et opère un travail de deuil en s'exposant au risque de l'abîmer dans la mélancolie⁸⁰⁷. Accorder une place à la parole littéraire des intellectuels, eux-mêmes acteurs de cette expérience exilique, peut ainsi contribuer à une forme de résistance contre l'oubli. Ces écrivains doivent d'ailleurs lutter contre un double oubli⁸⁰⁸. D'une part, c'est l'oubli d'un pays natal avec lequel ils ne sont plus directement en contact à cause de la distance que l'exil a mis entre eux et lui. C'est pourquoi leur récit recrée et compare ce Chili perdu et la terre d'accueil. Mais il s'agit aussi, d'un autre côté, de lutter contre l'oubli des événements traumatisants auxquels ils viennent d'être confrontés : le coup d'État de 1973, l'instauration de la dictature dans le temps, le départ en exil et l'arrivée dans un nouveau cadre territorial. Force est de constater que la dénonciation de ces réalités historiques s'effectue de manière directe ou indirecte, par l'ironie corrosive, le non-dit ou la suggestion. Ils reviennent sur les conditions de l'exil mais aussi sur le passé vécu au Chili afin de rester ancrés dans une réalité chilienne malgré l'éloignement. Grâce à leurs mots, ils font de leurs œuvres des textes cathartiques dans la mesure où la création leur permet d'affronter les contingences dans lesquelles ils vivent, entretenant l'espoir qu'ils pourront un jour rentrer dans un Chili démocratique.

Les analyses de la présente étude ont mêlées les renvois à l'histoire aux références littéraires parce que la condition des exilés chiliens relève de ces expériences humaines à la compréhension desquelles la figuration artistique est indispensable pour la distance qu'elle introduit face à ce qu'elle représente⁸⁰⁹. Nous avons ainsi pu observer que les différences matérielles et culturelles semblent presque identiques à tous les réfugiés chiliens qui pénètrent

⁸⁰⁷ *Dans le dehors du monde. Exils d'écrivains et d'artistes au XX^{ème} siècle*, Actes du colloque de Cerisy, 14-21 août 2006, textes réunis par Jean-Pierre MOREL, Wolfgang ASHOLT, Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 16.

⁸⁰⁸ Benoît SANTINI, « Douleur de la séparation et quête de retrouvailles dans la poésie chilienne écrite en exil (1973-1990) », in *Hommes et migrations*, « L'exil chilien en France », n° 1305, 2014, p. 142. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2740>.

⁸⁰⁹ Alexis NOUSS, *La condition de l'exilé... op. cit.*, p. 35.

sur le sol français, et qu'il existe des traits propres à l'exil politique chilien puisque plusieurs facteurs influent sur le comportement des migrants et sur leur manière d'écrire l'exil. Les œuvres étudiées sont finalement une métaphore des crises identitaires, des traumatismes et des nostalgies engendrées par un départ en exil pour fuir l'arbitraire d'un gouvernement militaire.

Si notre recherche s'est concentrée sur l'étude du cas chilien afin d'en dessiner les contours spécifiques, elle n'a donc pas eu la prétention d'étudier l'exil chilien et sa représentation par rapport aux autres migrations, que ce soit celles en provenance de l'Amérique latine, ou d'ailleurs. Il serait intéressant de voir comment a été représenté l'exil depuis d'autres parties du monde et dans le contexte d'autres États.

Dans le cas de l'émigration chilienne, le retour au Chili est devenu progressivement possible. Pour certains, il a pu être effectué sous le régime militaire, même si ceux qui prennent cette voie doivent faire face à une société qui n'est pas prête à les accueillir. La question du retour est abordée par des partis ou par des associations dès 1978. Le Comité Pro-Retorno, né en 1979, revendique le droit des Chiliens à pouvoir vivre dans leur patrie, et prépare leur réadaptation à un Chili transformé. La FASIC, qui avait précédemment travaillé pour aider les Chiliens qui désiraient quitter le pays, se charge alors de leur rapatriement⁸¹⁰. C'est surtout la publication, en 1982, des listes de Chiliens autorisés à rentrer, qui opère un tournant dans la dynamique du retour, ainsi que l'année 1989, au cours de laquelle les résultats des élections chiliennes expriment la victoire du « No » le 5 octobre et, par conséquent, la défaite d'Augusto Pinochet ; ce qui entraîne une importante vague de retour⁸¹¹.

Notre corpus de sources a été élaboré à partir d'œuvres qui ont pris pour thème central l'exil dans sa stricte définition, c'est-à-dire l'arrivée dans une terre d'asile et le début de l'insertion dans cette dernière. Il serait également intéressant de voir si les écrivains chiliens, parmi ceux qui ont fait partie des *retornados*, c'est-à-dire de ceux qui sont rentrés au Chili pendant la dictature ou au moment du retour de la démocratie, ont également écrit sur leur « post-exil » ; expression qui sert à caractériser l'étape dans laquelle le processus d'exil prend fin et où la possibilité du retour apparaît. Et, le cas échéant, il faudrait alors étudier la manière dont cette nouvelle expérience migratoire a été vécue et retranscrite dans des témoignages littéraires.

⁸¹⁰ Nicolas PROGNON, *La diaspora chilienne... op. cit.*, p. 204-207.

⁸¹¹ *Ibid.*, p. 219-220.

BIBLIOGRAPHIE

L'Amérique latine et le Chili

- AVALOS Raymond, *Le Chili, Que sais-je ?*, Paris, PUF, 1957, (rééd.1992), 127 p.
- BAUDOT Georges (dir.), *L'Amérique latine : vingt-cinq ans de bouleversements, 1963-1988*, Paris, CNRS, 1991, p. 335 p.
- DETREZ Conrad, *Les mouvements révolutionnaires en Amérique latine*, Bruxelles, 1972, 148 p.
- GAUDICHAUD Franck (dir.), *Le Volcan latino-américain. Gauches, mouvements sociaux et néolibéralisme en Amérique latine*, Paris, Textuel, 2008, 446 p.
- GAUDICHAUD Franck (coord.), *Amériques latines. Émancipations en construction*, Paris, Syllepse, coll. « Cahiers de l'émancipation », 2013, 134 p.
- ROUQUIE Alain, *Amérique latine. Introduction à l'extrême-occident*, Paris, Le Seuil, 1987, 484 p.
- SARGET Marie-Noëlle, *Histoire du Chili : de la conquête à nos jours*, Paris, L'Harmattan, coll. « Horizon Amériques Latines, 1996, 319 p.
- SARGET Marie-Noëlle, *Système politique et Parti socialiste au Chili : un essai d'analyse systémique*, Paris, L'Harmattan, 1994, 447 p.
- TOURAINE Alain, *La parole et le sang. Politique et société en Amérique latine*, Paris, O. Jacob, 1988, 532 p.
- VAYSSIERE Pierre, *Un siècle de capitalisme minier au Chili : 1830-1930*, Paris, Editions du CNRS, 1980, 333 p.
- VAYSSIERE Pierre, *Les révolutions d'Amérique Latine*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1991, 469 p.
- VAYSSIERE Pierre, *L'Amérique latine de 1890 à nos jours*, Paris, Hachette Supérieur, 2006, 287 p.

L'expérience de l'Unité populaire et le coup d'État au Chili

- ARENAS Patricio, GUTIERREZ Rosa, VALLESPER Oscar (coord.), *Salvador Allende. Un monde possible*, Paris, Syllepse, coll. « Coyoacan », 2004, 222 p.
- CASTILLO Eduardo, *Chili, 11 septembre 1973. La démocratie assassinée*, Paris, Le Serpent à Plumes : Arte Editions, 2003, 246 p.
- DUPOY Georges, *La chute d'Allende*, Paris, Robert Laffont, 1983, 321 p.
- GAUDICHAUD Franck, *Chili, 1970-1973, Mille jours qui ébranlèrent le monde*, Rennes, PUR, 2013, 345 p.
- GAUDICHAUD Franck, *¡ Venceremos ! : analyses et documents sur le pouvoir populaire au Chili, 1970-1973*, Paris, Syllepse, 2013, 190 p.
- JOXE Alain, *Le Chili sous Allende*, Paris, Gallimard, 1974, 268 p.
- PAVON Hector, *11 septembre... 1973*, Paris, Editions Danger Public, 2003, 93 p.
- DEL POZO José, JACOB André, *Le Chili de 1970 à 1990. De l'Unité populaire à l'après Pinochet*, Montréal, ULB Éditeur, 1994, 227 p.
- URIBE Armando, *Le livre noir de l'intervention américaine au Chili*, Paris, Le Seuil, 1974, 223 p.
- VAYSSIERE Pierre, *Le Chili d'Allende et de Pinochet dans la presse française : passions politiques, informations et désinformation. 1970-2005*, Paris, L'Harmattan, 2005, 301 p.

Exil et immigration

- AGIER Michel, *Le couloir des exilés, Être étranger dans un monde commun*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2010, 117 p.
- BERND Zila et DEI AS-GIRALDI Norah (dir.), *Glossaire des mobilités culturelles*, Berne, Peter Lang, 2014, 387 p.
- BRODSKY Joseph, « Cette condition que nous appelons l'exil », in *Le genre humain*, « Emigrer, immigrer », N° 19, 1989, p. 87.

- CASSIN Barbara, *La nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Autrement, 2013, 147 p.
- COURTINE-DENAMY Sylvie, *L'exil dans l'exil. Les langues de l'ailleurs, l'ailleurs des langues*, Paris, Hermann, 2014, 248 p.
- CREPEAU François, *Droit d'asile : de l'hospitalité aux contrôles migratoires*, Bruxelles, Bruylant, 1995, 424 p.
- DUFOIX Stéphane, *La dispersion, Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Editions Amsterdam, 2012, 573 p.
- LAACHER Smaïn (dir.), *Dictionnaire de l'immigration en France*, Larousse, 2012, 461 p.
- NOIRIEL Gérard, *Population, immigration et identité nationale en France au XIX^{ème} siècle et au XX^{ème} siècle*, Paris, Hachette supérieur, coll. « Carré Histoire », 1992, 190 p.
- NOUSS Alexis, *La condition de l'exilé*, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme, coll. Interventions, 2015, 176 p.

L'exil chilien

- BOLZMAN Claudio, *Sociologie de l'exil : une approche dynamique. L'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*, Zurich, Seismo, 1996, 333 p.
- BOLZMAN Claudio, « De l'exil à la diaspora : l'exemple de la migration chilienne », in *Autrepart*, Paris, Presses de Sciences Po (P. F. N. S. P.), 2002, n° 22, p. 91-107.
- COGNE Olivier et LOISEAU Jacques (dir.), *Exiliados. Le refuge chilien en Isère. 1973-2013*, Grenoble, Patrimoine en Isère : Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère - Maison des droits de l'homme, 2013, 115 p.
- DEVERINE Claire (dir. DOUZOU Laurent), *L'exil chilien à Lyon de 1973 à 1981. Organisation de la résistance et comités de soutien*, mémoire de maîtrise en histoire, université Lumière Lyon II, 1999, 101 p.
- GAILLARD Anne-Marie, *El fin del exilio : el caso de los exiliados chilenos en Francia*, trad. Raoul Loaiza, Santiago, 1989, 185 p.

- GAILLARD Anne-Marie, *Exils et retours : itinéraires chiliens*, CIEMI, Paris, L'Harmattan, 1997, 303 p.
- GARCIA Yvette Marcela, *Les femmes de l'exil chilien. De l'Unité populaire vers la terre d'asile : une analyse en termes de rapports sociaux*, université de Strasbourg, thèse de doctorat en sociologie, 2014, 497 p.
- LEENHARDT Jacques et KALFON Pierre (coll. Michèle et Armand MATTELART), *Les Amériques latines en France*, Paris, Découverte Gallimard, 1992, 156 p.
- MEDIGUE Alice, *Mémoires latino-américaines contre l'oppression, témoignages d'exilés du Cône sud (1960-2000)*, Paris, Indigo & Côté-femmes, 2008, 280 p.
- PROGNON Nicolas, (dir. VAYSSIERE Pierre), *La diaspora chilienne en France, L'exil et le retour (1973-1994)*, thèse de doctorat en histoire, université Toulouse II Le Mirail, 2002, 430 p.
- PROGNON Nicolas, « L'exil chilien en France entre mobilités transnationales et échanges », in « Mobilités transnationales et échanges Europe-Amérique (XIX^{ème} siècle à nos jours). La mobilité transatlantique : mécanismes et acteurs », *Annis*, 2013/12, 8 p.
- PROGNON Nicolas, « La culture chilienne en exil en France : une forme de résistance à la junte (1973-1994) », GRHI (Groupe de Recherche en Histoire Immédiate), Toulouse-le-Mirail, 15 p. Consultable sur : <http://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/2925983.pdf>.
- « L'exil chilien en France », in *Hommes et Migrations*, n° 1305, 2014/1, 210 p.
- « Chili 1973, un événement mondial », in *Monde(s)*, n° 8, 2015/2, Presses Universitaires de Rennes, 222 p.

L'écriture de l'exil

- *Dans le dehors du monde. Exils d'écrivains et d'artistes au XX^{ème} siècle*, Actes du colloque de Cerisy, 14-21 août 2006, textes réunis par Jean-Pierre MOREL, Wolfgang ASHOLT, Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, 363 p.
- ALEXANDRE-GARNER Corinne et KELLER-PRIVAT Isabelle (dir.), *Migrations, exils, errances et écritures*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2012, 359 p.

- GOURCY Constance (de), « Partir, rester, habiter : le projet migratoire dans la littérature exil提高 », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n°4, 2013, p. 43-57.
- MOUNIER Jacques (dir.), *Exil et littérature*, Grenoble, Publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble, 1986, 302 p.
- SABBAH Danièle (dir.), *Écritures de l'exil*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolon n°85 », 2009, 277 p.
- AGUILA Yves et TAUZIN Isabelle (dir.), *Les écritures de l'engagement en Amérique latine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2002, 252 p.

ANNEXES

ANNEXE 1

« Bonne Année », José Maria MEMET⁸¹²

Texte original

À Anne Marie

*« En la solitaria mesa donde ceno
me doy cuenta – entre risas
y saludos en francés – que
me han quitado los derechos a comer
el pan en castellano,
y allí, inmerso entre gestos
y escondido tras la copa,
reconozco la herida
que soy en esta mesa.
Digo ¡Salud! Y en el mantel surgen
los bosques
y en la cuchara que a mi boca sube
hay un volcán que humea suavemente.
Yo voy viajando en otros años,
en un tren ennegrecido por el humo
de un cigarro. Llevo destino
porque sé que en el andén
alguien me espera.
Yo voy viajando y he aquí
que al avistarse las luces de mi pueblo
las palmadas en la espalda
me devuelven a los gestos y al choque
de los vasos en el aire,
y al mirar casualmente a la ventana
observo unas pupilas
donde existe desarraigo,
mírolas bien y al hacerlo
me doy cuenta que son mías. »*

⁸¹² José Maria MEMET, « Bonne année », in *LAR*, Madrid, n° 2-3, 1983, p. 28.

Traduction personnelle

À Anne Marie.

« À la table solitaire où je dîne
je me rends compte – parmi les rires
et les salutations en français – que
l'on m'a ôté le droit de manger
le pain en castillan,
et là, immergé par les gestes
et caché derrière un verre,
je reconnais la blessure
que je suis à cette table.
Je dis : « Santé ! », et sur la nappe surgit
la forêt
et dans la cuillère qui s'élève vers ma bouche,
il y a un volcan qui fume doucement.
Je voyage dans d'autres années,
dans un train noirci par la fumée
d'un cigare. J'ai cette destination
parce que je sais que sur le quai
quelqu'un m'attend.
Je voyage et voilà que,
à l'instant où j'aperçois les lumières de mon peuple,
des tapes dans le dos
me ramènent aux gestes et à l'entrechoc
des verres dans l'air,
et, après avoir regardé par hasard vers la fenêtre,
j'observe des pupilles
dans lesquelles existe le déracinement,
je les regarde bien et en le faisant
je me rends compte que ce sont les miennes. »

ANNEXE 2

« Verano de exilio », Waldo ROJAS⁸¹³

Texte original

*« Bajo un sol que se embriaga de saberse adorado y el desdén de sus siervos,
Recién convertido mi cuerpo a su culto imprevisto
Ya no sabe aceptar la vergüenza de estar sano y salvo,
Pies desnudos en torno remontan la dirección del viento,
Se comprueban eternas las aguas en su férrea inquietud.
Cuerpos de muchachas frescamente dispersos
Pero cuanta distancia de esas sangres que entibian la arena
A mi sangre furtiva que gusta en si misma su peso,
Su tacto escondido y floral.
Licencias que concede el azar a los regateos de la muerte o de la vida.
Frente al espejeo de fondo de un mar balneario
Mi sobrevida se trueca al precio de escasos doblones
De un viso irreal.
Realidad dividida en dos aguas,
Como haría un velamen reseco de sal mi memoria se rasga.
Otro sol, entretanto, y a su sombra
Bajo el signo que cubre el Verdugo
Alguien estará mordiendo el dolor de un silencio
- ¿ ya inútil ? –
Realidad dividida en las trizas de un grito
Esos copos de su sangre todavía cayendo
Con gravidez de vuelo.
Pero el viento contagia su forma difusa,
Me concede su engaño el rebrote de la viva estación.
Recrudece el Verano aquí en la tierra del Torso Mutilado
Mientras tuerce mi exilio otra vuelta de niebla
Sobre el país-naufragio.
La memoria entrecierra el invierno de mi tierra dañada,
Nuestra patria del largo cadalso en la longitud del mar. »*

⁸¹³ Waldo ROJAS, « Verano de exilio », in Eva GOLDSCHMIDT WYMAN, *Antología. Los Poetas y el General : voces de oposición en Chile bajo Augusto Pinochet 1973-1989*, Santiago, LOM Ediciones, 2002, p. 233-234.

Traduction personnelle

« Sous un soleil qui enivre de se savoir adoré et face au dédain de ses esclaves,
mon corps, récemment converti à son culte imprévu,
ne sait plus accepter la honte d'être sain et sauf.
Autour de mes pieds nus remonte la direction du vent,
les eaux éternelles démontrent son inquiétude de fer.
Des corps de jeunes filles fraîchement dispersés
qui tiédissent le sable ; mais à quelle distance de ces sangs
mon sang furtif qui aime son poids en lui-même,
son toucher caché et floral.
Des licences que le hasard concède aux marchandages de la mort ou de la vie.
Face au mirage du fond d'une mère balnéaire
Ma survie est échangée au prix de quelques doublons
d'un aspect irréel.
Une réalité divisée en deux eaux,
Comme le ferait une voilure desséchée de sel, ma mémoire se déchire.
Sous un autre soleil, entre-temps, et sous le signe que cache le Bourreau à son ombre
Quelqu'un mordra la douleur d'un silence.
- déjà inutile ? –
Une réalité divisée dans les miettes d'un cri
Ces flocons de son sang tombant encore
Avec la lourdeur du vol.
Mais le vent contamine sa forme diffuse,
Son mensonge m'accorde le renouveau de la vraie station.
L'été s'intensifie ici sur la terre du Torse Mutilé
Pendant qu'un nouveau retour de brouillard sur le pays-naufage tord mon exil.
La mémoire entrebâille l'hiver de ma terre damnée,
Notre patrie du long échafaud sur la longitude de la mer. »

ANNEXE 3

« Sintonía », Gustavo MUJICA⁸¹⁴

Texte original

« Ud., por lo menos una vez al día se sienta en una silla,
La silla, va con la mesa,
La mesa, sirve para apoyarse, comer, tomar vino, escribir y poner
La radio a pilas.
Las pilas dan energía a la onda corta.
La onda corta transmite en español.
En español cuentan la historia del rock.
Rockeros eran unos gitanos que me dijeron
que el Lute era un bandido gitano exagerado por
los media, pues era imposible que huyera de las
cárceles españolas, ni siquiera un gitano.
De los gitanos salió rey un señor llamado California,
quién, ofreció un asado a os periodistas.
Los periodistas del diario « El Clarín », en ese tiempo, apoyaron
la campaña a la presidencia del club Colo-Colo
a un señor Gálvez.
Al señor Gálvez, por tener una fábrica de lámparas, le decían
« Aladino ».
« Aladino » Gálvez salió elegido Presidente del Colo-Colo.
Colo-Colo estuvo a un pelo de ganar la Copa Libertadores de América.
De América, los periodistas de ahora, no le llegan ni al talón,
a John Reed.
A John Reed, no lo descendió Pancho Villa, de puro desguañangado
que era el gringo.
Gringo tan gringo como el gringo que me regaló una pipa
de coronta de choclo.
Los choclos en Francia, solo los comen los chanchos.
Los chanchos en París, los griegos los asan en vitrina.

⁸¹⁴ Gustavo MUJICA, « Sintonía », in LAR, Madrid, n°2-3, 1983, p. 41-42.

Traduction personnelle

« Vous, au moins une fois par jour vous vous asseyez sur une chaise,
La chaise, elle va avec la table,
La table, elle sert à s’y appuyer, manger, boire du vin, écrire et allumer la radio à piles.
Les piles donnent de l’énergie à l’onde courte.
L’onde courte émet en espagnol.
En espagnol on raconte l’histoire du rock.
Les rockeurs étaient quelques gitans qui me dirent
 que Lute était un bandit gitan surestimé par
 les médias, car c’était impossible qu’il se soit échappé des
 prisons espagnoles, pas même un gitan.
Des gitans a été élu roi un monsieur appelé Californie,
 qui offrit un rôti aux journalistes.
Les journalistes du quotidien « El Clarín », à cette époque, appuyèrent
 la campagne à la présidence du club Colo-Colo
 d’un monsieur Gálvez.
Ce monsieur Galvez, parce qu’il avait une fabrique de lampes, ils l’appelaient « Aladin ».
« Aladin » Gálvez fut élu Président du Colo-Colo.
Colo-Colo fut à un cheveu près de gagner la Coupe des Libérateurs de l’Amérique.
En Amérique, les journalistes actuels n’arrivent même pas à la cheville
 de John Reed.
John Reed, Pancho Villa ne le descendit pas, tellement le gringo était bousillé.
Gringo autant gringo que ce gringo qui m’offrit une pipe
 en épi de maïs.
Les maïs en France, seuls les cochons les mangent.
Les cochons à Paris, les Grecs les rôtissent en vitrine.

*Las vitrinas cafeteras, al cuerpo malo dan náusea.
Náusea producen las sombras y el vómito del Metro.
El el Metro de la ciudad sombra musiquean algunos músicos.
Músicos japoneses cantaban el otro día, en el Metro Odeón,
 « Gracias a la Vida », de Violeta Parra,
 al estilo de Paco de Lucia.
Lucían sus motos los « Pacos ».
« Pacos » se les llama en Chile a los Carabineros.
Los carabineros mantienen el orden ciudadano y dirigen el tránsito.
El tránsito de aquí, congestionado, se originó, cuando
 se sienta en una silla
 una vez al día, por lo menos,
 Ud. »*

Les vitrines des cafés, au corps mauvais ils donnent la nausée.
La nausée est produite par les ombres et le vomissement du Métro.
Dans le Métro de la ville sombre quelques musiciens jouent de la musique,
Des musiciens japonais chantaient l'autre jour, au Métro Odéon.
 « Merci à la Vie », de Violeta Parra,
 dans le style de Paco de Lucia.
Les « Pacos » font briller leurs motos.
Les « Pacos », on les appelle au Chili les *Carabineros*.
Les *carabineros* maintiennent l'ordre public et guident la circulation.
La circulation d'ici, congestionnée, a pris naissance quand
 vous vous asseyez sur une chaise
 une fois par jour, au moins. »

ANNEXE 4

« Rue », Waldo ROJAS⁸¹⁵

Texte original

« Tous les chemins mènent à cette rue qui se mire
à travers ses fenêtres.
Chaque pas éloigne de cette rue
et seule sa solitude croît à la mesure
des lumières
et du clignement d'aile des chauve-souris.
Férons-nous quelques fois dans cette rue autre chose que passer
et nous blanchir les épaules au plâtre de ses murs,
bien que ce soit elle la Rue des Pas Perdus
à la vitesse de ses pavés résonnant?
C'est elle la rue qui fuit à son image,
hésitante au bord du souvenir,
et c'est dans cette rue qu'habite — exilé —
"cet étranger qui à certaines heures vient à notre rencontre
dans un miroir". »

⁸¹⁵ Waldo ROJAS, « Rue », disponible sur : <http://indranamirthanayagam.blogspot.fr/2008/07/sur-waldo-rojas-poete-chilien-paris.html>.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	1
PARTIE I – Au commencement était le <i>putsch</i>	20
Chapitre 1 – Vers une expérience socialiste chilienne : Allende, président.....	22
A) Contexte politico-économique et mouvements sociaux dans le Chili du XX ^{ème} siècle.....	22
B) Le rêve d’une « voie chilienne au socialisme ».....	25
C) Les « mille jours qui ébranlèrent le monde ».....	27
Chapitre 2 – Du <i>putsch</i> à l’expérience dictatoriale : un Chili bouleversé.....	31
A) Le 11 septembre 1973 ou la fin du « rêve »	31
B) De la démocratie à la dictature : une transition « nécessaire » influencée par le géant américain.....	34
C) Faire du Chili une « nation libre et souveraine » : le projet politique de la junte.....	38
Chapitre 3– À toute dictature son appareil répressif : de la torture à l’exil, en passant par les camps.....	41
A) L’installation rapide du régime militaire.....	41
B) Les cibles de la dictature pinochétiste ou comment faire taire les oppositions.....	43
C) Vers un nouveau modèle de société chilienne.....	45
PARTIE II – Esquisse sociologique de l’exil chilien.....	50
Chapitre 1 – Le parcours « exilique » du Chili vers la France.....	52
A) Rester pour quoi ? Partir comment ? Un questionnement imposé par la dictature.....	53
B) Entre exil et exils : des pays transitoires.....	55
C) Immigrer en France : un choix délibéré ?	57

Chapitre 2 – Un exil solitaire ou familial ?	59
A) Un mouvement globalement familial.....	59
B) Du Chili à la France : naissance de tensions au sein de familles bouleversées.....	60
C) L'exil solitaire : un type d'émigration minoritaire.....	63
Chapitre 3 – Âge, catégorie sociale et profession des exilés chiliens : les conséquences sur l'insertion en France.....	66
A) Des fossés générationnels creusés par l'exil.....	66
B) Partir pour revenir : des dynamiques d'insertion complexes.....	70
C) Découvrir la réalité de l'exil : vers une « transculturation »	72
Chapitre 4 - Un exil « historique » : des personnages au statut de réfugié.....	76
A) Définir l'exil : appliquer la juridiction française au cas chilien.....	76
B) L'engagement politique au cœur du projet migratoire.....	78
C) Des statuts ambigus.....	79
D) La légalité de la présence des Chiliens sur le territoire français : acceptation ou discrimination.....	81
PARTIE III - France, terre d'asile : l'expression des solidarités au premier plan.....	86
Chapitre 1- Accueillir et aider : une France politique solidaire.....	88
A) Un contexte international favorable : le cas français.....	88
B) Le thème de l'arrivée des réfugiés chiliens en France.....	90
C) L'accueil réservé par la France à la population chilienne : organismes et manifestations de soutien.....	94
Chapitre 2 - Dénoncer la dictature et ses exactions depuis la France : la solidarité en faveur de la cause chilienne.....	98
A) Les différentes actions de solidarité du peuple français envers le Chili.....	98
B) Militer dans l'exil : une lutte contre l'autoritarisme importée du Chili.....	101
C) Alimenter la résistance intérieure de l'extérieur.....	103

Chapitre 3 - Vers d'autres formes de soutien.....	105
A) D'un soutien spécifiquement chilien à l'élargissement du domaine d'action.....	105
B) La solidarité entre exilés : des luttes communes.....	107
C) Le militantisme à travers l'art.....	110
PARTIE IV - Des premières difficultés à une lente insertion : les barrières dressées dans le récit-parcours des Chiliens de France.....	115
Chapitre 1 - La barrière de la langue : un thème central.....	117
A) Méconnaître le français : marginalisation et handicaps divers.....	117
B) Infantilisation et sentiment de honte : les conséquences d'une barrière linguistique.....	119
C) Apprendre le français : une nécessité.....	121
Chapitre 2 - La question socioprofessionnelle.....	124
A) Des intellectuels aux ouvriers : l'immigration d'une population active hétérogène.....	124
B) Itinéraires socioprofessionnels des exilés : surclassement, équivalence ou déqualification ?	126
C) Relativiser le problème de la déqualification.....	128
Chapitre 3 - La précarité d'une existence « exilique »	132
A) Se loger en France.....	132
B) « <i>No money</i> » ou comment subvenir à ses besoins.....	136
Chapitre 4 - La confrontation avec l'administration française.....	140
A) Des premiers contacts conflictuels... ..	140
B) ...aux impératifs institutionnels.....	142
C) Surmonter les impasses administratives.....	143

PARTIE V - Où suis-je et qui suis-je ? « Dire » l'exil.....	147
Chapitre 1 - Du Chili à la France : dessiner l'expérience du déracinement.....	149
A) L'expression d'une perte des repères.....	149
B) De la terre natale à la terre d'accueil : l'élaboration complexe de nouveaux repères.....	153
C) Entre errances et nouvelles identités.....	154
D) Exil et fragmentation identitaire.....	157
Chapitre 2 - Santiago - Paris : des récits comparatistes.....	160
A) Une démarche analogique : informer, valoriser, critiquer.....	160
B) La représentation de la France dans l'imaginaire chilien.....	165
C) Distinguer l'autre ou le regard de l'étranger.....	167
D) « Quelle heure est-il là-bas ? » : la distance temporelle de l'exil.....	172
Chapitre 3 - Le chant nostalgique d'un Chili mythifié : le récit comme voie / voix du retour.....	174
A) La formulation de l'espoir d'un retour proche.....	174
B) « <i>Vivir sin Chile</i> » ou l'omniprésence de la nostalgie.....	178
C) L'idéalisation du pays natal face à la durée de l'exil.....	181
Conclusion.....	185
Bibliographie.....	191
Annexes.....	197
Annexe 1 – « Bonne Année », José Maria MEMET.....	198
Annexe 2 – « <i>Verano de exilio</i> », Waldo ROJAS.....	200
Annexe 3 – « <i>Sintonía</i> », Gustavo MUJICA.....	202
Annexe 4 – « Rue », Waldo ROJAS.....	206